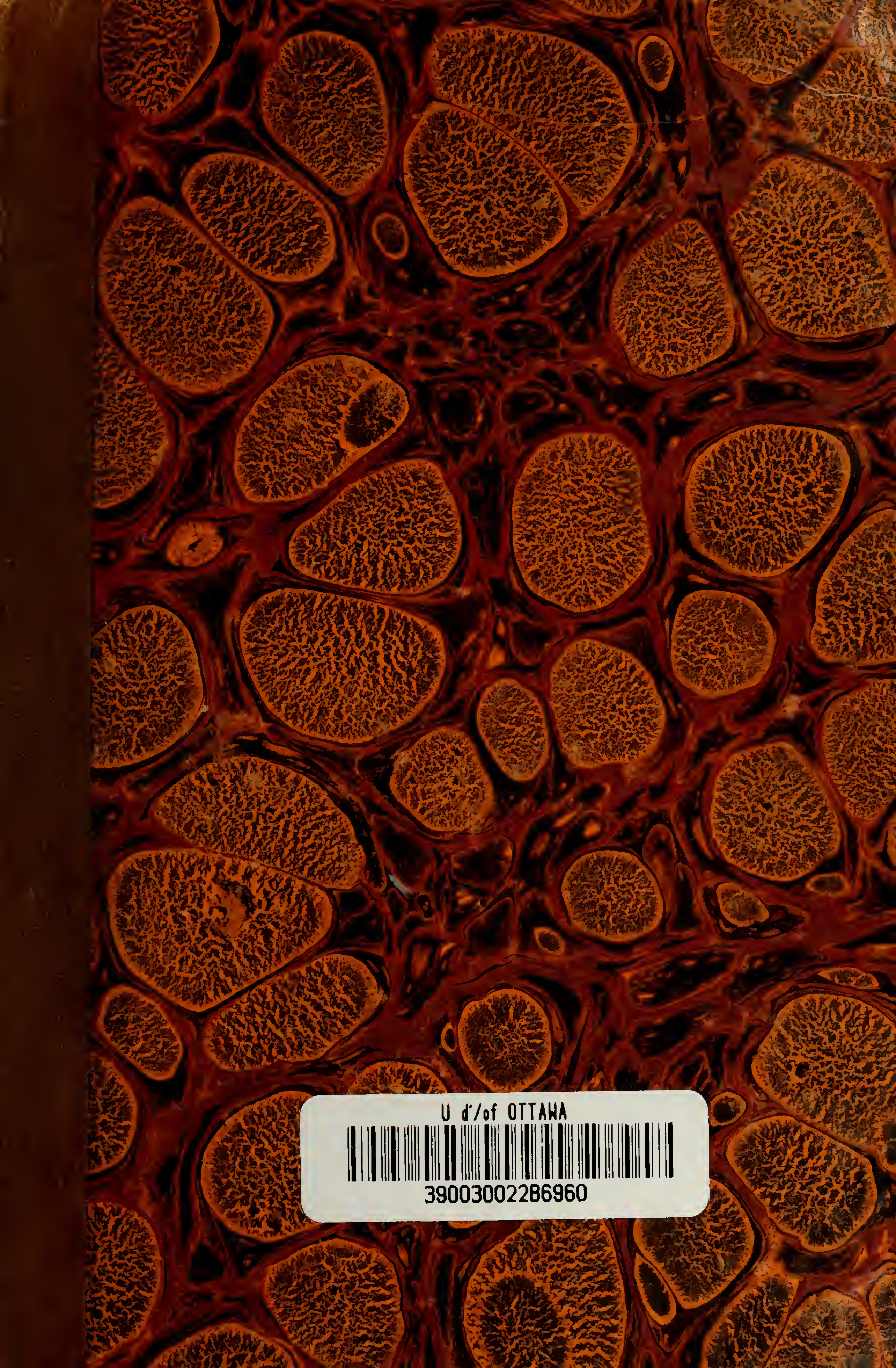

U d'/of OTTAWA
39003002286960

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.

# HEURES DU SOIR.

LIVRE

# DES FEMMES.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

MDCCCXXXIII.



# TROP TARD.

CONTE D'AUJOURD'HUI.

PAR MADAME AMABLE TASTU.

# TROP TARD.

CONTE D'AUJOURD'HUI.

—

C'était le soir. Dans le vaste salon d'un hôtel du faubourg Saint-Germain; sur un de ces jolis fauteuils à ressorts élastiques et à dossier élevé, si heureusement renouvelés de nos grand'mères pour la paresse de leurs petites filles, toute seule et pensive était assise une comtesse (on sait qu'il faut être comtesse pour oser se montrer dans un

livre d'aujourd'hui), comtesse de l'empire, il est vrai; mais enfin c'était une comtesse. D'ailleurs, sa naissance à elle ne laissait rien à désirer. J'ai dit qu'elle était pensive : à quoi pensait-elle? Je ne sais. Elle regardait le feu qui brûlait lent et triste; elle écoutait la pluie qui fouettait les vitres, le vent qui poussait en gémissant les contrevents détachés de quelque maison voisine. Son salon, éclairé seulement par la lueur voilée d'une lampe couverte de son garde-vue à dessins gothiques, ne lui avait jamais semblé si grand; jamais ses tentures vertes ne lui avaient paru si sombres. Un frisson la gagnait, elle avait presque peur; pour rien au monde elle n'aurait étendu la main vers le guéridon couvert d'un tapis, où quelques in-octavo à titres bizarres dormaient paisiblement dans leurs couvertures jaunes. La solitude, un bon fauteuil au coin d'un bon feu, des livres nouveaux, le calme autour de soi, l'oura-

gan au-dehors!... voilà pourtant bien des élémens de bonheur ; mais, pour jouir de tous ces biens, il ne faut pas laisser, comme le dit un médiocre poète de ma connaissance,

Sa pensée errer fugitive
Des jours passés aux jours présens.

C'est une comparaison qui attriste toujours les femmes, surtout celles de notre temps, qui, témoins de tant de changemens, peuvent bien moins que leurs devancières se faire illusion sur la fuite des années. Au milieu d'une société stationnaire, où tout vieillissait avec vous, on vieillissait soi-même sans s'en apercevoir. Quand tous les priviléges étaient en vigueur, celui de jolie femme même ne se perdait point facilement, ou du moins, en perdant la charge on conservait les honneurs jusqu'à la fin. Mais allez donc porter dans un monde re-

nouvelé d'hier un visage qui vous classera tout d'abord parmi les mères et les tantes! Allez donc parler de privilége ou d'autorité à ce monde où chacun prétend avoir sa voix, sa place, sa valeur personnelle! Il est passé le temps de la grande unité où une femme imposait son despotisme à la mode, comme Napoléon à l'état, et David aux beaux-arts. Entrez dans un salon d'aujourd'hui, vous serez frappé tout de suite de l'indépendance qui règne dans les coiffures; vous y pourrez passer en revue tous les siècles de la monarchie, depuis la reine Berthe jusqu'à madame de Pompadour, tant l'anarchie s'est glissée partout.

Ma comtesse, attristée par ces réflexions ou d'autres à peu près semblables, commençait à se repentir de s'être fait céler, quand elle entendit un coup de sonnette: elle tira à l'instant le cordon de la sienne; un domestique entr'ouvrit la porte du salon. « Laissez entrer, dit-elle vivement. »

La porte qui s'était refermée se rouvrit, et on annonça M. Bontems.

Un homme parut; un pâle et doux visage de quarante ans, qui ne cachait aucune de ses années. Il fut accueilli par un sourire amical auquel on l'avait accoutumé.

M. Bontems était un homme que tout le monde aimait à voir, car il ne faisait ombrage à personne; un homme auquel on accordait libéralement une estime qui n'engageait à rien; car il ne songeait point à en tirer parti, et ne savait ni se faire plaindre, ni se faire craindre. Beaucoup de gens se disaient ses amis, car son amitié était un bénéfice sans charges; il en remplissait scrupuleusement les devoirs, sans rien exiger en retour, et on le prenait au mot. Issu, comme dit madame Jourdain, de bonne bourgeoisie, son père avait rendu pendant la révolution d'importans services à celui de la comtesse D***. Il avait été plus tard

au lycée le compagnon d'études de son frère, dont il resta l'ami jusqu'à l'époque où ce dernier fut tué en combattant à Wagram. Admis dans l'intimité de madame D***, où son amitié était regardée comme une propriété de famille, toujours il avait été reçu sur le pied de la plus parfaite égalité. Bon, estimable, éclairé, ses amis ne le trouvaient au-dessous de qui que ce fût; on ne pensait même pas à sa naissance, moins encore à sa fortune; trop peu, peut-être; mais comment ne pas le croire heureux! il ne disait jamais le contraire.

— Soyez le bien venu, mon vieil ami, dit la comtesse, en lui tendant la main plus affectueusement encore que de coutume; vous arrivez à propos pour m'arracher à mes réflexions, qui sont ce soir horriblement tristes.

— *A propos?* répondit M. Bontems en souriant doucement, c'est un événement pour moi, qui toute ma vie suis arrivé trop tard.

La comtesse jeta un regard sur la pendule.

— En effet, il est déjà neuf heures, dit-elle en riant ; vous voyez cependant qu'il n'est pas trop tard pour me causer une surprise agréable. Mais vous vous calomniez, vous que j'ai toujours connu la ponctualité, l'exactitude, la conscience même.

— C'est justement ce qui m'a toujours empêché d'arriver à temps.

— Voilà ce que vous aurez la bonté de m'expliquer, si vous voulez que je vous comprenne.

— Oh! ce serait bien long ; il faudrait pour cela vous dire mon histoire, qui ne vous amuserait guère.

— Pourquoi le supposer ? n'est-il pas singulier même que, vous connaissant depuis l'enfance, j'en sois encore à ignorer tout ce qui vous concerne?

— Mais non ; vous savez de moi ce que tout le monde en sait.

— C'est de quoi je me plains ; et ce que je veux savoir, c'est précisément ce que tout le monde ne sait pas.

— Mon Dieu ! dit M. Bontems avec un peu d'embarras, cette confidence vous ennuiera ; les choses que j'ai à dire ne peuvent, par malheur, intéresser que moi seul. Je n'ai à conter ni passion violente, ni événement heureux ou funeste ; il n'y a pas l'ombre de drame dans ma vie ; elle n'a été qu'un long monologue où je me trouvais seul acteur et public.

— N'importe, contez toujours ; je vous arrêterai si l'histoire m'ennuie.

— A cette condition, je dirai tout ce que vous voudrez.

Ici M. Bontems fit une pause, et voyant la curiosité se peindre dans les yeux de la comtesse, il secoua doucement la tête, comme s'il se représentait d'avance combien cette curiosité allait être déçue. Enfin, se décidant à rompre le silence :

— Vous saurez, dit-il, que l'influence de ce *trop tard* qui a dominé toute ma destinée, a commencé avec ma naissance. Je suis le dernier de six enfans que ma mère perdit successivement. Sa santé, altérée par le chagrin, ne lui permit pas de me nourrir; elle mourut avant que je fusse en âge de la connaître et de l'aimer : ce n'est que bien des années après que je compris toute l'étendue de ma perte. On était alors au fort de la révolution; mon père ne pouvant dans un tel moment s'embarrasser d'un enfant en bas âge, me laissa chez ma nourrice, bonne femme qui me battait quelquefois, mais qui m'aimait fort. Mon éducation commença à l'école du village; de là je passai dans une pension de province. J'y demeurai jusqu'au moment où on me fit venir à Paris pour entrer en même temps que votre frère au collége, ou, comme on disait alors, au lycée. Je n'oublierai point que j'ai dû à votre famille les

seuls doux momens de mon enfance et de ma jeunesse.

Mon père, retiré en province, croyait assez faire pour moi que de me conserver, en tâchant de l'améliorer, sa modique fortune. Je sens aujourd'hui ce que je dois de reconnaissance à sa prévoyance et à son économie; mais alors cette manière de me prouver sa tendresse ne me touchait pas beaucoup, et je n'aurais senti que son absence et la privation de tous les bonheurs de mon âge, sans l'affection de votre frère et de ses parens.

Il faut avoir été écolier pour connaître tout ce qu'il y a de joie dans un jour de liberté, dans une promenade à cheval, dans un séjour à la campagne. Pourquoi faut-il que ces divertissemens, qui sont pour la jeunesse un besoin d'autant plus vif qu'elle est habituellement soumise à un régime plus sévère, deviennent pour ainsi dire un objet de luxe? Il me paraissait à moi tout

naturel de partager avec Emmanuel les plaisirs dont j'aurais dû être sevré; c'était notre temps de bonheur à tous deux. A peine rentrés au lycée, nos tribulations recommençaient; car, par des raisons différentes, nous n'avions pas plus de succès l'un que l'autre : lui était vif, espiègle, étourdi, prenant de l'étude le moins qu'il pouvait, attendu qu'il prétendait savoir toujours assez de latin pour se faire tuer à la tête d'un régiment, comme c'était sa vocation. Hélas! il ne disait que trop vrai!

M. Bontems demeura un moment silencieux, et la comtesse laissa échapper un soupir avec ces mots : Pauvre Emmanuel!

— Non, reprit M. Bontems, ce n'est pas lui qu'il faut plaindre; il a rencontré tout d'abord la carrière à laquelle il se sentait appelé, il l'a parcourue avec éclat; il est mort de la mort qu'il avait rêvée. J'en sais de moins heureux parmi ceux qui lui survivent!

Dès le collége, cette différence fut bien marquée entre nous. J'ai dit que nous n'avions de succès ni l'un, ni l'autre ; mais il n'y tâchait point et s'en souciait peu. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce qu'il ne réussît point; il le voulait ainsi. Moi, au contraire, possédé de cet amour du travail qui ne m'a point quitté, je m'appliquais sans relâche, sans que mes efforts me fussent comptés; car je ne sais comment il se faisait que du moment où j'entreprenais un devoir, absorbé dans une seule idée, celle de bien faire, j'oubliais tout le reste, et avant tout la nécessité d'avoir fini dans un temps donné. Aussi jamais l'heure de la classe n'avait vu achevée la dernière phrase de mon thême ou de ma version; et *Trop tard Bontems* était devenu un dicton parmi mes camarades. Souvent puni pour ce méfait, je ne me corrigeais point; car, ne pouvant me résoudre à écrire un mot tant que j'espérais en trouver un meil-

leur, il aurait fallu, pour arriver à temps, renoncer à me satisfaire moi-même, et pour moi c'était là l'essentiel. Aussi toutes les notes de mes professeurs, en rendant justice à mon travail assidu et à mon caractère paisible, me qualifiaient d'esprit lourd et paresseux. En conséquence j'étais, lorsque j'achevai mes études, l'élève le plus estimé et le moins couronné du collége, n'ayant jamais obtenu que cet éternel prix d'application, qui est, de mémoire d'écolier, le partage de tous les Diafoirus.

Peu de temps avant cette époque, j'avais appris la mort de mon père. Élevé loin de lui, je ne pouvais sentir tout le vide de cette mort. Je pleurai cependant; c'était le seul lien que j'eusse au monde; mais ce fut seulement quand Emmanuel entra à l'école de Saint-Germain, d'où il devait sortir officier de cavalerie, que je perdis l'illusion qui m'avait fait regarder votre famille comme la mienne, et que, jetant les

yeux autour de moi, je fus effrayé de mon isolement. Mais ce sentiment n'est pas de longue durée chez la jeunesse; tant d'espérances lui tiennent compagnie!

Bientôt je ne sentis plus que mon indépendance, dont je n'étais pourtant nullement tenté d'abuser. L'habitude de n'avoir de compte à rendre de mes actions à personne, m'avait fait pour moi-même un juge sévère. D'ailleurs la liberté ne fut jamais à mes yeux qu'une raison de m'abstenir. Je comprends bien cette femme qui disait ne regretter de sa jeunesse que ce mot : « Si je voulais!... » Je me sentais donc libre; je n'étais plus gêné par le joug des écoles; je pouvais suivre mes idées, les exécuter à mes heures, et selon ma conscience.

— Que comptez-vous faire, Bontems? me dit votre père.

— Travailler, monsieur, lui répondis-je.

— J'entends bien ; mais à quelle carrière vous destinez-vous?

— Je ne l'ai point encore choisie ; car je veux être sûr de n'entreprendre que ce que je serai en état de bien faire.

— Eh ! mon pauvre Bontems, vous ne parviendrez jamais par ce chemin-là. Quand vous vous croirez capable, il sera trop tard, les places seront prises.

Il avait raison ; mais je ne le compris pas : loin de là, je me félicitais de n'être pas soumis à cette inexorable nécessité qui force tant d'hommes à manquer leur véritable vocation, en embrassant à la hâte la carrière la plus prompte et la plus facile, et non celle pour laquelle ils sont faits.

Je me croyais riche ; mon père m'avait laissé dix-huit cents francs de rente.

— Pas davantage? s'écria la comtesse.

— Pas davantage, reprit tranquillement M. Bontems ; mais c'est assez, et je l'ai déjà éprouvé, pour ne demander à per-

sonne, et pour donner à quelques-uns.....

Madame D*** prit un air un peu contraint, comme si elle eût vu dans ces paroles un reproche indirect. M. Bontems continua sans s'en apercevoir :

— Grâce à ma vue basse, j'avais échappé à l'état militaire, le seul pour lequel je ne me sentisse aucune inclination. Possédé du désir de savoir, les journées me paraissaient trop courtes pour l'étude; j'y donnais encore une partie des nuits. Sciences, philosophie, histoire, politique, littérature, beaux-arts, j'abordai tout, sinon avec le même succès, du moins avec le même zèle. Du point de vue où je m'étais placé, rien n'était pour moi trop aride ou trop frivole; le simple trait qui nous révèle le culte qu'une âme artiste a voué à la beauté; la note, écho fidèle d'une émotion fugitive, ne répondent-ils pas à un besoin de l'humanité aussi bien que les découvertes du savant ou les calculs du financier? Con-

vaincu que notre destinée est une énigme que la Providence donne à deviner à chacun de nous, je cherchais le mot de la mienne avec une persévérance infatigable.

J'habitais dans une maison de la rue Saint-Jacques une petite chambre dont je ne sortais guère. Le propriétaire était un honnête marchand quincaillier retiré du commerce, et tout fier de loger dans une maison à lui, avec sa femme et une fille unique qui s'appelait Suzette : la voix retentissante de sa mère avait appris ce nom à tout le voisinage. Je n'avais avec cette famille d'autre relation que celles qu'exigeaient les échéances de mon modique loyer. Souvent cependant j'apercevais dans la cour mon jovial propriétaire, occupé à cultiver une plate-bande adossée contre la muraille exposée au midi, ce qu'il nommait son jardin. Je lui souhaitais, en passant, de la pluie ou du soleil, selon l'occasion ; souhait toujours bien accueilli.

Quelquefois j'admirais la peine que se donnait le digne M. Bonin autour de ses pois de senteur, de ses résédas et de ses giroflées ; puis, quand il avait fini ce qu'il appelait son ouvrage, l'air d'inexprimable satisfaction avec lequel il s'essuyait le front, et repassait les manches de sa redingote pour aller se mettre à table. N'a-t-il pas raison d'être content, pensais-je, puisque ce petit morceau de terre suffit à l'emploi de toutes ses facultés? A celui-ci quelques fleurs à cultiver, à l'autre un monde à conquérir! Quelquefois aussi je rencontrais sur l'escalier la jolie Suzette. Je vois encore ce visage riant et rougissant, ce regard furtif, ce petit salut par lequel elle répondait au mien, tout en franchissant les marches, si rapidement qu'elle semblait glisser plutôt que descendre. Je la regardais avec plaisir, car c'était la jeunesse, la santé, le contentement, personnifiés; mais je l'oubliais quand elle était

passée, et ne désirais pas m'en rapprocher davantage. Un matin cependant, par extraordinaire, M. Bonin vint me faire une visite, qui avait quelque chose de solennel. Mon voisin, me dit-il, pardonnez-moi de vous déranger; mais j'ai à vous faire une petite proposition que je vous prie de ne pas refuser. Vous saurez que c'est demain la sainte Catherine : Suzette a promis depuis long-temps à ses amies de les faire danser ce jour-là, et comme le bruit d'un bal dans la maison vous empêcherait à coup sûr de dormir ou de travailler, ma femme a pensé que ce qui vous dérangerait le moins désagréablement serait d'y assister; nous comptons sur vous. Je convins de la justesse du raisonnement de madame Bonin, et j'acceptai l'invitation.

Je m'y rendis à l'heure indiquée : vous savez ce que c'est qu'un bal semblable; des jeunes filles en blanc, des jeunes gens

en noir, des mamans en robe de soie; les bougies allumées et le piano ouvert; tout était prêt; mais un accident imprévu jetait de la tristesse sur les visages. Le maître de musique de mademoiselle Suzette, qui devait composer à lui seul tout l'orchestre, n'arrivait pas, et les danseuses commençaient à s'effrayer; mais Suzette, prenant son parti, proposa de le remplacer de son mieux, et, après quelques excuses acceptées avec empressement, elle s'assit au piano, frappa les premiers accords, et les quadrilles se formèrent. Suzette n'était pas grande musicienne : je l'entendais assez souvent pour m'être fait une idée de son talent; elle parvenait à attaquer assez juste quelques morceaux long-temps étudiés; elle chantait sans beaucoup de méthode, mais avec une voix jeune et fraîche : *Bocage que l'aurore*, ou : *Partant pour la Syrie*. Mais en jouant des contredanses ses doigts s'animaient; au léger balancement de son

corps, au battement de son petit pied qui marquait la mesure, on sentait qu'elle aimait la danse, et la verve de son jeu se communiquait aux danseurs. Touché de la gaîté et de la bonne grâce avec lesquelles elle se dévouait aux plaisirs de la soirée, je me rapprochai d'elle : tout en jouant elle m'adressait la parole de temps à autre. Vous ne dansez pas ? me dit-elle entre une *poule* et une *pastourelle*.

— Non, mademoiselle.

— Pourquoi donc ?

— Je ne sais pas danser.

— C'est fâcheux pour vous.

— Pas aujourd'hui.

Elle ne feignit pas de ne me point comprendre et répondit comme on répond à une simple politesse, par un sourire bienveillant. Ce sourire, au reste, lui était habituel; elle semblait faite pour les émotions joyeuses. Quelles autres auraient été en harmonie avec ce visage rond et frais, terminé par

un menton à fossette, avec ces lèvres rose et mobiles, et ces jolis yeux bleus, qui, souvent fermés à demi, donnaient alors à sa physionomie l'expression à la fois malicieuse et caressante d'un jeune chat! Il y avait de la gaîté jusque dans l'allure capricieuse et les reflets dorés de ses cheveux châtains.

La soirée s'avançait, et le maître de musique n'arrivait pas. Allons, me dit mademoiselle Suzette, en revenant au piano après l'intermède obligé des rafraîchissemens, je vois que je ne danserai pas ce soir; il faut bien me résigner puisqu'il n'y a personne qui puisse ou qui veuille me remplacer. Il me sembla que ces paroles s'adressaient à moi : savait-elle que j'étais musicien? En tout cas, je pensai à lui procurer le plaisir de danser à son tour. Je jouais un peu du violon, mais j'ai toujours été timide; puis je ne savais point de contredanses, et il n'y avait là que de la musique

de piano. Je m'emparai cependant, sans être vu, d'un cahier de quadrilles, et je m'esquivai doucement pour aller l'essayer dans ma chambre, ne voulant pas m'avancer sans être sûr de me tirer passablement de mon rôle. Au moment où je me glissais hors du salon, un jeune homme y entrait. On annonça M. Charles, et j'entendis la joyeuse rumeur avec laquelle ce nom fut accueilli. Je courus à ma chambre sans m'en inquiéter. Là, je pris mon violon, et je me mis à étudier les contredanses de tout mon courage, en songeant à la joie que j'allais causer à Suzette. Je crois bien qu'il se passa au moins une heure avant que je parvinsse à être content de moi; je descendis enfin tout radieux, mon instrument d'une main, mon cahier de l'autre; lorsqu'arrivé à la porte du salon, je fus surpris de n'entendre, au lieu des accords du piano, que le maigre son d'un violon criard. A ces mots, *la chaîne des dames*,

prononcés avec un léger accent méridional, par une voix éclatante et timbrée, je m'arrêtai tout déconcerté; je posai doucement mon violon dans l'antichambre, et j'entrai plus doucement encore dans le salon. La contredanse était en train; Suzette dansait de tout son cœur; et M. Charles, l'archet en main, s'escrimait à côté du ton, avec l'air capable d'un artiste consommé, ou plutôt avec l'imperturbable assurance d'un ménétrier de village.

M. Charles, fils d'un ancien correspondant du père Bonin, était un jeune Bordelais que sa famille avait envoyé à Paris, où il était censé faire son droit; mais en réalité il courait les cafés et les promenades, barbouillait quelques petits articles pour quelques petits journaux, tournait tant bien que mal des couplets dans le genre burlesque, et prétendait être pour quelque chose dans la confection d'une demi-douzaine de vaudevilles qui ne portaient point

son nom. Il appelait cela faire de la littérature. C'était, du reste, l'homme le plus confiant que j'aie jamais connu. Il avait confiance en tout : dans son mérite, dans ses avantages extérieurs, dans le présent, dans l'avenir. Toujours sûr du succès en toutes choses, les déceptions même ne pouvaient le détromper ; et quand il avait mis par sa faute les probabilités contre lui, il comptait sur le hasard comme s'il en avait eu le droit. Ces sortes de gens me rappellent le Janot de la comédie, qui espère gagner à la loterie sans y avoir mis ; le merveilleux, c'est que cela leur arrive quelquefois.

La contredanse finie, tout le monde entoura M. Charles pour le remercier de sa complaisance. Il n'y avait de regards, de douceur, d'attentions que pour lui ; c'était à qui lui ferait apporter des rafraîchissemens. Ce bon M. Charles ! me dit Suzette, dans un instant où je m'étais glissé près

d'elle, sans lui je n'aurais pas dansé de la soirée !

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dis-je avec un peu d'embarras, j'avais également le désir de vous procurer un peu de relâche, et j'étais allé chercher mon violon dans cette intention ; mais je suis arrivé trop tard.

— Eh non ! eh non ! dit Suzette radieuse, pendant que vous jouerez, ce pauvre M. Charles aura le temps de se reposer ou de danser ; cela nous arrangera tous puisque vous ne dansez pas.

Cela ne m'arrangeait que tout juste. Ma complaisance venait quand on ne pouvait plus m'en savoir aucun gré, et je n'en tirai d'autre profit que celui de procurer à M. Charles le plaisir de danser avec Suzette, qu'il s'était hâté d'engager. Je ne saurais vous peindre le malaise que j'éprouvais pendant cette maudite contredanse. Cloué devant mon cahier, j'exécu-

tais avec une conscience exemplaire cette musique que je n'osais perdre de vue, même quand un éclat de rire de Suzette venait retentir à mon oreille, et me révéler, du moins je le supposais ainsi, l'attention complaisante qu'elle prêtait aux galans propos de son danseur. Peut-être même c'était à mes dépens qu'elle riait ainsi: alors, en battant la mesure, je frappais du pied à ébranler le parquet, et sans m'en apercevoir je finis par presser le mouvement au point d'imprimer à la danse une si énergique rapidité, qu'on se serait cru, non au bal, mais au sabbat. Au dernier coup d'archet, je tournai vivement la tête pour regarder Suzette, et je demeurai stupéfait à l'aspect de tout le désordre que j'avais causé, de tous ces fronts en sueur, de tous ces visages enflammés, de ces poitrines haletantes. Il faut avouer, mesdames, dit M. Charles, affectant de parler comme un homme hors d'haleine, que si monsieur a

commencé tard, il a bien réparé le temps perdu. Le rire général qui accueillit ce lazzi m'avertit que je serais mal venu à m'en fâcher : je me contins donc, et dissimulant ma mauvaise humeur, je repris le violon. Cette fois je jouai sans distraction, à la satisfaction générale: je tenais à me réhabiliter. Mais après cet effort je m'esquivai doucement et je remontai dans ma chambre, laissant à M. Charles les honneurs de la soirée. Je me couchai, mais je ne dormis guère; l'agitation inaccoutumée du bal avait trop ébranlé mes organes pour ne pas troubler mon sommeil. Jusqu'au matin je vis danser autour de moi des figures étranges, et parmi elles M. Charles qui semblait se moquer de moi par ses grimaces et ses postures grotesques; ou encore, mon violon à la main, j'essayais de jouer; mais mes doigts étaient de plomb, mon bras semblait paralysé, mon archet se collait sur les cordes, je me tourmentais vainement pour tirer

quelques sons, mais je n'entendais que l'éclat de rire de Suzette, et je m'éveillais en tressaillant.

Je me levai triste et fatigué. Cependant sur le soir je pensai qu'il serait à propos de me présenter chez mes voisines pour les remercier de leur politesse, et m'informer de leur santé. Je descendis donc, et bientôt le souvenir de mes petites mésaventures de la veille, qui me causait quelque embarras, disparut devant la cordialité avec laquelle je fus accueilli par toute la famille Bonin : on m'invita à revenir, et je profitai de la permission aussi souvent qu'il fut possible de le faire sans indiscrétion. La franche bonhomie du père, la rondeur un peu importante de la mère, l'aimable naturel de la fille, formaient un ensemble qui me plaisait ; je crois bien cependant que Suzette avait la plus grande part dans ce charme qui m'attirait. J'aimais la gaîté de son caractère, sa parfaite égalité d'hu-

meur, son absence totale de prétentions, et jusqu'à l'intelligence avec laquelle elle s'acquittait des détails du ménage confié à ses soins, et que sa mère faisait valoir avec adresse. Son instruction, il est vrai, était presque nulle, et son esprit plus juste qu'étendu ; les idées purement spéculatives la touchaient peu, elle ne les comprenait pas ; mais dans ce qui tenait à la vie positive, dans toutes les choses d'un intérêt prochain et réel, la netteté de son jugement, la vivacité de son coup d'œil, étaient remarquables, et suppléaient aux lumières qui lui manquaient. Bientôt je me dis tout bas que c'était là la femme qu'il me fallait. Accoutumé à vivre avec mes idées, je n'avais pas besoin de celles d'autrui ; ce qui me manquait, c'était un être qui vînt répandre autour de moi l'ordre, la joie, le bien-être ; et Suzette me promettait cela. Par malheur, je trouvai encore sur mon chemin M. Charles, sa voix

bruyante, ses fatigantes plaisanteries et son insupportable jactance. Il était sans cesse chez les Bonin, qui le recevaient avec leur cordialité ordinaire; il n'oubliait rien pour s'en faire bien venir, et me paraissait avoir des projets sérieux sur la jeune fille. Il faut avouer pourtant que j'étais accueilli aussi bien, sinon mieux que lui, sauf cependant par madame Bonin, dont le Bordelais avait décidément fait la conquête. Il possédait tant de moyens de se rendre agréable! il connaissait tout le monde, il avait des relations dans les journaux, dans les théâtres, dans la littérature, qui le mettaient à même de disposer d'un billet de spectacle, du livre nouveau, de la romance à la mode; il n'y avait pas jusqu'aux jardins publics qu'il ne mît à contribution; et la cheminée de madame Bonin était perpétuellement décorée d'énormes bouquets de fleurs que lui procuraient, disait-il, ses amis du Jardin-des-Plantes ou du Luxembourg Je ne sais jus-

qu'à quel point Suzette était sensible à ces attentions ; mais il était probable que celui qui n'avait pour but que de plaire, finirait par réussir : il songeait à tout ; comment, à ses yeux, ne l'eût-il pas emporté sur moi qui ne songeais à rien, qu'à bien l'aimer !

M. Charles cependant ne s'expliquait pas sur ses projets ; il me restait donc un avantage dont je pouvais profiter, celui de parler le premier ; mais je différais de jour en jour : attendons, disais-je, qu'on me connaisse mieux ; ce n'est qu'à la longue qu'il est possible d'apprécier le peu que je vaux ; je ne puis que gagner à me taire.

Cependant les progrès croissans de M. Charles me décidèrent à me hâter ; je n'avais pas de temps à perdre si je voulais le prévenir, car il commençait à faire à ses projets des allusions assez claires. Ce soir-là il mit la conversation sur le mariage ; le cœur me battit. Je jetai un regard à la dérobée sur Suzette ; elle avait les yeux bais-

sés sur son ouvrage, et ne paraissait prendre aucune part à ce qui se disait.

Le mariage, mon garçon, dit M. Bonin, c'est une chose plus sérieuse qu'on ne le croit à votre âge, et qu'il ne faut pas *établir* légèrement, puisqu'elle est faite pour durer toute la vie. J'y ai beaucoup pensé, voyez-vous, parce que j'avais mes raisons pour cela. A ces mots il cligna de l'œil, en nous indiquant Suzette d'un petit signe de tête. Aussi, poursuivit-il, je me suis fait mes idées là-dessus, et quand j'ai une idée je n'en démords pas, ma femme le sait bien.

Madame Bonin, qui reposait sa rotondité dans une grande bergère, fit un geste approbatif, où il entrait néanmoins plus de complaisance que de conviction. Je me suis dit, continua M. Bonin du ton d'un marchand qui donne son dernier mot, que quand une demoiselle a *de quoi* pour elle, elle ne doit épouser qu'un homme qui ait *de quoi* pour lui. De plus, il n'y a de femme

heureuse en ménage que celle qui a un mari occupé : ma femme le sait bien. Aussi un père raisonnable, et M. Bonin frappa lentement sur sa tabatière, qu'il ouvrit, un père raisonnable ne prendra jamais qu'un gendre qui ait un état ; et j'entends un bon état, dont on puisse établir les profits nets ; et non pas de vos billevesées de livres ou plumes, c'est bon pour s'amuser, mais cela ne peut pas s'appeler des occupations. Ou bien encore un emploi, une place quelconque, pourvu qu'il y ait quelque chose derrière ; car les places, par le temps qui court... Ici M. Bonin huma, par forme de réticence, la prise de tabac qu'il tenait entre ses doigts.

Pendant le silence qui s'ensuivit, madame Bonin s'agitait sur sa bergère avec quelques signes d'impatience, mais jamais elle ne contredisait son mari ouvertement ; suivant à son égard, sans s'en douter, la maxime de Mazarin, elle le laissait dire pour qu'il la lais-

sât faire. Suzette ne quittait pas sa broderie, et M. Charles m'adressait, d'un air de compassion moqueuse pour M. Bonin, un sourire auquel je ne répondis pas.

Je n'ai jamais compris, je l'avoue, ce dédain d'une intelligence pour une autre; cette horreur du commun et du vulgaire chez des gens qui sont souvent eux-mêmes ce qu'il y a de plus vulgaire et de plus commun. Ce que venait de dire le bon M. Bonin, quelques milliers d'honnêtes pères de famille avaient pu, il est vrai, le dire ou le penser avant ou en même temps que lui, malheur dont il ne se doutait pas, et qu'à coup sûr il n'aurait pas compris. Qu'importe? Ses idées, comme il les appelait, n'en étaient pas moins siennes, aux seuls titres qui constituent ce genre de propriété, la méditation et la conviction. Platon ni Pythagore, Locke ni Kant n'en pourraient alléguer d'autres. Je défie le plus habile d'entre eux de déterminer, dans la série

de ses idées, la valeur ou la limite de ce qui lui appartient en propre. Mais à quelque rang que vous soyez placé dans la hiérarchie intellectuelle, toute opinion adoptée après un examen consciencieux est vôtre; toute idée dont vous avez fait l'application est vôtre; toute émotion sincère est vôtre, qu'elle ait été ou non avancée, formulée, ressentie par d'autres que par vous.

Pardonnez-moi de me laisser aller à ces digressions; accoutumé à vivre seul, j'ai peu senti le besoin de gouverner mes pensées; je les suis où elles m'entraînent.

J'étais d'autant moins disposé à partager le rire moqueur de M. Charles, que la détermination annoncée d'un ton si ferme par le père de Suzette, venait d'ajourner toutes mes espérances; il voulait que son gendre eût un état! un état lucratif. Que de temps pouvait s'écouler avant que je fusse à même de remplir

cette condition! Comment, sans cela, oser me proposer après l'avoir entendue!

J'essayai pourtant de faire à M. Bonin quelques objections, mais timides et maladroites, car au fond de l'âme je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'il avait raison.

M. Charles, au contraire, l'approuva hautement, loua son bon sens, sa prévoyance paternelle, et l'engagea à persister dans sa judicieuse résolution. Je pensais bien qu'il raillait, car cette résolution tournait contre lui plus encore que contre moi. Il est impossible, me disais-je, que cet étourdi se mette jamais à même de remplir les vues du père Bonin; cette fois, du moins, j'ai des chances pour arriver avant lui. Patience donc.

Je me retirai le soir, tout préoccupé de ces pensées; je les roulai dans ma tête toute la nuit. Un état! me disais-je, un état! et quel état prendre qui ne me coûte plusieurs

années de travail avant de le pouvoir remplir? Obtenir un emploi serait peut-être plus facile; et puisque j'ai, comme on l'exige, un petit capital à y joindre on ne me refuserait peut-être pas!

Tout réjoui de cette idée, je me levai et je courus chez votre père. Malgré ma longue absence, il me reçut comme s'il m'eût vu la veille. Je lui expliquai mes projets, et je sollicitai sa protection. Je pensais que l'habitude du calcul, jointe à quelques études spéciales que j'avais faites, me rendait propre à remplir une petite place dans les finances.

— A la bonne heure, me dit mon protecteur, je vois avec plaisir, mon cher enfant, que vous vous décidez à payer votre dette à la societé, en vous imposant une occupation utile et régulière; je connais le comte F***, qui est à la tête d'une administration dépendante des finances; il aime les jeunes gens qui, comme vous, annon-

cent des moyens. Je sais qu'une place dont il peut disposer va être vacante (il me la désigna) : rédigez une demande, je me charge de l'apostiller; je vous présenterai s'il le faut, et je ne doute pas que vous ne réussissiez.

Plein de douces espérances, je courus, en le quittant, m'enfermer dans ma petite chambre. Je taillai une plume neuve, je m'assis à mon bureau, devant un beau cahier de papier tellière, sur lequel j'écrivis en védette, de ma plus belle écriture :

« Monsieur le comte.... »

Après ces mots, je m'arrêtai, je posai la plume et j'appuyai la tête sur ma main : Que vais-je dire? me demandai-je, cherchant vainement à quel titre j'allais solliciter cette place. Le désir ou le besoin que j'en ai ne sont pas des droits; tous mes concurrens peuvent en dire autant. Des services antérieurs? je n'en ai point; ma capacité? il faudrait la prouver; car assurément on

n'est pas obligé de me croire sur parole. Je m'arrêtai à cette dernière idée : tout à coup je m'imaginai avoir trouvé le moyen de résoudre le problème. J'avais parmi mes études un travail sur quelques abus que j'avais cru apercevoir dans l'administration des finances ; je me hâtai de le chercher, dans l'intention de le joindre, après l'avoir revu, à ma pétition, et de prouver par-là que je n'étais pas étranger à la matière dont j'allais m'occuper.

Je le trouvai en effet ; mais cet essai, écrit pour moi seul et sans but déterminé, était maintenant bien loin de me paraître suffisamment concluant : la plupart des calculs étaient approximatifs. Je ne m'étais point embarrassé d'établir mes hypothèses sur des chiffres exacts ou des assertions mathématiquement prouvées ; je trouvai même à la marge ces mots souvent répétés : à vérifier.

Il fallait donc, pour ne pas produire

précisément l'effet contraire à celui que j'ambitionnais, me procurer des renseignemens positifs, des documens officiels.

Tout cela devait me prendre du temps, je le savais; mais je ne voyais nul moyen de faire autrement, et j'espérais qu'en ne perdant pas une minute, en m'y dévouant sans relâche, ce temps serait pour moi moins considérable que pour tout autre.

Me voilà donc dès le matin, courant les bureaux, adressé de l'un à l'autre, renvoyé du jour au lendemain. Que de courses inutiles! que d'heures entières perdues pour obtenir un éclaircissement nécessaire, une communication indispensable! et pourtant je n'épargnais ni mes pas, ni mes peines. Ceux-là me comprendront, qui ont eu affaire aux administrations : obligé de courir tout le jour, je rédigeais mes notes pendant les nuits, que je passais presque tout entières à travailler; je prenais à peine le temps de manger, et cependant j'avan-

çais à pas de tortue; ma tâche semblait s'alonger sous mes doigts, comme il arrive toujours quand on veut refaire consciencieusement une besogne entreprise à la légère.

Cependant, au bout de quinze jours de sueurs et de fatigues, jaune, hâve, hébété comme un forçat qui sort du bagne, je portai enfin chez votre digne père ma pétition, flanquée d'un volumineux mémoire *Sur les abus du mode de perception de l'impôt, et les moyens d'y remédier.*

—Mon Dieu, Bontems, d'où sortez-vous donc? me dit votre père, du plus loin qu'il m'aperçut, vous avez l'air d'un déterré; avez-vous été malade?...

Je lui racontai ce que j'avais fait.

—Comment, enfant que vous êtes, me dit-il avec un peu d'impatience, vous en êtes encore là! Ne savez-vous donc pas que quand une place devient vacante elle est déjà donnée?

— Mais, monsieur, lui dis-je tout déconcerté, il fallait bien me créer quelques droits pour prouver que je la méritais.

— Eh! mon cher ami, on a toujours le temps de prouver ces choses-là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, n'entendant plus parler de vous, j'ai cru que vous aviez changé d'avis, et que tandis que vous cherchiez à mériter cette place, un autre l'a obtenue.

Je demeurai consterné.

— Allons, Bontems, remettez-vous, me dit mon digne ami, en cherchant à me relever de mon abattement; il n'y a pas là mort d'homme : cette occasion est perdue, eh bien! une autre peut se présenter où je serai plus habile, et vous moins consciencieux.

Mais ces consolations échouèrent contre mon désappointement; je m'en allai triste et découragé, et en passant sur le Pont-Royal, je jetai dans la Seine ma pétition et le fatal mémoire qui, après tant de peines,

me coûtait ma place et la main de Suzette.

En remontant le long du quai, les yeux fixés à terre, et plongé dans mes sombres réflexions, je heurtai par mégarde un homme qui prononça mon nom : je levai les yeux, et je reconnus Jules Dervin, un de mes camarades de collége.

— Où diantre vas-tu ainsi, le nez en terre, heurtant les gens sans les voir? me dit-il; étais-tu par hasard absorbé dans une équation?

Je lui contai ce qui venait de m'arriver.

— Une place manquée! bah! voilà bien de quoi se désespérer! Ne dirait-on pas que cela n'est jamais arrivé qu'à toi? J'en ai manqué bien d'autres, ma foi, avant que de prendre, comme je l'ai fait, un cabinet d'affaires; et puis, n'y a-t-il qu'une place sous le soleil? Mais j'y pense.... j'ai précisément ce qu'il te faut, moi qui te parle. Allons, laisse là ton air lugubre, viens

déjeuner avec moi, et je te dirai ce dont il s'agit.

Il m'emmena presque malgré moi, et, chemin faisant, il m'apprit qu'un de ses cliens venait de faire un héritage considérable. Au nombre de ses propriétés de fraîche date, me dit-il, se trouvent des forges situées dans les Pyrénées. Il m'a chargé de lui procurer un homme assez sûr et assez intelligent pour qu'il puisse l'envoyer là en toute confiance, et se faire faire un rapport exact sur l'état et les produits de cet établissement. Si tu veux, tu seras cet homme. Tu auras d'abord mille écus et tes frais de voyage, et si, comme je n'en doute pas, tu t'acquittes bien de ta mission, tu pourras continuer avec de bons appointemens, ou un intérêt dans l'affaire, à ton choix.

— Ne ferait-il pas mieux d'y aller lui-même? répondis-je.

Tu te moques. D'abord il est trop oc-

cupé à dépenser son argent pour se donner la moindre peine à le ménager ; ensuite la morale veut que tout le monde vive là où il y a un riche : si ce n'est toi, ce sera un autre.

— Mais je n'ai pas de connaissances spéciales sur cette matière.

— Eh ! qui te parle de te faire forgeron ? Il ne s'agit que de surveillance à exercer, de renseignemens à prendre ; n'as-tu pas des yeux pour voir, des oreilles pour entendre ? n'y mettras-tu pas toute ta scrupuleuse exactitude ? n'es-tu pas sûr enfin d'être par-là même plus utile au propriétaire qu'un autre qui aurait plus de lumières, mais qui n'aurait pas ta conscience ?

J'en convins.

— Eh ! allons donc, reprit Jules ; on a bien de la peine à te décider. Viens avec moi chez mon homme, je veux te présenter.

Je me laissai entraîner. Ce genre de

travail n'était pas celui qui convenait à mes goûts sédentaires; mais l'espoir d'une occupation lucrative et prochaine me séduisit.

Arrivé avec Jules chez le nouveau millionnaire, je pus observer le combat que se livraient chez cet homme l'incapacité, la paresse et la méfiance. Le sentiment de son inexpérience, la peur d'une tâche pénible et fatigante, le forçaient d'abandonner à un tiers le soin de ses intérêts; mais il ne pouvait s'empêcher de laisser apercevoir l'inquiétude qu'il avait d'être trompé. Maladroit calcul, ce me semble, que de montrer à ceux que nous sommes forcés d'employer, des regrets ou des soupçons! Cependant Jules, qui paraissait avoir un grand ascendant sur l'esprit du capitaliste, se porta ma caution avec tant de chaleur, que l'autre se décida à mettre mon savoir faire à l'épreuve, en me nommant son agent provisoire, et à prendre avec moi des engage-

mens définitifs, si je remplissais bien ma mission.

Il fallait partir sous huit jours. Jules me fit, au nom de mon patron, l'avance de mes frais de voyage. Je fis promptement toutes mes dispositions, sans dire à personne les motifs de mon départ, sur lesquels on m'avait recommandé le secret. J'allai prendre congé de la famille Bonin. Je n'osai parler de mes espérances, qui pouvaient ne se point réaliser : le passé ne m'avait pas accoutumé à compter sur l'avenir; mais en regardant Suzette, je pensais, à part moi, que bientôt peut-être je pourrais lui offrir une situation qui satisferait son père; je ne sais quoi me disait que Suzette ne me repousserait pas. Je ne m'étais jamais senti aussi joyeux que je l'étais ce soir-là en parlant de mon voyage; il me semblait que tout le monde devait deviner le sujet de cette joie, et je ne fis nulle attention à l'air étonné de Suzette, à l'air offensé de sa mère. On me

demanda si mon retour serait prochain; je l'ignorais, et ne pouvais rien dire à cet égard, quoique bien résolu à le hâter le plus possible, sans nuire aux intérêts dont j'étais chargé.

Le moment des adieux arriva : le père Bonin me serra la main; je m'approchai de sa femme, qui me présenta ses deux joues d'un air froid et digne, ce que je regardai comme une permission tacite de demander la même faveur à Suzette. Mais elle se pencha de manière que je ne fis qu'effleurer les boucles de ses cheveux. N'importe, j'étais content, et je montai dans la diligence, emportant avec moi les plus riantes idées. Mon voyage fut heureux; jamais rien dans ma vie ne m'a si bien réussi. Il semblait que les obstacles s'aplanissaient sous mes pas. Recommandé à quelques personnes de la ville, il se trouva que c'était précisément celles qui pouvaient m'être le plus utiles.

Je me rendis à la montagne, muni de bonnes instructions. Mines, forêts, usines, je visitai tout; je me fis rendre compte de tout.

J'écrivais régulièrement à Jules; mes rapports, mes calculs, mes avis sur les moyens d'améliorer, tout était approuvé; et les réponses, en me demandant chaque fois quelques nouveaux éclaircissemens, m'exprimaient la plus grande satisfaction sur la manière dont je m'acquittais de ma tâche. Je pouvais donc espérer un heureux résultat de mes efforts, et cet espoir doublait mon courage : cette activité inaccoutumée, ce pays nouveau et pittoresque où je me trouvai jeté tout à coup au sortir des rues boueuses de Paris, l'air vif et pur des Pyrénées qui soulevait ma poitrine, avaient comme renouvelé ma vie.

A l'âge que j'avais alors, toute émotion nouvelle est un bonheur. Les courses auxquelles j'étais obligé ne me semblaient

qu'une partie de plaisir. J'aimais à parcourir une contrée pittoresque qui, foulée aux pieds par tant de peuples divers, garde encore les traces qu'ils y imprimèrent tour à tour. Le long de cette voie antique retentit le pas hardi du Romain, sous les arceaux de ce monastère le pas lourd du Goth, le pas rapide de l'Arabe sur les dalles de cette mosquée ; et le sol, théâtre de tant de souvenirs, est par lui-même assez beau pour s'en passer. Aussi les monumens de la nature, toujours jeunes, attiraient plus ma sympathie que ceux qui nous attestent le court passage des races humaines.

Songez à ce que doit éprouver un enfant de Paris en respirant les émanations balsamiques des plantes de ces montagnes, en admirant leur majestueuse élévation, leurs accidens si variés. Tantôt vous retrouvez tout à coup la main et la culture de l'homme dans des escarpemens où vous

ne l'auriez pas soupçonnée ; tantôt vous découvrez quelque lieu caché, si riche de ses beautés natives, de sa fraîche végétation, de ses belles eaux bleues et silencieuses, qu'on s'étonne de le trouver désert. Là, le paysan a aussi une physionomie moins vulgaire et plus pittoresque que celui des environs de nos grandes villes. Coiffé d'un long bonnet rouge, les reins serrés par une ceinture de même couleur, sa veste jetée sur l'épaule, des sandales de corde aux pieds, un lourd bâton dans les mains, il devance sur le chemin battu le grand trot de ses mules, ou franchit les rochers escarpés avec la légèreté hardie de l'isard qu'il poursuit dans ses montagnes. Je le répète, j'ai voyagé depuis et dans des contrées plus célèbres ; mais je n'ai jamais retrouvé les émotions de ce premier voyage, qui, entrepris dans un but purement d'utilité, me rendait par cela même plus précieuses tant de jouissances inattendues ; puis

ma jeunesse, la joie d'une première réussite, l'espoir d'un bonheur prochain, l'image de Suzette, qui, dans mes doux projets, devait m'accompagner l'année suivante, prêtaient à tout ce qui m'entourait un charme que peut-être j'y chercherais vainement aujourd'hui. Que de fois, dans mes excursions solitaires, je me suis arrêté, cherchant autour de moi un être qui pût partager les émotions qui m'oppressaient! Alors, si du milieu d'un nombreux troupeau de chèvres dispersées autour de lui, dans toute la diversité de leurs capricieuses attitudes, quelque pâtre assis entonnait tout à coup l'air national, qui vante sur un mode si doux, dans un si naïf langage, les charmes de son pays, je m'arrêtais pour l'entendre, tenté de joindre ma voix à la sienne, et de répéter avec lui

Montanyas regaladas
Son las del Canigò,
Que tot l'Estiu floreixen,
Primavera y tardò.

Il y avait près de deux mois que j'avais quitté Paris ; ma mission était remplie, et j'attendais qu'il me fût permis de repartir. Le temps qu'il fallait, à cette distance, pour recevoir une réponse, avait prolongé mon séjour. Enfin la lettre arriva, et je me remis en route sans perdre un moment. La même joie confiante qui m'avait soutenu jusque-là ne m'abandonna point durant le chemin ; seulement l'impatience me gagnait. A Toulouse, je pris le courrier pour aller plus vite : dans cette saison, on arrivait à Paris un peu avant le jour. Je ne sais pourquoi, aussitôt que nous eûmes passé la barrière, toute ma gaîté m'abandonna. Les réverbères qui s'éteignaient, les rues sombres, dont le silence n'était interrompu que par quelque charrette de laitière ou de jardinier, le pavé noir et boueux qui fuyait sous les roues, l'air humide et lourd, tout cela me serrait le cœur.

En quittant la malle-poste, je me jetai

dans un cabriolet, et je me fis conduire rue Saint-Jacques. Au petit jour, je frappais à la porte de la maison. Le vieux portier, tout en colère d'être réveillé si matin, vint m'ouvrir en grommelant. Je me hâtai d'échapper à sa mauvaise humeur, et, chargé de mon portemanteau, tout frissonnant de ce froid malaise qu'on éprouve après une nuit sans sommeil, je pris le chemin de ma chambre.

La cour éclairée par le jour gris du matin, la maison silencieuse et endormie, tout me parut triste. Je jetai un regard sur la fenêtre de Suzette ; ses rideaux blancs, exactement fermés, disaient assez qu'elle reposait encore. Je pensai que j'avais moi-même besoin de repos ; qu'une heure ou deux de sommeil me remettraient de l'abattement où je me trouvais ; et je me jetai sur mon lit, afin d'être en état de faire ce jour même ma visite officielle au père de Suzette.

Je venais de me lever un peu rafraîchi ; je me disposais à m'habiller, lorsqu'on frappa doucement à ma porte: c'était M. Bonin lui-même. Tout joyeux de le voir, je ne remarquai pas d'abord son air un peu embarrassé.

J'ai peut-être tort, mon voisin, me dit-il, de vous importuner si matin, vous qui êtes sans doute fatigué de votre voyage ; mais je voulais d'abord vous souhaiter la bienvenue, et ensuite vous faire part d'un événement que nous n'avons pas pu vous mander, puisque nous ne savions où vous étiez: c'est le mariage de Suzette.

— De Suzette ! et je demeurai abasourdi.

— Oui, de Suzette avec M. Charles.

— Avec M. Charles ! repris-je, en répétant stupidement ses dernières paroles.

— Avec M. Charles, continua le bon homme : le contrat est signé d'hier ; nous faisons la noce aujourd'hui, et si vous vouliez nous faire l'honneur d'y assister....

Je m'excusai en balbutiant, alléguant la fatigue du voyage. Puis, faisant tout à coup un effort sur moi-même : Il me semble, ajoutai-je, que ce mariage s'est fait bien vite ; il n'en était pas question lors de mon départ.

—Eh ! mon dieu non ! ce n'est pas même tout-à-fait ce que j'aurais voulu.

— Pourquoi donc vous être tant pressé ?

— C'est ma femme qui est cause de cela. Quand vous êtes parti, elle a cru... nous avons tous pensé qu'il s'agissait pour vous d'un établissement... Vous ne disiez pas où vous alliez, et vous aviez l'air si content !...

Accablé par ce dernier coup, je ne prononçai pas un mot. M. Bonin paraissait avoir encore quelque chose à dire, qui lui coûtait évidemment. Enfin, après plusieurs précautions oratoires, il en vint au fait : C'était que les arrangemens relatifs au nouveau ménage lui rendaient ma chambre né-

cessaire, et qu'à son grand regret il était forcé de me donner congé.

Je n'avais nul désir de rester dans la maison pour y être témoin du bonheur d'un autre : je l'assurai donc que ce changement de domicile entrait dans mes dispositions ; et lui, après m'avoir serré la main, en me faisant promettre que je viendrais les voir souvent, me quitta, tout léger, comme un homme qui se sent déchargé d'un grand poids.

Je demeurai livré à mes réflexions : jamais je n'en ai fait de plus amères. La confiance que j'avais mise aux discours du père de Suzette, mes efforts pour remplir les conditions imposées, le scrupule avec lequel j'avais gardé le secret promis sur mon voyage, la délicatesse qui m'avait empêché de chercher à m'assurer des sentimens de Suzette, avant d'être sûr de l'agrément de son père : tout, jusqu'à la joie que me causaient mes douces espérances, tout

avait tourné contre moi ; tout, au contraire, avait réussi à mon rival, sans qu'il se fût donné la moindre peine, sans qu'il eût fait le plus petit sacrifice, sans qu'il eût satisfait à aucune exigence. Oh ! s'il est dans la vie une heure de douleur poignante, de mortel découragement, c'est celle où nous voyons l'objet de nos plus chers désirs s'échapper de nos mains, pour avoir cherché à l'atteindre par une voie droite et consciencieuse, tandis qu'un autre l'obtient à nos yeux par cela même qu'il n'a rien fait pour le mériter. Triste moment, qui nous montre notre bonne foi comme une duperie, nos scrupules comme une absurdité, nos laborieux efforts comme une stupide folie ! Désenchantés de nous-mêmes, humiliés à nos propres yeux, nous n'avons pas, pour nous consoler, la satisfaction qui suit un acte volontaire, un libre choix entre le devoir et l'intérêt, entre le malheur et le crime. Ici, nous n'avons rien

décidé, rien choisi; ce chemin, nous l'avions pris pour arriver au bonheur : nous nous sommes trompés!

Un grand bruit que j'entendis dans la cour me réveilla de la torpeur où j'étais plongé : c'était la noce qui allait se rendre à l'église. Le bras et le front appuyés sur l'espagnolette de la fenêtre, je regardais à travers les rideaux les voitures qui venaient une à une chercher les parens et les amis des mariés.

Bientôt, corsée, empanachée, gonflée d'orgueil et de joie, parut madame Bonin, donnant la main à son gendre, et enfin, conduite par son père, Suzette; Suzette en habit de mariée, le voile blanc sur la tête, le bouquet tremblant au côté. Son joli visage me parut plus pâle et plus sérieux que de coutume. Elle s'arrêta un moment sur les degrés du seuil, tandis qu'on abaissait devant elle le marchepied de la voiture. Au moment où elle y posa son petit pied, elle

tourna rapidement la tête, et jeta un regard vers ma fenêtre. Savait-elle que j'étais là? Etait-ce un adieu qu'elle m'adressait? Je l'ignore. La portière se referma sur elle, et la voiture partit, emportant l'unique intérêt de ma vie.

Le bruit cessa, et je retombai dans mon anéantissement. Bientôt j'en fus tiré par une pensée subite. Je ne voulais pas coucher dans la maison; je sortis à la hâte; j'allai arrêter, dans un des nombreux hôtels du pays latin, la première chambre venue, et je m'y installai sur-le-champ, content du moins d'échapper à ce bruit de noce qui ne pouvait qu'ajouter à mon chagrin. Les coudes appuyés sur une table, et la tête dans mes mains, je restai là tout le reste de la journée, et même la nuit suivante, sans changer d'attitude, sans songer à prendre aucune nourriture.

Quand le jour reparut, il me réveilla de l'espèce d'assoupissement où j'avais fini

par tomber. Je me sentis engourdi et glacé ; je voulus me lever, mes jambes refusèrent le service ; il me prit un étourdissement, et je tombai sans connaissance, entraînant avec moi la table à laquelle j'avais cherché à me retenir.

Quand je revins à moi j'étais au lit, les rideaux tirés à demi ; j'avais les deux bras bandés, et un cataplasme sur l'estomac. Je voulus recueillir mes souvenirs, reconnaître la chambre où je me trouvais, impossible! Le papier, les meubles, tout m'était nouveau. De mon lit j'apercevais la cheminée; il y avait du feu dans cette cheminée, une grande cafetière devant ce feu, et au coin de cette cheminée un jeune homme assis, qui m'était aussi inconnu que tout le reste. Il avait une grande redingote bleue, un bonnet de soie noire sur la tête, une cravate rouge autour du cou, un cigare à la bouche et un livre à la main.

Au mouvement que je fis, il leva les

yeux, et voyant les miens fixés sur lui, il jeta son cigare au feu, s'approcha de mon lit, me prit la main, et tout en me tâtant le pouls : Eh bien ! mon cher, me dit-il, comment nous trouvons-nous ? un peu étourdi, n'est-ce pas ? il y a encore de la fièvre ; mais courage ! cela se remettra.

— Où suis-je ? demandai-je d'une voix faible.

— Parbleu ! à l'hôtel de Suède, dans votre chambre. Il paraît que la tête n'est pas encore bien forte.

La mémoire commençait à me revenir ; je prononçai le nom de Jules Dervin.

— Ah ! nous y voilà, reprit mon jeune homme ; il paraît que ce monsieur Jules Dervin vous a enlevé votre maîtresse ! Que voulez-vous, mon cher ! c'est un malheur qui peut arriver tous les jours ; il faudra bien vous en consoler.

Ce quiproquo faillit de nouveau embrouiller mes idées déjà si confuses. —

Mais, repris-je enfin, il faut que je voie Jules Dervin; j'ai des engagemens avec lui; il s'agit d'une affaire...

— Que diable! reprit l'autre, croyant que je parlais d'une affaire d'honneur, il prendra patience; on sait bien que vous ne pouvez aller vous faire tuer dans l'état où vous êtes; attendez que vous soyez guéri.

Pour le coup, je n'y étais plus. Ma pauvre tête était si faible encore, que chaque mot que j'entendais ou que je prononçais, retentissait à mon oreille comme un son de cloche.

Les efforts que j'avais faits pendant ce court entretien, l'impatience où j'étais de n'y rien comprendre, me causèrent un redoublement de fièvre. Ce jour et le suivant se passèrent encore avant que je pusse avoir avec mon gardien une explication suffisante. J'appris enfin que le bruit de ma chute avait attiré un jeune étudiant en médecine logé au-dessous de moi; c'était lui qui

m'avait secouru et soigné, qui avait veillé à ce que je ne manquasse de rien. J'étais malade depuis six jours; j'avais eu, pendant quarante-huit heures, le transport au cerveau, et dans mes accès je prononçais sans cesse le nom de Suzette, mêlé à celui de Jules Dervin; ce qui avait donné lieu au quiproquo précédent. A ce paroxisme avait succédé un abattement total, causé sans doute par les copieuses saignées qu'on m'avait faites : enfin, quoique bien faible encore, je me trouvais en état de témoigner ma reconnaissance à mon jeune docteur.

— Ne parlons pas de cela, me dit-il ; pour nous autres apprentis, une occasion d'exercer est une bonne fortune ; car nous ne trouvons guère de malades qui se confient à nous, à moins qu'ils n'aient le transport au cerveau. Je lui fis enfin comprendre la nécessité où j'étais de voir Dervin; il eut encore l'obligeance de lui écrire, puisque je n'étais pas capable de le faire

moi-même, pour le prier de me venir voir. Jules accourut.

— Eh ! mon pauvre ami, me dit-il, qui pouvait deviner que tu étais ici malade ? Je ne savais ce que tu étais devenu ; je t'attendais le trente du mois dernier, et mon diable de propriétaire, accoutumé à ton exactitude, a été tout offusqué de te trouver une fois en défaut. Je ne savais plus que lui dire ; j'avais envoyé chez toi : on me dit que tu étais effectivement arrivé, mais que tu avais déménagé le jour même, et qu'on ignorait ton adresse. J'étais vraiment très-embarrassé.

Je remis à Jules mes notes et le compte de ce que j'avais dépensé pour mon voyage: je n'étais pas encore de force à lui donner de longues explications, mais il se chargea de tout arranger avec son client. Il revint le lendemain tout soucieux. En vérité, me dit-il, rien n'est pis à servir qu'un nouvel enrichi ; les moins capables sont toujours

les plus exigeans. Celui-ci m'a jeté à la tête une foule de lieux-communs sur la ponctualité qu'exigeaient les affaires, auxquelles il n'entend rien; et comme il n'était, dit-il, engagé avec toi que conditionnellement, il a pris des arrangemens avec un autre. J'ai eu beau alléguer ta maladie, il a paru croire que c'était de ma part un mensonge officieux; il me l'a fait entendre d'une manière qui m'a déplu, et ma foi... je l'ai envoyé promener.

Je reçus cette nouvelle avec assez d'indifférence : je ne tenais plus à cet emploi; qu'en aurais-je fait maintenant? Je ne désirais pas revoir ces Pyrénées, théâtre de tant de rêves déçus, de tant de vaines espérances! Ce fut donc avec plus de plaisir que de peine que je me vis déchargé d'une responsabilité qui m'aurait pesé. Toute chaîne est lourde pour moi, qui ne sais, du moment que je l'accepte, aucun moyen de l'éluder.

Jules se consola en voyant ma résigna-

tion, et me promit ses bons offices pour une autre occasion. Je m'en inquiétai peu ; et, délivré de toute préoccupation, je retombai dans mon apathie de malade. Pendant ma convalescence, qui fut assez lente, mon voisin l'étudiant continua à me tenir fidèle compagnie. La vivacité de son esprit un peu sarcastique faisait diversion au triste abattement où j'étais plongé. Sa gaîté avait quelque chose d'original. Il débitait les bouffonneries les plus amusantes, avec un visage imperturbable et le ton sec et sentencieux dont il aurait proféré des axiomes de philosophie. Mes opinions, mes principes, mes chagrins même, étaient pour lui une source d'intarissables plaisanteries. Mais, en dépit de ses manières tranchantes, cette plaisanterie n'avait rien d'offensant ; elle avait l'air d'un paradoxe, et l'on s'y prêtait comme à un assaut d'armes, pour lui fournir l'occasion de déployer son adresse.

Prosper Langlès était ou prétendait être du nombre de ces esprits positifs qui n'admettent que les vérités mathématiquement prouvées ; ce dont je lui contestais quelquefois la possibilité. Cela peut être, disais-je, tant qu'il s'agit de faits isolés; mais dès qu'il est question de les enchaîner l'un à l'autre pour en former un système scientifique, philosophique, politique ou autre, il faut de toute nécessité rentrer dans l'hypothèse, et, pour combler les lacunes, suppléer aux preuves par les convictions. Nous ne pouvons jamais toucher tous les anneaux de la chaîne ; nous sommes toujours obligés d'en supposer quelques-uns.

Prosper aimait ma société, par cela même que nous n'étions du même avis sur aucun point : c'était matière à discussion, et la discussion lui plaisait. Bien qu'assez réservé ailleurs, devant moi il faisait volontiers parade de cynisme et d'immoralité. Du reste, le coup d'œil qu'il jetait sur le

monde était ferme et railleur ; il regardait les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; il n'en appréciait que le but et le résultat.

Que voulez-vous ! disait-il, la société est un corps malade ; il faut bien que j'exploite ses maladies à mon profit.

— Vous devez du moins chercher à les guérir.

— Du tout ; je juge le mal incurable : je fais mon métier ; j'ordonne des remèdes, et je multiplie mes visites, qu'on me paie, car c'est là le point.

— Peu de gens, par bonheur, entendent la vie comme vous.

— Beaucoup, au contraire ; seulement ceux-là mentent aux autres et quelquefois à eux-mêmes. Moi, du moins, j'aime à être franc avec moi ; je sais toujours ce que je veux, et où je vais.

— Moi aussi, ce me semble.

— C'est ce qui vous trompe ; et la preuve,

c'est que vous ne faites pas ce que vous voulez, et que vous n'arrivez pas où vous allez : pour moi, quand je pars je veux arriver.

— Ce n'est pas ce que je blâme; mais n'est-il pas plusieurs chemins? — Qu'importe, s'il n'y en a qu'un de bon? Me direz-vous, si j'ai affaire au quatrième étage d'une maison, de ne point passer par l'escalier ? ou de ne pas prendre la grande route, si j'ai envie de me rendre à Lyon? Est-ce ma faute à moi si l'escalier est sale ? irais-je me donner la peine de le nettoyer? ou, si la route est mauvaise, dois-je la faire réparer à mes frais? Cela vous irait, à vous qui êtes un travailleur ; mais les paresseux comme moi aiment les chemins tout faits.

— Vous, paresseux ! c'est une prétention. Vous êtes instruit, et par conséquent laborieux.

— Oui, j'ai cette réputation, et comme j'en ai besoin, je la garde ; mais elle ne m'a

pas coûté cher, je vous le proteste : j'ai résolu le problême d'une grande représentation avec une petite dépense, problême qui met à la torture tant de ménages parisiens. Voici ma recette : C'est de ne lire jamais les ouvrages que tout le monde lit; sur ceux-là j'en sais assez, tout le monde en parle ; je lis au contraire beaucoup moins que la plupart des gens, et seulement des livres dont personne ne s'occupe. Cela me compose une instruction à part, un thême de conversation où je n'ai guère à craindre de concurrence, et ne me fait rien perdre d'ailleurs; car, sachant ce que fort peu de gens savent, qui diable irait s'imaginer que je ne sais pas ce que personne n'ignore ?

— Si je prenais vos paroles au pied de la lettre, j'en conclurais que vous ne connaissez de l'esprit humain que ce qu'il a produit de mauvais, car ce sont précisément les chefs-d'œuvre qui sont lus du grand nombre.

— Ceci est un lieu commun qu'il ne serait pas bien difficile de réfuter ; mais quand il serait vrai, que m'importe? La lecture n'est pas pour moi un moyen de me former le cœur et l'esprit, mais une mise de fonds dont je puis calculer le bénéfice net. Je vous ai dit que je ne lisais pas les chefs-d'œuvre, parce que c'est du temps perdu ; j'en sais tout ce qu'il me faut ; je connais de Lafontaine ce que j'en ai appris étant petit, pour la fête de papa ; de Corneille, Racine et Molière, ce que j'en ai vu au théâtre ; de Boileau, ce qu'on m'en a fait copier au collége, en guise de *pensum*. (Et Dieu lui rende dans l'autre monde l'ennui qu'il m'a causé dans celui-ci ! ) Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? la vie est trop courte... Vous connaissez Rabelais, vous ; mais vous ne connaissez peut-être pas l'*Evangile des Connoilles*. Vous connaissez la Fronde par les mémoires de Retz, mais vous n'avez pas lu les *Caquets de l'accou-*

*chée.* Vous savez par cœur tout le siècle de Louis XIV, mais non peut-être les poésies de Théophile, ni les œuvres de M. Pavillon, ni les *amitiés, amours et amourettes* du sieur Le Pays, qui faisait des vers à la cavalière.

Voilà ma littérature, à moi; de même pour l'histoire. Des dates, des noms propres, une demi-douzaine d'opinions faites et appuyées de pièces peu connues, sur des points douteux ou controversés : cela vous représente tout de suite une masse de connaissances imposantes, et vous prend moins de temps même que Rollin ou Mézerai.

— Et si vous vous trouvez face à face avec un vrai savant, car nous en comptons quelques-uns !

— Eh bien ! j'en sais tout juste assez pour qu'il me juge digne de l'écouter, et ma réputation s'accroît d'autant.

— Et suivrez-vous la même marche dans vos études médicales ?

— Sans contredit; j'aime l'unité en toute chose ; d'ailleurs, ce n'est point par un caprice personnel que j'agis comme je le fais. Mon système de conduite est la conséquence forcée des circonstances où nous vivons. Au temps où les lumières étaient moins répandues, où moins de mains pouvaient y atteindre, le même homme était à la fois médecin, chirurgien, pharmacien, botaniste, et même astrologue. Mais à mesure que les générations se multiplient, l'héritage de la science se divise et se subdivise de plus en plus. Il faut que dix hommes vivent aujourd'hui de ce qui formait jadis le patrimoine d'un seul ; encore, s'il n'y avait qu'un prétendant pour chaque portion! mais loin de là, ils augmentent tous les jours, et il faut bien que les rangs se serrent pour leur faire place.

— Il me semble, à vous entendre, lui dis-je, que je vois quelqu'une de ces grandes propriétés morcelées par la bande noire.

— A la bonne heure, c'est cela, si vous voulez ; au lieu d'un château, trop vaste pour son propriétaire, d'un immense domaine sur lequel vivaient, sans en déranger l'ensemble majestueux, une foule d'hommes qui n'y possédaient rien, nous avons des centaines de maisonnettes, dont chacune abrite une famille, des milliers d'arpens de seigle ou de pommes de terre, dont chacun nourrit son maître : c'est un état de choses qu'il faut bien accepter tel qu'il est, en tâchant d'avoir part à ses avantages, et de s'y faire adjuger un petit coin ; ce qui de jour en jour devient plus difficile.

Jugez donc un peu comment serait reçu quelque Don Quichotte des anciens temps, qui tenterait de déposséder cette masse de petits propriétaires, pour reconstruire le fief à son profit !

— Cela veut dire?...

— Cela veut dire que pour les gens de notre temps il n'y a plus qu'une ressource:

la spécialité. Elle permet du moins au grand nombre d'avoir part au gâteau ; elle introduit l'égalité dans la science ; elle fait une place à la médiocrité : c'est comme le système représentatif qui donne une valeur à chaque individu ; d'où il résulte que mon cordonnier, qui n'aurait été qu'*une âme*, est une voix aujourd'hui ; chose bien autrement importante !

Voyez cette mitraille de docteurs que les mortiers de la Faculté de médecine éparpillent tous les ans sur nos provinces : il faut bien que tout cela vive. Ils ont commencé par séparer les sciences diverses, puis les branches d'une même science ; chaque médecin a son lot ; le sexe, l'âge, la profession : médecin des femmes, médecin des enfans, médecin des gens de lettres. Puis ils se sont partagé le corps humain : médecin du cœur, médecin du foie, médecin du poumon. Enfin, les rangs s'épaississant toujours, suivant la

marche de l'esprit humain, qui va sans cesse de la synthèse à l'analyse, puis remonte de l'analyse à la synthèse, d'autres se sont composé du mélange de deux couleurs une couleur à eux : ainsi nous avons des médecins-chimistes, des médecins-naturalistes, des médecins-psychologistes, et même des médecins-littérateurs.

A défaut d'une beauté ou d'une laideur assez saillante pour trancher au milieu de la foule, on endosse un habit étrange, car l'essentiel est de se créer une individualité. Tenez, à ce sujet, j'étais consulté dernièrement par un de mes amis, qui ne savait à quel saint se vouer pour se faire distinguer ; je lui ai conseillé d'étudier le lapon.

— Le lapon ! à quoi bon ?

— Comment, à quoi bon ! vous ne le voyez pas ? Si dans le monde quelqu'un demande : Quel est ce monsieur ? de quoi s'occupe-t-il ? De la langue lapone, répon-

dra-t-on. Voyez comme tout de suite cela dessine un homme, comme cela vous le met à part : voilà à coup sûr une figure qu'on n'oubliera plus, et ceux même qui ne sauraient pas son nom ne manqueront pas de dire : Ah! c'est ce monsieur qui sait le lapon! Or, quand un homme en est là, on peut être tranquille sur son avenir. Il est sûr d'arriver à quelque chose, et il arrivera, dût-on créer pour lui une chaire de littérature lapone.

— Et vous, que ferez-vous ?

— Je prendrai ma spécialité comme les autres : je me suis adonné aux maladies du cerveau. C'est là-dessus que je passerai ma thèse : le sujet prête à de beaux développemens; vous verrez qu'il fera du bruit.

— Cette spécialité cependant, vous êtes obligé de l'étudier ?

— Sans doute ; mais cela donne bien moins de peine que vous ne croyez. Il y a

cela de commode, que, dès que vous annoncez vous être occupé exclusivement d'une chose, il est sous-entendu que vous y excellez : premier avantage. Vous êtes en outre dispensé de rien savoir au-delà, ou, si vous savez quelque peu, on vous en tient compte au centuple, car vous n'y êtes nullement engagé.

Tels étaient les discours qu'il me tenait journellement. Je le laissai développer, sans les combattre sérieusement, ces opinions qui ne me paraissaient que d'amusans paradoxes ; mais à force de les lui entendre répéter, j'y puisai, sans m'en apercevoir, le désir et le besoin du succès, et je commençai à attacher à tous mes travaux d'ambitieuses espérances. Le souvenir même de Suzette s'effaça peu à peu de mon âme, d'autant qu'une sorte de crainte m'empêchait de toucher à ce point, douloureux encore comme la cicatrice d'une blessure à peine guérie. Puis une seule

pensée vint bientôt absorber toutes les autres.

Nous étions aux derniers jours de 1813; une nouvelle étrange, incroyable, stupéfiait tous les esprits. Les étrangers avaient franchi nos frontières! l'ennemi était en France!

Il n'est personne de ceux qui peuvent avoir vu cette époque, qui ne se rappelle la sensation produite par cet événement. Vingt ans de victoires nous avaient si bien accoutumés à le croire impossible, qu'à peine pouvions-nous y ajouter foi. Il le fallut cependant, et, malgré les stimulans prodigués à l'orgueil national, les airs patriotiques chantés sur nos théâtres, les efforts d'hommes et d'argent, et les derniers éclairs du génie militaire de Napoléon, qui ne fut jamais plus brillant que dans cette malheureuse campagne, une secrète lassitude favorisait les progrès des armées ennemies; et, avant que Paris pût s'en douter,

elles étaient à ses portes. Malgré mon peu de goût pour l'état militaire, j'avais pris un fusil comme tous les jeunes gens d'alors ; les écoles étaient armées et organisées, et les excursions autour des soi-disant fortifications de Paris étaient devenues une sorte de partie de plaisir.

— Voulez-vous venir avec moi aux barrières ? me dit un matin Prosper ; nous verrons ce qui se passe.

— Je le veux bien, répondis-je ; et tous deux en veste de chasse, nos fusils chargés sur l'épaule, nous nous dirigeâmes vers la barrière de Pantin, dans l'intention de faire le tour de la butte Chaumont, et de rentrer par la Chopinette.

Prosper était rêveur ; j'étais triste ; les circonstances nous préoccupaient également. Nous traversâmes la ville sans nous rien dire. Quand nous fûmes hors des barrières, sur la route de Meaux, Prosper

s'arrêta, et s'appuyant sur son fusil, il regarda du côté de la ville.

— Que va-t-il advenir de tout ceci? me dit-il; je crains que la France ne soit dans un mauvais pas, et l'empereur encore plus. C'est pourtant ce damné d'homme qui nous a conduits là avec sa manie de conquête! Aussi, si la chose ne regardait que lui, le diable m'emporte si je me donnerais la peine de porter ce fusil. En disant ces mots, il fit résonner le sien dans ses mains, le remit sur son épaule et reprit sa marche.

— Vous savez, lui dis-je, que je n'ai jamais approuvé le despotisme militaire de Napoléon : mais ce n'est pas le moment de se tourner contre lui; je me sens, au contraire, porté à me rattacher à sa cause, convaincu que lui seul peut encore sauver la France.

Prosper secoua la tête. C'est un homme

usé, dit-il; il n'y a plus rien à gagner avec lui ; tout le monde, en France, est las de lui et de la guerre. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre; mais croyez-vous que cela m'amuse d'être conscrit cette année et soldat l'année prochaine? Or, il y a en ce moment cent mille jeunes gens dans le même cas ; eux, leurs mères, leurs sœurs, leurs familles, forment autant d'ennemis avoués ou tacites du gouvernement actuel. Vous verrez, dès qu'on touchera le colosse du bout du doigt, combien de bras se lèveront pour l'abattre. Je voudrais savoir seulement ce qu'on nous mettra à la place, car il est bon de prendre ses mesures à l'avance.

— Pour dieu ! Prosper, dis-je, presque en colère, ne parlez pas ainsi, vous me faites mal; songez-vous qu'au moment où vous parlez, l'ennemi brûle nos villages, ravage nos terres, égorge nos compatriotes? Songez-vous que l'empêcher d'arriver à

Paris, c'est empêcher peut-être le partage de la France ?

— Eh ! là, là ! notre ami, ne vous échauffez pas, reprit Prosper, avec son sang-froid goguenard ; si l'ennemi, comme vous l'appelez, nous pille et nous brûle, ma foi, je ne puis trop lui en vouloir, il prend sa revanche. Quant à l'empêcher d'arriver à Paris, cela ne dépend ni de vous ni de moi ; vous verrez pourtant que je ne m'y épargnerai pas plus qu'un autre quand nous serons au jeu, ce qui ne tardera pas, je crois ; car la colonne égarée que nous annoncent les proclamations du roi Joseph, ne me dit rien de bon. Mais, quoi qu'il arrive, je ne crois pas au partage de la France ; ce n'est pas chose si facile que vous pensez, avec l'unité que lui a imprimée la main de Napoléon.

Tout en parlant, nous arpentions la route à grands pas, et nous nous aperçûmes que nous avions été plus loin que nous ne

voulions aller. Pour ne pas retourner par la même voie, nous descendîmes à travers champs, dans un chemin creux, entre deux talus surmontés d'une haie d'aubépine.

Tout à coup Prosper m'arrêta brusquement par le bras.

— Paix! me dit-il, écoutez!

Nous entendîmes un bruit de voix à quelque distance; on parlait allemand. Je vis dans les champs deux soldats prussiens de la Landwehr, qui se trouvaient probablement en maraude et cherchaient à retrouver leur chemin; c'était le premier uniforme ennemi qui frappait mes yeux. Tandis que, saisi d'une surprise douloureuse, je demeurais immobile, Prosper armait doucement son fusil: il appuya un pied contre le talus, visa long-temps à travers la haie, et fit feu. Je vis l'un des soldats tourner sur lui-même et tomber; l'autre jeta autour de lui un regard effaré, et, ne sachant qui avait tiré, se mit à fuir à

toutes jambes. Prosper lui lâcha son second coup et le manqua.

Quand le Prussien fut hors de vue, il alla droit au mort sans s'émouvoir, prit sa cocarde et ses armes, et revint à moi. Un joli coup! dit-il tranquillement; la balle a traversé la trachée-artère, et a brisé deux vertèbres : j'avais visé à la poitrine; j'étais bien dans la direction, mais l'arme relève toujours un peu.

Dans ce moment j'éprouvai pour Prosper une sorte de repoussement, dont je ne pus me rendre compte.

— Comme vous voilà pâle, patriote! me dit-il en riant; ce n'est pourtant qu'un ennemi de moins.

C'était vrai; mais alors toutes mes sensations avaient changé; et ce coup de fusil, tiré derrière une haie sur deux hommes sans défiance, me faisait l'effet d'un assassinat. Ainsi, moi, que la pensée de mon pays envahi faisait tressaillir d'indignation,

je me trouvais désarmé à la vue d'un homme isolé; et lui, que n'échauffait ni l'amour passionné de sa patrie, ni la haine de l'étranger, le tuait sans émotion et sans remords. Explique qui pourra cette contradiction.

Nous rentrâmes dans Paris, sans nous être adressé deux paroles. Là, Prosper me dit : Je vous quitte ; je vais à l'état-major faire mon rapport et montrer mes trophées; cela ne me nuira pas. Demain nous nous reverrons , car je me trompe fort, ou nous aurons du nouveau.

Le lendemain était le 30 mars! Dès le matin le rappel battait dans les rues. Je courus aux barrières avec Prosper et une foule d'autres jeunes gens ; nous combattîmes toute la journée avec cette sorte d'entraînement irréfléchi que cause un danger prochain. Le soir, le feu cessa ; les troupes rentrèrent dans Paris, mais non pour y rester. Les habitans de la ville, qui ne savaient pas

plus que nous quelle serait l'issue des événemens, couraient aux soldats et les interrogeaient avec inquiétude. Cela va bien, répondaient les uns; l'empereur arrive; nous allons le rejoindre. Vive l'empereur!

— Tout est fini! nous sommes vendus, disait d'une voix sombre un de ces vieux grenadiers, à figure fatale, dont je me rappelle encore la mâle physionomie.

Le peuple ne savait qu'en croire: la nuit tombait, et bientôt, sur les hauteurs qui dominent Paris, s'allumèrent les feux des bivouacs étrangers. Le cœur navré, le corps accablé de fatigues, je me retirai chez moi, où je me jetai tout habillé sur mon lit. Le matin, Prosper, qui n'était pas rentré de la nuit, vint m'apprendre les nouvelles.

Tout va bien! s'écria-t-il; la capitulation est signée; nous aurons la paix, et les Bourbons....

— Quels Bourbons? m'écriai-je; car ce mot me faisait, à moi, enfant de l'empire,

l'effet d'une résurrection : je ne connaissais de Bourbons que dans l'histoire. Mais Prosper était bien informé, et m'expliqua tout au long le véritable état des choses. Je l'écoutai avec plus d'étonnement que de chagrin. Cette famille ne m'inspirait point d'éloignement, et la perspective d'une paix solide rachetait bien des sacrifices. Je refusai cependant d'aller voir défiler les troupes alliées, et je fus long-temps sans sortir, ne pouvant m'accoutumer à cette vue.

Tandis que Prosper s'agitait en faveur des Bourbons avec une chaleur que je ne lui avais jamais vue, qu'il allait, venait, pérorait sans relâche, le déluge d'injures provoqué par la chute de Napoléon, ces ignobles ruades prodiguées au lion abattu, réveillèrent, en m'indignant, toute ma sympathie. Je commençai à penser que l'obstination des alliés à nous l'ôter prouvait en sa faveur : je ne vis plus que son génie, sa gloire, tant de grandeur déchue

par l'abandon de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, et je me trouvai bonapartiste au moment où tout le monde cessait de l'être. Je le dis à Prosper.

— Il faut avouer, s'écria-t-il, que vous avez de singuliers à-propos! Vous n'aimiez guère Napoléon, et vous vous rattachez à sa cause au moment où cela ne peut servir ni à lui ni à vous! Quand on se dévoue à un parti, c'est pour obtenir un résultat: je n'aime pas à jeter ma fortune par la fenêtre; je porte mes affections là où elles sont utiles et peuvent peser quelque chose dans la balance. Faites comme moi, prenez la cocarde blanche et venez au devant du comte d'Artois: il est encore temps; la cause des Bourbons n'est pas tellement gagnée qu'ils ne puissent remarquer ceux qui se montreront les premiers.

—Cette raison me touche peu, tant que je ne suis pas convaincu que ces princes feront le bonheur de la France; si Napoléon

échoue, comment avez-vous plus de confiance en eux qui, pendant vingt-cinq ans, nous ont regardés, non-seulement comme étrangers, mais comme ennemis?

—Qu'importe ! je n'ai pas confiance dans les Bourbons, mais dans la force des choses. Fussent-ils cent fois plus encroûtés de leurs vieux préjugés, par cela même qu'ils succèdent à Napoléon, ils sont obligés de partir du point où il est resté, de balancer quelques-uns de ses avantages, de détruire quelques-uns de ses abus. Vous aviez un régime de guerre, vous aurez un régime de paix; au despotisme militaire, on opposera un despotisme légal, peut-être une constitution, qui sait? Je m'inquiète peu des gouvernans, l'un vaut l'autre; mais un gouvernement nouveau est toujours l'avènement d'une idée nouvelle. Selon votre manière de voir, il y a progrès; mouvement, selon la mienne; et le mouvement, c'est la vie.

— Ainsi vous n'admettez pas la supériorité d'un homme comme Napoléon?

— Je l'admets très-fort ; mais un homme n'a qu'un temps, et le sien est fini, vous dis-je ; vous n'en ferez plus que de l'histoire ou de la poésie.

— Je suis convaincu cependant que vous le regretterez bientôt, avec toute la France.

— La France, c'est possible. Quant à moi je n'ai jamais de regrets, ne sachant rien au monde de plus inutile. Croyez-vous que je ne me dise pas aussi bien que vous que dans dix ans peut-être, plus ou moins, les Bourbons seront usés à leur tour ? Cela ne change rien à la nécessité présente : je sais bien quand je prends un habit neuf, qu'il sera vieux un jour; cela ne m'empêche pas de l'acheter. Allons, venez faire avec nous de la chevalerie et du panache blanc ! vous vous en trouverez mieux que de vos utopies ; décidez-vous, et vive la joie !

— Non, encore une fois, je ne puis partager vos convictions.

— A la bonne heure! quand vous aurez vu que j'avais raison, il ne sera plus temps; le bon moment sera passé.

Et comme il se dirigeait vers la porte : Adieu, lui dis-je ; je souhaite que vous ne soyez point trompé dans vos espérances.

Il s'arrêta tout court, et, avec le sourire sardonique qui lui était habituel : Mes espérances ne me trompent guère, dit-il ; quand je fais une partie de paume, je *n'espère* pas que la balle tombera sur ma raquette ; je me place de manière à la recevoir ; si je la manque, je n'en accuse que ma maladresse, et je tâche de mieux juger des coups. A ces mots il ouvrit la porte, et sortit en sifflant l'air de *vive Henri IV!*

Je le laissai aller; sa façon de penser m'inspirait une répugnance instinctive : je veux aussi arriver, pensai-je, mais non par ce chemin. Ce n'est point à l'opinion

la plus proche du triomphe que j'entends me dévouer, mais à celle qui me paraît renfermer le plus d'avenir ; nous verrons qui aura tort ; il ne s'agit que d'attendre.

Je me rendis cependant sur le boulevard pour voir l'entrée de Monsieur. Une foule considérable y circulait, comme il arrive dans toutes les occasions semblables ; mais ce que je remarquai avec étonnement, c'était une quantité de figures hétéroclites qu'il me semblait voir pour la première fois, comme si elles étaient tout à coup sorties des silos où on les avait mises depuis 1788.

Arrivé au boulevard Bonne-Nouvelle, au milieu de la foule qui se heurtait et s'agitait en tout sens, j'aperçus le cortége du prince, et je m'arrêtai. Monsieur était entouré d'un brillant état-major, au milieu duquel on reconnaissait la plupart de nos maréchaux. Sa physionomie était radieuse ; celle du peuple aussi était plus joyeuse

qu'hostile : il avait eu la perspective d'une guerre sans fin, la peur du pillage et de la destruction : on lui promettait la paix et le repos, il acceptait.

Au moment où le comte d'Artois passait devant moi, il se retourna vers sa suite, comme pour faire une question. Un homme poussa aussitôt son cheval en avant, et là, plié en deux, chapeau bas, il attendit les ordres du prince avec un air de soumission empressée.

Je ne saurais dire ce que j'éprouvai en reconnaissant dans cette humble attitude la figure martiale du brave des braves, du maréchal Ney!...

La question me parut décidée, au moins pour le moment; je repris à pas lents le chemin de mon faubourg. Quels que soient ceux qui nous gouvernent, pensai-je, tâchons d'obtenir la meilleure part possible; n'ajournons pas le bien du peuple au temps où sera établi un gouvernement selon nos

vœux, car ce temps pourrait n'arriver jamais. Travaillons non pour demain, qui n'est point à nous, mais pour aujourd'hui, qui nous appartient encore et qui va nous échapper.

Avec la restauration, la France, forcée de renoncer aux idées de gloire et de conquêtes, se replia sur elle-même. Le gouvernement représentatif offrit un aliment nouveau à ce perpétuel besoin d'émotions qui la domine. Les séances de la chambre remplacèrent les bulletins de la grande armée. Vous vous rappelez peut-être quel mouvement cette époque imprima à tous les esprits, en permettant à cette foule de jeunes gens, que jusque-là la conscription absorbait tous les ans, de rentrer dans la vie civile, elle fit tourner au profit du développement social une masse d'intelligences que la guerre aurait dévorées. Les sciences, l'histoire, la philosophie, la littérature, prirent une extension nouvelle, et

s'enrichirent peu à peu de tout ce que la politique n'accaparait point; mais jusqu'après 1815, celle-ci eut le dessus. Les intérêts étaient trop palpitans, les partis trop envenimés, la liberté de parler, toute restreinte qu'elle était, trop nouvelle pour faire place à d'autres émotions. J'avoue que je m'y abandonnai tout entier avec une ferveur de néophyte. Rien d'autre ne me parut plus mériter qu'on y consacrât sa vie.

J'en appelle aux hommes de mon âge : cette époque était encore une époque de croyance. A la foi religieuse, qui s'éteignait, avait succédé la foi politique, et les principes proclamés à la tribune, ou défendus dans les journaux, étaient pour beaucoup d'entre nous les dogmes d'une religion nouvelle. La défense des droits populaires devint à mes yeux le seul noble emploi de l'art d'écrire.

Je commençai à suivre avec assiduité les séances des chambres; je lisais avidement

tous les écrits politiques qui paraissaient; et bientôt je portai à un journal accrédité un article de fond qui fut accueilli et me fit, pour mon malheur, agréer de ses rédacteurs.

Vous ne savez pas ce que c'est, pour les gens de mon humeur, que d'être remorqué par un journal! Je crus retrouver mes tribulations de collége avec la nécessité d'avoir fini mon thême à heure fixe. Jamais un sujet quelconque ne s'est présenté à mon esprit sans y engendrer d'interminables développemens : résumer ou choisir me demande beaucoup de temps; la conscience qui ne me permet de défendre une opinion qu'après un mûr examen, et m'empêche d'avancer une assertion hasardée; l'attention d'artiste que j'apporte aux formes du style, ajoutent encore à la lenteur de mon exécution.

Je suais sang et eau sans jamais faire assez vite pour les autres ni assez bien pour

moi : je ne connais point de pareille galère. Et cependant je continuais sans me décourager, convaincu du fond de l'âme que mes efforts étaient de quelque chose à la prospérité de mon pays.

Prosper me poursuivait de ses railleries ; il se moquait de ma bonne foi dans mes idées, de ma persévérance à les soutenir, de ma lenteur à les exprimer.

— Une question politique, me disait-il souvent, est une cire sur laquelle il faut se hâter d'appliquer son cachet pendant qu'elle est chaude. Le moment est tout, le talent rien, ou peu de chose.

— La vérité n'est-elle pas éternelle? Il est toujours temps de parler quand on ne dit rien que de vrai.

— Bon! de vrai! tout est vrai sur tout, cela dépend du point de vue ; mais, pour en tirer avantage, il faut produire un effet, et l'effet tient à un instant qu'on ne retrouve plus dès qu'on le laisse échapper.

— Sans doute, quand il s'agit d'un avantage personnel.

— Eh! de quel autre donc?.. Pensez-vous que les rêves des écrivains aient une grande influence sur le cours des événemens? En vérité, quand je vois tant d'esprits supérieurs se morfondre vainement à mettre d'accord la logique des faits et la logique des idées, cela me fait penser aux petits enfans prenant au sérieux cette baie des oiseaux qui se laissent attraper quand on réussit à leur mettre un grain de sel sur la queue.

— Vous avez cependant vous-même des opinions que vous croyez bonnes, puisque vous avez travaillé à les faire prévaloir.

— Je les ai cru bonnes précisément parce que j'ai jugé qu'elles prévaudraient, et c'est pour cela que je crois inutile d'écrire en leur faveur; bien plus inutile encore si elles étaient mauvaises. Du reste, je n'ai point de but politique : j'ai fait du dévouement

juste ce qu'il m'en fallait pour me pousser dans ma profession. Je ne veux point perdre les pas que j'ai déjà faits dans ce chemin, et je vais tâcher de profiter, pour avancer, du temps où, grâce à tous ceux qui sont aujourd'hui séduits comme vous par le métier d'apôtre, il n'est pas encore trop encombré.

— Mais ne peut-on en cette vie trouver son intérêt à servir l'intérêt général?

— Oui, comme le chasseur qui en tirant un renard au bord d'un étang, trouva un brochet accroché à sa queue; encore eut-il les deux parce qu'il n'en visait qu'un.

— Vous seriez décourageant si vous parliez sérieusement.

— Ce que je dis est très-sérieux, quelle que soit la forme que j'y donne, car c'est en effet ce que je pense.

— Vous ne me ferez pourtant pas renoncer à la mission que je me suis donnée.

— Tant pis; cela me paraît du temps mal

employé. Beau plaisir que de dépenser toutes ses facultés pour jouer précisément le rôle d'un chiffon blanc ou tricolore, qu'on jette de côté ou qu'on reprend avec les idées qu'il représente ! car c'est là ce que sont en politique les hommes à principes : encore ici l'avantage est-il pour le drapeau, d'autant mieux compris qu'il ne parle qu'aux sens, et que chacun peut formuler à sa guise le principe qu'il exprime.

— Que feriez-vous donc, vous qui parlez ?

— Je ne sais ; j'ai peu l'habitude de pareilles hypothèses. Il me semble pourtant que si je me livrais à la politique, j'agirais le plus que je pourrais ; je n'écrirais pas, et je parlerais le moins possible ; car les actions, pourvu qu'on ne les motive pas, sont encore ce qui engage le moins un homme : on peut leur donner la couleur qu'on veut. Les écrits, au contraire, les professions de foi, les déclarations de prin-

cipes, sont des entraves qu'on se met aux jambes, des bornes qu'on est forcé de prendre pour point de départ, dût-on retourner à cent lieues en arrière. Or, l'homme le mieux placé est celui qui peut toujours partir du lieu où il est sans subir l'accusation d'inconséquence, la pire de toutes en politique, car elle ôte toute consistance, ou sans dépenser vainement une partie de ses forces à rétablir une sorte d'accord entre sa marche présente et ses paroles passées.

— C'est vraiment dommage, lui dis-je en riant, que vous ne suiviez pas cette carrière; vous deviendriez ministre.

— Pourquoi pas? répondit-il en riant lui-même. Au reste, je vous assure que même en croyant la chose possible, elle ne me tenterait pas. Je vous ai dit que je voulais m'élever dans ma profession; j'ai trop de constance ou trop de paresse pour changer de voie à tout propos.

— J'espère, quant à moi, ne suivre la

mienne qu'autant que je la croirai bonne.

— Alors je doute qu'elle vous convienne long-temps; car cela prouve que vous l'avez prise sans en connaître les inconvéniens.

— Je sais qu'il n'y a point de parti qui n'ait les siens, et celui que vous avez embrassé n'en est point exempt.

— Je suis sûr du moins d'avoir une chance de plus que vous. Vous êtes pour la Charte sans les Bourbons; je suis pour les Bourbons et pour la Charte. Il ne se peut que des deux choses une au moins ne nous reste.

Tandis qu'il me parlait ainsi, il me paraissait avoir raison; mes convictions se trouvaient ébranlées, et j'étais parfois tenté de me regarder comme un enfant; mais dès qu'il me quittait, mes idées reprenaient leur cours habituel, comme l'eau reprend son niveau dès qu'on cesse d'agiter le vase qui la contient. Prosper cependant mettait, comme il l'avait annoncé, l'exemple

à côté du précepte. Il avait passé sa thèse avec éclat, et servi par cette circonstance, et le mouvement qu'il s'était donné lors du retour des Bourbons, à peine fut-il reçu docteur, qu'il partit pour la province, où il devait être attaché à un hospice.

— Adieu, mon cher, me dit-il au moment de son départ; me voilà au premier échelon : un homme a dix ans pour faire sa fortune; nous verrons alors où nous en serons tous les deux.

— Nous verrons, dis-je; sans prendre le même chemin, nous pourrons bien nous rencontrer au but.

Il partit, et je continuai avec autant de persévérance et aussi peu de succès mes élucubrations politiques. Bientôt mes collaborateurs eux-mêmes, contens de mes idées et fatigués de mes retards, m'engagèrent à quitter le journal pour la brochure. Là, me dit-on, vous serez moins à l'étroit; vous pourrez suivre plus facilement la ten-

dance qui vous porte toujours à chercher dans une question spéciale les généralités, et les développer à votre aise, sans être poussé par les exigences quotidiennes. Ce conseil me plut et je me mis en devoir de le suivre; mais, hélas! dès que j'eus le temps et l'espace à discrétion, je ne voyais plus de raison pour en finir. L'inconvénient que j'avais cru éviter ne fit que s'accroître et me devint une véritable calamitéLorsque. remontant aux principes, j'avais travaillé long-temps à déduire rigoureusement toutes les conséquences d'un fait, le plus souvent arrivait alors un événement qui donnait d'avance un démenti à mes conclusions, et c'était à recommencer. Enfin pour vous en donner une idée, je vous dirai que je commençais une brochure sur la durée nécessaire de la paix européenne, le jour où l'empereur débarquait à Cannes, et que j'en terminais une autre sur l'incompatibilité qui existe entre la France et le gou-

vernement des Bourbons, le jour où Louis XVIII rentrait à Paris.

Les persécutions de 1815 soutinrent pourtant mon courage, et je défendis de tout mon pouvoir la cause des opprimés; mais mes opinions ne me dominaient pas au point de m'empêcher d'admettre le fait même qui prouvait contre elles. Je ne pouvais partager ni cet aveuglement de l'esprit de parti qui ferme les yeux à l'évidence, ni cette mauvaise foi de l'esprit de secte, dont la devise fut toujours : Mentons au profit de la vérité.

Une pareille façon d'agir refroidit insensiblement pour moi mes amis politiques; je devais m'y attendre. Les chefs d'un parti sont des puissances, et comme tels ils ont leur cour et leurs flatteurs. Pour peu que l'un d'eux joigne d'orgueil ou de despotisme à des convictions profondes, la vérité qui ne cherche que ceux qui l'aiment, lui est bientôt cachée autant qu'au mo-

narque le plus absolu ; ceux de ses amis qui ne partagent pas toutes ses opinions, se taisent ; ceux qui les désapprouvent, s'éloignent ; il n'entend plus que les gens qui, à bonne ou à mauvaise intention, parlent dans son sens, et le poussent dans sa voie, car personne ne se soucie de lui dire ce qui l'irrite ou lui déplaît. Pendant qu'il se félicite de cet accord de sentimens et d'opinions parmi ceux qui, tout en se pressant autour de lui, lui dérobent ce qui se passe au delà, combien de ceux-ci ne voient en lui que l'instrument qui sert leurs intérêts et leurs passions ; combien, en l'aidant à monter, se proposent de le faire choir ! Combien murmurent tout bas contre lui ! combien accusent son ambition, sa raideur, sa tyrannie, se dédommageant ainsi en secret des louanges prodiguées en public !

Lui cependant, enivré de manifestations éclatantes, qu'il n'a garde de prendre pour

des flatteries, car on ne flatte que les princes, tonne, du haut de sa fierté républicaine, contre la bassesse des courtisans et l'aveuglement des rois. Pauvre peuple !...

Ainsi peu à peu mon enthousiasme se refroidit. Ma première vocation m'abandonna ; je n'étais plus qu'un mauvais soldat, et sans renoncer à mes opinions je renonçai à la politique. Le désœuvrement pourtant n'est pas mon fait ; je n'ai jamais abandonné une occupation par lassitude ou par ennui, mais seulement après qu'une longue épreuve m'avait convaincu de son inutilité ou de mon inaptitude.

Tandis que j'étais enfoncé dans la politique, la littérature, l'histoire, la philosophie, avaient eu leur révolution ; on adorait ce qu'on avait brûlé, on brûlait ce qu'on avait adoré ; c'était l'émancipation après le despotisme ; mais en attendant qu'on eût pris l'habitude de la liberté, on se bornait à substituer une autorité à une autre ; au

lieu de jurer par Homère et Boileau, on jurait par Shakespeare et André Chénier : Chénier qu'on ne peut séparer de son époque, dont il m'a toujours paru l'expression poétique ; Chénier qui,

Sur des pensers nouveaux faisait des vers antiques,

comme la révolution appliquait des formes antiques à des besoins nouveaux. Mais cette première ère dura peu : bientôt les physionomies commencèrent à se dessiner plus nettement, et chacun des novateurs suivit sa voie particulière, entraînant après soi le ban et l'arrière-ban de la jeunesse. J'avais des amis, ou plutôt des relations dans cette foule de jeunes écrivains, et la manie littéraire ne tarda pas à s'emparer de moi. Je crus trouver là ce que je cherchais depuis long-temps : une issue pour quelques idées qui me semblaient vraies ou utiles, un moyen de leur faire porter fruit. J'arri-

vais, il est vrai, encore un peu tard cette fois. Le mouvement avait eu lieu, les premières places étaient prises; déjà même les rangs se doublaient, se triplaient derrière elles; déjà commençait cette littérature au pas de course, qui a fini par devenir générale, ce défi à qui trouvera d'abord le premier filon de la mine, et non à qui saura le mieux l'exploiter: ce n'était pas là mon fait. Je me le suis dit souvent: j'aurais dû naître deux cents ans plus tôt, alors qu'on pouvait mettre, sans dommage, trente ans à terminer un livre, et arriver encore à temps: aujourd'hui il n'y a pas moyen; la mobilité même des événemens s'y oppose; ce qui était vrai hier ne sera plus vrai demain. D'ailleurs, les écrivains sont si nombreux, le public si affairé, qu'il a pris pour devise: parlez vite et soyez bref.

J'hésitai long-temps avant de me décider sur le chemin que je suivrais: mon penchant me portait vers la philosophie, où je trou-

vais l'emploi de toutes mes études ; mais c'était là ce qui demandait le plus de temps, de travail et de réflexion, et ce qui en même temps propageait le plus lentement une idée neuve. L'histoire a une portée plus prompte, car je ne la regarde également que comme un moyen, et suis aussi de cet avis, qu'il n'y a pas d'histoire, qu'il n'y a que des historiens. Mais c'est ici surtout qu'il s'agit de parler à temps ; car, attendu le défaut d'instruction de la majorité du public, le premier talent qui ouvre une échappée nouvelle, impose son point de vue, et fait loi pour toute une époque. Je me tournai donc du côté de la littérature proprement dite. Le roman me tenta d'abord, comme une des formes les plus facilement comprises, les plus propres à populariser une pensée.

Dans mes réunions avec mes jeunes camarades, chacun de nous, sans paraître le vouloir, révélait ses projets littéraires, dé-

veloppait ses idées, exposait ses données. J'avais un grand désavantage dans cet échange, où mes pensées profitaient aux autres, sans que je pusse en faire autant des leurs, parce que mes plans étant en général plus étendus, et surtout mon travail moins prompt, je me trouvais toujours devancé. Ainsi, le sujet sur lequel j'avais ébauché un roman en plusieurs volumes, donnait tout juste la matière d'un conte ou d'une nouvelle pour quelque journal littéraire ; une pensée philosophique, qui me paraissait de taille à fournir un volume in-octavo, devenait un article que je lisais trois jours après dans quelque revue; et, voyant toutes mes idées ainsi déflorées ou gaspillées l'une après l'autre, je n'avais plus le courage d'en rien faire. Ne croyez pas pourtant que je me plaigne du plagiat : les idées sont une propriété commune; la forme seule les rend individuelles : celui même qui me volait n'en savait souvent rien. Mais

il est impossible de ne pas se coudoyer, lorsque tant de gens suivent la même route; impossible que, même sans le vouloir, quelques-uns ne posent le pied là où vous avez posé le vôtre; et de cela j'en ai fait l'expérience.

Une fois, aussi heureux que le sultan Schahabaham, il me vint une idée... une idée si heureuse, si originale, si piquante, que je me promis de n'en rien laisser transpirer; je n'osais y penser qu'enfermé dans ma chambre, tant j'avais peur qu'elle ne m'échappât. Cette fois, dis-je, je puis travailler à mon aise, on ne viendra pas me couper l'herbe sous le pied. Avec quel empressement je rentrais chez moi pour y retrouver mon idée! Avec quelle paternelle complaisance je la voyais croître et s'embellir! Comme je me délectais à lui préparer un vêtement digne d'elle, avant de la produire au grand jour! Ce fut encore là un des bons momens de ma vie. Hélas! il dura peu.

J'étais bien sûr de n'avoir commis aucune imprudence : jamais tuteur jaloux ne veilla sur sa pupille avec plus de soin que moi sur mon idée. Admirez pourtant ma déconvenue! Je ne sais comment la traîtresse parvint à s'échapper, pour courir vers un plus heureux. Mais voilà qu'un beau lundi je la trouvai toute pomponnée, toute brillante, étalée nonchalamment et fort à l'aise dans le feuilleton du *Journal des Débats !...* Je ne sais comment je ne mourus pas du coup : j'en demeurai abattu bien long-temps ; puis je me relevai peu à peu, et le courage me revint.

Comment n'ai-je pas pensé au théâtre ? me dis-je un jour ; c'est là la vraie route du succès; là, l'idée ne fait pas tout, la mise en œuvre vous reste, tout vous est compté ; votre travail du moins n'est pas perdu. Me voilà donc à l'ouvrage sur un drame shakespearien, où je n'avais pas du tout copié Shakespeare, si ce n'est en ce qui ne lui ap-

partient pas, l'absence des unités de temps et de lieu.

J'ai toujours pensé qu'un dramatiste surtout devait être l'homme de son temps et de son pays. Je ne suis pas le premier qui ait remarqué que Shakespeare, sous des noms romains, italiens ou autres, n'a peint que des Anglais, et je suis loin de lui en faire un reproche. S'il nous fait l'effet d'être plus historique, c'est que nous prenons pour antique et romain ce qui est seulement vieux et étranger. Racine eut donc raison de faire de ses héros des Français de son temps, et, malgré nos érudites prétentions, ceux des auteurs actuels qui ont le sens dramatique, ont fait de même. Au contraire, il arrivera peut-être que tant d'œuvres de nos jours, fruits cependant d'un travail consciencieux, passeront, parce qu'elles ne représentent qu'un système historique qui changera, au lieu de représenter l'homme qui ne change pas. De là

vient que les auteurs qui ont peint le plus fidèlement leurs contemporains, ont aussi le mieux peint les hommes de tous les temps.

J'avais donc étudié soigneusement ma nation, comme public et comme modèle. Pour ne pas contredire le goût actuel, et ne pas donner prise aux savans critiques, qui ne manquent pas de relever durement les fautes historiques d'un pauvre auteur, en lui reprochant d'avoir omis dans son drame tout ce qui n'y pouvait pas entrer, j'avais choisi un sujet français, pas très-ancien : pour être mieux compris, j'avais eu soin de ne pas prendre une période trop longue; les événemens s'enchaînaient assez étroitement pour qu'on pût oublier le temps écoulé, et ne pas avoir besoin d'une nouvelle exposition à chaque changement de lieu. Les Français, a-t-on dit, sont un peuple enfant; c'est peut-être pour cela qu'ils ont toujours besoin de motifs ou d'explications;

ce qui donne lieu chez nous à tant de paroles oiseuses. Leur mot en effet est le mot des enfans : *Pourquoi?*

J'avais remarqué qu'en fait de longueurs, notre public ne souffre guère que les conversations, pourvu encore qu'il y soit question de ce qui l'intéresse. Les longueurs poétiques le trouvent assez peu indulgent; il s'est plu nombre d'années aux longs entretiens politiques de Corneille, et n'a jamais supporté qu'impatiemment, tout beau qu'il soit, le récit de Théramène; j'avais tâché de me conformer à ses exigences; quant à l'histoire, je m'étais borné à ne pas altérer les faits connus. Du reste, j'avais étudié mes caractères autour de moi, mon peuple dans les guinguettes, aux ateliers et sur la place publique; puis je m'étais laissé aller à ma manière de voir et de sentir. Je ne sais jusqu'à quel point j'avais réussi.

Je présentai ma pièce au Théatre-Fran-

çais. La bienveillance de M. le commissaire du roi me tint lieu du nom que je n'avais pas encore. La pièce fut lue, reçue et mise à l'étude peu de temps après; mais à peine le bruit en avait-il transpiré dans les coulisses, qu'il parut coup sur coup sur le même sujet un ballet, un drame, deux mélodrames et quatre vaudevilles. Le public en fut rassasié, rebattu. L'actrice chargée de mon principal personnage ne voulut pas le jouer après le succès obtenu dans le même rôle par une actrice d'un autre théâtre. Les répétitions furent interrompues, et ma pièce resta là.

J'aurais dû être habitué au désappointement; mais loin de là : le dernier me semblait toujours le plus amer.

Je fis encore quelques tentatives infructueuses, quelques nouveaux essais que j'abandonnai inachevés; et bientôt, convaincu que je ne réussirais à rien, accablé du sentiment de mon inutilité, je tombai

dans un découragement total. Alors je m'éloignai de toute société; j'errais seul par la ville, du matin au soir, désœuvré, sans but, regardant tristement cette foule où chacun était préoccupé d'un intérêt, où tout le monde allait quelque part, pour laquelle du moins le repos était un plaisir. Sans la faiblesse de ma constitution, je crois qu'alors je me serais fait maçon ou charpentier, pour échapper par la fatigue du corps aux tourmens de mon esprit.

Quelquefois je sortais de la ville pour échapper à la vue de cette activité qui me tuait; d'autres fois j'allais dans les cimetières, et je comptais, parmi les noms inscrits sur les tombes, le peu de noms qui ne me fussent pas inconnus , puis je les comparais aux noms ignorés; là ou là , disais-je, qu'importe? Puis, je reprenais avec plus d'amertume : Mais est-ce la renommée que j'ai cherchée? non; il m'aurait suffi d'avoir produit une œuvre qui eût accom-

pli sa destinée, qui ne fût pas demeurée inutile et perdue, et cela même je ne l'ai pas obtenu. Alors je m'éloignais à grands pas comme pour fuir mes pensées, car, parfois j'avais peine à échapper à la tentation du suicide qui me poursuivait.

Un de ces jours-là, traversant le pont St-Michel, je m'entendis appeler par mon nom; je tournai la tête : un homme sauta à bas d'un cabriolet et courut à moi : je reconnus Prosper Langlès que je n'avais plus revu.

Dans ce moment, je me sentis joyeux de le retrouver ; son aspect me rappelait un temps d'espoir et de confiance, il me fit du bien. Je remarquai à sa boutonnière le ruban de la Légion-d'Honneur, et je l'en félicitai. Oui, me dit-il du même ton tranché et insouciant qu'il avait autrefois, j'ai assez bien fait mon chemin; et vous, mon cher, où en êtes-vous ?

— A rien, dis-je tristement.

— Je l'aurais parié : que diable avez-vous donc fait ?

Je lui racontai toutes mes déconvenues.

— Aussi, me dit-il, c'est votre faute ; quand on travaille pour le public, il faut le servir selon son goût ; il ne peut pas se refaire pour vous.

— Je ne peux pas davantage me refaire pour lui, répondis-je, je ne puis que me taire ; et c'est ce que je fais, ajoutai-je en soupirant.

Prosper se mit à rire. — Quand on n'a pas le public pour soi, dit-il, on s'en fait un. Il ne faut que se donner un peu de peine ; on s'étaye d'un parti, d'une secte religieuse ou littéraire, n'importe ; mais il faut vouloir : vous savez ce que je vous ai toujours dit. Moi, par exemple, j'ai passablement réussi ; mais c'est parce que j'ai pris les bons moyens : je suis parvenu assez vite au poste de médecin en chef d'un

hôpital ; j'avais la croix , une jolie clientelle , je n'étais pas mécontent. Une chaire est venue à vaquer à la faculté de *** , il m'a pris envie de l'obtenir ; j'avais plusieurs concurrens ; je n'en craignais qu'un seul ; il était porté par de hautes notabilités et par l'opinion publique ; mais je voulais la place. Il y avait un moyen pour cela , je l'ai pris : je me suis fait jésuite , et je suis nommé.

— Jésuite ! m'écriai-je , en reculant de deux pas.

— Vraiment oui , continua-t-il en éclatant de rire ; ne dirait-on pas que je me suis enrôlé dans la bande de Cartouche ?

— Vous jésuite ! Eh ! vous n'étiez pas même croyant, si j'ai bonne mémoire.

— Qu'est-ce que cela fait ? reprit-il en haussant les épaules. L'affiliation n'est point une chose religieuse, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vrais dévots dans son sein ; mais pour en faire partie ,

il suffit de s'engager à porter certaines marques, à dire de certaines paroles à certaines époques, à se trouver à certains jours dans de certains lieux, et surtout, car c'est là l'essentiel, à servir de tous ses moyens les intérêts de la société, à charge de revanche. Vous voyez que nous ne sommes pas en arrière, et que nous avons compris la grande idée du siècle : l'association.

Il aurait pu parler long-temps sans que je l'interrompisse, tant j'étais suffoqué. Voyant que je ne l'écoutais plus, il prit congé de moi, en me donnant son adresse que je n'entendis pas. Je restai long-temps à la même place, dans une confusion d'idées inexprimable ; puis je commençai à marcher sans savoir où j'allais.

Quoi ! me disais-je, il avait raison ? Tout lui a réussi, et à moi rien. Comment ne se serait-il pas élevé, se faisant ainsi de tout un marchepied !

— Et moi, moi qui n'avais que des intentions pures, qui n'ai suivi que des voies droites et honorables, je n'ai pu même contenter ma modeste ambition.

Ce n'était plus du découragement que j'éprouvais, c'était du désespoir....

Ici la comtesse, émue, interrompit M. Bontems. — Mon pauvre ami, dit-elle avec affection, comment ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt?

— Je pourrais vous répondre parce qu'il est dans ma destinée de parler toujours trop tard, dit M. Bontems avec son sourire tranquille et mélancolique; je vous rappellerai seulement que de pareilles confidences veulent être provoquées.

— Oui, c'est ma faute, vous avez raison; mais cette fois votre retard ne vous sera pas funeste, je vous le promets, et vous serez dédommagé d'avoir tant attendu le bonheur.

— La Providence serait bien pauvre, re-

prit M. Bontems d'une voix douce et grave, elle n'avait pour tous ses enfans qu'un seul et même bonheur. Ma faute à moi fut d'avoir cherché le mien où elle ne l'avait point placé. Vous savez mes chagrins, écoutez maintenant comment je fus consolé.

En marchant toujours devant moi, absorbé dans mes pensées amères, je traversai la ville sans m'en apercevoir, et je me trouvai dans la campagne au-delà de la barrière St.-Jacques.

Le soleil, encore ardent, commençait pourtant à descendre vers l'horizon. Le jour était chaud, et cet air plus vif qu'on respire dès qu'on quitte les murs de Paris, calma quelque peu mon agitation.

Je m'assis un moment sous un arbre au bord du chemin, écoutant, comme à travers un rêve, le frissonnement du vent dans les feuilles ou dans les blés mûrs; le vague gazouillement des oiseaux, et tous ces bruits

des champs, dont l'harmonie indéfinissable a sur les âmes troublées une balsamique influence. Je me levai plus tranquille. Plongé dans une tristesse vague, qui n'était pas sans quelque douceur, je suivais lentement un petit chemin qui séparait deux champs de seigle. Machinalement, je saisissais au passage quelques épis, le long desquels je glissais ma main; puis je semais çà et là, en les suivant de l'œil, les grains restés entre mes doigts. Les uns tombaient dans le champ, les autres dans les buissons d'églantiers qui s'élevaient de distance en distance; ceux-ci sur les pierres, ceux-là sur le sentier même, où les moineaux hardis venaient les becqueter en sautillant. Tout à coup, la parabole de l'Evangile me revint en mémoire. J'ai toujours admiré cette morale divine, si simple qu'elle convient aux esprits les plus vulgaires, si sublime qu'elle suffit aux plus élevés. Oui, pensai-je avec une inexprimable mélancolie, le livre a dit

trop vrai : pour quelques grains tombés dans la terre féconde, et qui là même, inégalement partagés, produisent soixante, cent, deux cents pour un, combien d'autres se perdent dans les épines! combien sont dévorés par les oiseaux! combien se sèchent sur la pierre aride! Moi, hélas! je suis de ceux-là.

Dans un mortel abattement, je demeurai long-temps immobile. Tout à coup il me sembla qu'un rideau se tirait devant mes yeux; une lumière nouvelle dissipa les ténèbres de mon esprit. Non! m'écriai-je, chaque grain de blé n'arrive pas à ce qui semble sa vraie destination; mais tous ont cependant une destination. Ceux qui fertilisent les ronces qui les étouffent; ceux qui servent de nourriture aux oiseaux du ciel; ceux même qui déposent sur la pierre stérile les premiers atomes d'une poussière féconde; non, rien n'est perdu, rien n'est inutile dans les vues de la Providence : pas

plus l'idée échappée de mon cerveau que le grain de blé qui tombe de ma main. De ce que nous nous trompons sur le but, s'ensuit-il que ce but n'existe pas? De ce que nous sommes aveugles, s'ensuit-il qu'il ne fasse pas jour? Et ma vie tout entière se représenta à moi sous un aspect nouveau. Les discours de Prosper me revinrent aussi à l'esprit, et je m'étonnai de mon étonnement. Quoi! me dis-je, je suis surpris que celui-là parvienne, qui ne veut qu'une chose, parvenir, et que moi, qui en voulais une autre avant tout, je n'aie point obtenu celle-ci! Cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert! dit le Maître. Pourquoi ai-je prétendu trouver ce que je ne cherchais pas? pourquoi, en frappant à une porte, ai-je compté que l'autre s'ouvrirait? Je voulais le succès; mais je voulais, avant tout, satisfaire ma conscience, et ceci était réellement la chose que je voulais, puisque je n'ai pas pu la sa-

crifier à l'autre. Si j'avais su m'en contenter, je serais satisfait : mais quiconque vise à deux buts n'en atteint aucun. A cause de cela, j'ai été agité, mécontent, malheureux ; il n'en sera plus de même.

Ainsi je me sentis raffermi et consolé. Persuadé que j'avais trouvé le secret de ma mission, je me remis au travail, tâchant d'émettre de mon mieux, sous diverses formes, toute idée qui me paraissait juste, vraie, utile ; sûr qu'elle porterait son fruit, n'importe quand ou comment. Depuis que je sais qu'une seule chose m'est nécessaire, je ne prétends qu'à celle-là ; un calme profond règne dans mon esprit et dans mon âme, et je ne connais plus ces agitations qui troublent la plupart des hommes. J'ai des amis dont je suis toujours satisfait ; car ce qu'ils me demandent, je le leur donne, non pour qu'ils m'aiment, mais parce que je les aime ; et quand je vois quelque jeune homme tiraillé comme je l'ai été entre le

désir de bien faire, selon sa conscience, et le désir du succès, de la fortune, de la gloire, je me sens ému, et je suis tenté de lui dire : Pauvre serviteur, qui, voulant contenter deux maîtres, n'en satisfais aucun, descends en toi-même; examine soigneusement quelle chose t'est la plus chère, quelle tu ne sacrifierais à nulle autre, et quand tu l'auras reconnue, ne poursuis, ne cherche, n'attends que celle-là, et les autres, peut-être (car cela arrive quelquefois), te seront données par surcroît.

M. Bontems cessa de parler.

— Ainsi, dit, après un moment de silence, la comtesse attendrie, tous vos travaux maintenant restent enfouis, sans que vous vous donniez le moindre soin pour les faire connaître ?

— Je n'ai pas dit cela; seulement j'y sacrifie de mon temps le moins que je peux, et je ne m'inquiète point du résultat. Si j'ai fait un travail sur quelque question

politique, et par-là j'entends administrative, car j'ai renoncé depuis long-temps aux théories générales, je le présente au ministère que cela regarde; si c'est un mémoire scientifique, à l'institut; si un drame, au théâtre; puis je ne m'en occupe plus. Je dépose ma graine dans le sol qui lui est propre, et, pour la faire éclore, je me confie aux rayons du soleil, à la rosée des cieux. Quant à mes ouvrages de prédilection, ceux où j'ai développé mes idées morales et philosophiques, n'ayant point de nom qui engage un libraire à s'en charger, ils attendent, pour voir le jour, que l'argent qui aujourd'hui me sert à vivre, puisse servir à les faire imprimer. A l'exception de ce que je laisse à ma vieille bonne, c'est à cela que je destine le peu que je possède; et, ajouta-t-il en souriant, je comptais vous charger de ce legs...

— Non, dit madame D..... avec émotion; ce n'est point assez: si votre lot est

seulement de produire, le mien est peut-être de vous faire obtenir le prix de vos travaux. Faire mentir la destinée est une tâche qui séduit toujours une femme; et par bonheur, celles qui sont placées dans le monde, comme je le suis, peuvent quelquefois beaucoup. Les démarches que vous ne pouvez faire, les soins que vous ne pouvez prendre, tout cela me regarde désormais! Ministère, Académie, Théâtre, je frapperai, ou je ferai frapper partout, et vous verrez que nous réussirons.

— Cette généreuse intention est déjà un succès pour moi, dût-il n'en rien résulter, comme je m'y attends.

— Votre incrédulité me pique au jeu; et, pour juger de ce que je puis faire quand je me mêle de quelque chose, je vous ajourne à un mois.

— A la bonne heure! reprit M. Bontems avec la même tranquillité; le moindre fruit de vos peines me sera cher comme

une preuve de votre affection, et me réjouira comme un bien inattendu. Mais quand il n'en adviendrait rien, mon but à moi n'en serait pas moins atteint. J'ai terminé presque tous mes travaux; j'ai employé à peu près toutes les idées qui formaient mon domaine intellectuel, car chaque homme a le sien; ma mission ici-bas est remplie.... Je me tais, ma belle amie; je vois que je vous chagrine. Bonsoir; demeurez chargée de mes intérêts, puisque vous le voulez.

Il sortit.

La comtesse, restée seule, pensa longtemps à cette histoire; et, chose rare, le lendemain elle y pensait encore.

Un mois après, trois hommes montaient, à la suite l'un de l'autre, l'escalier d'une maison sans portier de la rue des Vieilles-Tuileries; et tandis que le premier sonnait

à une petite porte, les autres y arrivaient presque en même temps. Tous trois avaient une lettre à la main. Une vieille femme vint ouvrir.

— M. Bontems? dit l'homme qui avait sonné.

— M. Bontems?

— M. Bontems? répétèrent les deux autres comme un écho.

— Eh! mon Dieu, que lui voulez-vous à ce pauvre cher homme? Vous l'auriez réveillé de son somme, si c'était possible.

— Remettez-lui cette lettre, qui vient du secrétariat de l'Académie des sciences, dit le premier messager.

— Et celle-ci, de la part du semainier de la Comédie-Française, dit le second.

Et celle-là, de la part de madame la comtesse D....., qui l'attend à dîner, et le prie de n'y pas manquer.

La première de ces lettres annonçait

qu'un Mémoire venait d'être couronné par l'Institut.

Dans la seconde, le semainier prévenait M. Bontems que sa pièce allait être mise à l'étude, et le priait de venir s'entendre avec lui pour la distribution des rôles. Toute la Comédie espérait un succès.

— «Mon cher ami, disait la comtesse, j'ai
» obtenu pour vous du ministre la pro-
» messe d'une place digne de vos talens ;
» venez-en causer aujourd'hui à table.
» Puisse cette nouvelle vous réjouir autant
» que moi ! »

La vieille femme regardait les trois lettres et les porteurs, d'un air ébahi.

— Allons ! la mère, prenez et portez ceci à votre maître, dit l'un d'eux.

— Hélas ! messieurs, dit-elle, vous venez trop tard, il est mort hier au soir.

— FIN. —

# LAURA MURILLO,

PAR

MADAME JULES MENNESSIER-NODIER.

# LAURA MURILLO.

PARMI les jolies maisons blanches aux terrasses garnies de géraniums, qui entourent Barcelone comme une guirlande, il en est une que sa gracieuse simplicité et son air de fête font tout d'abord remarquer; et si vous l'aviez vue comme je l'ai vue, vous vous seriez dit comme je me suis dit : C'est là qu'il faudrait venir vivre et

surtout mourir, car c'est là qu'on doit trouver le repos et le bonheur!

En effet le bonheur y fut : c'est pourquoi je veux vous raconter aujourd'hui comment il en est sorti.

Il y a quinze ans qu'un jeune peintre français, venant de parcourir l'Espagne, s'arrêta à Barcelonne avant de rentrer en France. Il se nommait Armand Dubuisson, et n'avait plus ni père ni mère. Ces deux pertes cruelles qu'il avait éprouvées presque en même temps étaient, plus encore que sa curiosité d'artiste, le principal motif de son voyage. Au reste, on s'occupait fort peu de lui; car il ne paraissait pas riche, parlait peu, et ne voyait personne.

Cependant un vieil Espagnol, le comte Perez Murillo, avait depuis quelque temps trouvé grâce devant la sauvagerie d'Armand. C'était un digne vieillard qui se croyait obligé, par respect pour son nom, qu'il ne tenait cependant pas de la famille

du grand peintre, à être grand admirateur des arts et de tous ceux qui les cultivaient, sans distinction de talent ni de patrie; un de ces hommes qui se mettent par goût à la recherche des étrangers, ne consentant à les quitter qu'après leur avoir montré, dans les détails les plus minutieux, tout ce que la ville qu'ils habitent, et qu'ils ont fini par considérer comme une propriété, renferme de curieux, ou qu'ils regardent comme tel, et qui se frottent les mains en voyant arriver une chaise de poste, toujours sûrs qu'elle leur amène un ami. A force d'instruire les autres, il avait appris assez passablement beaucoup de choses qu'il racontait fort longuement; et quoiqu'il ne fût pas toujours amusant, Armand subissait ses histoires avec une patience et une résignation vraiment remarquables.

Puis, il faut tout dire :

Le comte Perez habitait la jolie maison blanche sur le chemin de Barcelonnette,

avec une charmante nièce orpheline et une gouvernante chargée d'achever son éducation. Tous les jours le jeune artiste s'y laissait conduire, et tous les jours ses relations avec la belle Espagnole devenaient plus familières. A mesure qu'ils se connaissaient mieux, ils s'aimaient davantage. Enfin il arriva qu'un jour, après avoir bien réfléchi, bien regardé tour à tour la route de France et la petite maison blanche sur le chemin de Barcelonnette, l'amour fut le plus fort : Armand alla demander au comte Perez la main de Laura Murillo, qui lui fut accordée; et quand les formalités d'usage furent remplies, il l'épousa.

Le bonheur est chose si rare dans ce monde, qu'il serait fort difficile à décrire. Au surplus, celui que s'étaient fait Armand et sa femme se composait plutôt de calme et d'obscurité que de ce luxe passager que les jeunes mariés, quelque peu de fortune qu'ils aient, ne manquent ordinairement

pas de se donner pendant la première année du mariage, et qui leur fait sentir plus amèrement ensuite des privations qu'ils n'auraient souvent pas connues sans lui : aussi n'excitait-il l'envie de personne. Deux ans s'étaient passés ainsi. Un fils était venu ; nouveau lien entre eux, amour nouveau qu'on donne à celui qu'on aime, trésor de pures jouissances caché dans le cœur des mères, acheté quelquefois par de cruelles souffrances, par de plus cruelles inquiétudes, jamais payé trop cher. Ils avaient éprouvé tout cela, et cependant les belles dames de Barcelonne qui allaient le soir, rayonnantes de parure, se promener dans la campagne, ne s'avisaient guère de songer que la femme qu'elles voyaient assise sur la terrasse de sa maison, modestement vêtue, et berçant un enfant sur ses genoux, en écoutant quelque lecture que lui faisait son mari, n'aurait voulu pour rien au monde échanger son sort contre le

leur, si brillant qu'il fût, et peut-être même un peu à cause de cela.

Laura s'était bien vite aperçue que le monde, et les obligations qu'il impose, déplaisaient souverainement à Armand; et quoiqu'il dût paraître bien beau, à elle qui ne l'avait jamais vu, et dont la jeunesse avait tristement commencé entre un vieil oncle fantasque et une vieille gouvernante sévère et chagrine, elle en fit avec bonheur le sacrifice à celui qui lui avait sacrifié son pays. D'ailleurs, ses devoirs de mère, si doux à remplir, l'occupaient trop pour qu'elle eût le temps de regretter les fêtes dont on ne cessait de l'entretenir, dans l'espoir de vaincre sa résolution. Et pourtant elle était irrévocable; car elle savait bien ne jamais retrouver au milieu des plaisirs ce repos de cœur et d'esprit que son intérieur lui avait donné; et elle en était venue à craindre tout événement heureux ou malheureux qui aurait pu en troubler l'harmonie.

Les jours s'écoulaient vite ; l'enfant grandissait, et avec lui le bonheur de Laura, qui passait doucement son temps à voir se développer devant ses yeux sa grâce et sa gentillesse ; il commençait à bégayer cette charmante langue des enfans qui n'en est pas une et qui les vaut toutes, cette langue qui ne veut rien dire, et que les mères comprennent cependant. Le petit Paolo avait pour Armand surtout une tendresse extrême ; du plus loin qu'il l'apercevait, il lui tendait ses petits bras, et cherchait à s'élancer dans les siens. Alors c'étaient des caresses et des baisers sans fin, et des joies enivrantes pour le cœur des pauvres parens qui ne savaient plus rien désirer au monde que du bonheur et de la santé pour leur enfant chéri.

Laura ne sortait presque plus de chez elle, et le peu de relations qu'elle avait conservées à Barcelonne, s'éteignirent bientôt tout-à-fait : elle ne vit plus personne.

Armand ne quittait sa femme que pour aller dessiner quelques sites des environs ; de sorte qu'il ne savait guère ce qui se passait dans la ville : cependant c'était encore par lui et par son oncle que Laura apprenait le peu de nouvelles qui pussent l'intéresser.

Le comte Perez avait autrefois souvent parlé d'un projet de voyage à Valence, où il avait quelques amis ; mais sa nièce, connaissant la mobilité de son esprit, le croyait depuis long-temps oublié, lorsqu'un beau soir il vint lui apprendre que l'envie d'accompagner deux jeunes Anglais qu'il avait pris depuis quelque temps en affection singulière, précipitait beaucoup son départ, et qu'il quittait Barcelonne le lendemain. Le comte ne déterminait en aucune manière le temps qu'il devait passer à Valence ; et au fait, c'eût été pour lui chose difficile, car il n'était pas prouvé qu'une nouvelle amitié ne le conduirait pas

en Afrique ; et comme il se connaissait, il ne voulait s'engager à rien.

Ce voyage inattendu fit un grand chagrin à Laura. Son oncle était tout ce qu'elle avait connu de sa famille, et il avait remplacé pour elle ce qui ne se remplace pas, un père et une mère. Elle passait sur toutes les bizarreries de son caractère en songeant à la bonté de son cœur, et à la tendresse infinie dont il avait entouré son enfance. Aussi fut-elle long-temps sans pouvoir se consoler de son absence.

Il y avait près d'un an que le comte était parti, lorsque Laura crut s'apercevoir que le caractère de son mari, ordinairement si doux et si égal dans son amour pour elle, devenait triste et soucieux. Elle le voyait souvent, pendant des heures entières, se promener à grands pas dans le jardin, la tête penchée sur sa poitrine, et absorbé par une pensée qui paraissait pénible et profonde. Il ne venait plus le soir,

comme autrefois, faire sauter sur ses bras l'enfant qui s'endormait; chaque jour il dérobait quelque chose à cette intimité de la famille qu'il avait pourtant si bien comprise, et chaque jour la pauvre Laura voyait avec terreur ce bonheur qu'elle avait cru éternel, lui échapper, sans qu'il lui fût possible de comprendre ce qu'il aurait fallu faire pour le retenir.

Un matin, Armand monta dans l'appartement de sa femme, et il la trouva achevant la toilette de son fils pour le conduire au couvent de Santa Maria, où elle allait voir une vieille religieuse amie de sa mère; et l'enfant se réjouissait, car il revenait toujours chargé de sucre et de friandises, et il frappait avec impatience dans ses mains tandis que sa mère lui mettait sa mantille.

Armand s'était assis. Voulez-vous faire quelque chose pour moi, Laura? dit-il à sa femme.

—Mon Dieu! où faut-il aller pour cela? répondit-elle.

— Justement il ne faut aller nulle part, mon ange; il faudrait rester. Tenez, ne sortez pas aujourd'hui, je vous en prie.

La phrase d'Armand n'était pas achevée, que la mantille était déjà bien loin, et que le cœur de Laura se réjouissait de l'idée que son mari ne la quitterait pas pendant toute cette journée.

— Vous êtes si bonne, lui dit-il, en prenant ses deux mains dans les siennes, que je n'hésite plus à vous demander une chose qui me tient au cœur plus que je ne puis le dire. Ne sortez jamais sans moi, Laura, même pour aller à Santa Maria. Pardonnez-moi cette bizarrerie, ce ridicule, si vous voulez; mais je vous en prie, ne sortez plus sans moi. Lorsque j'entends la porte de la maison se refermer sur vous, une inquiétude vague, indéfinissable, me saisit; et j'ai beau faire, il m'est impossible de la

vaincre. J'attends de vous ce sacrifice.

— Je voudrais en effet que ce fût un sacrifice pour vous le faire, mon Armand, répondit Laura; mais vous savez bien que toujours et en toutes choses il me semble que j'ai déjà désiré ce que vous me demandez.

L'appartement de Laura donnait sur le jardin. Ils se mirent ensemble à la fenêtre, et regardèrent long-temps leur fils qu'on avait assis sur le gazon, et qui s'amusait à arracher autour de lui les petites pâquerettes blanches et les touffes de violettes. Sa robe en était déjà couverte, lorsque sa mère, impatientée de voir détruire ainsi ces fleurs qu'elle aimait, lui cria sévèrement de finir. L'enfant releva la tête, et tendit vers elle, en souriant, ses deux petites mains toutes pleines d'herbe et de marguerites brisées. Je ne sais pourquoi ils pleurèrent tous deux à ce sourire.

Cependant la tristesse d'Armand, sa pré-

occupation, devenaient tous les jours plus visibles; et sa femme, ne sachant à quoi attribuer ce changement, et trop fière pour lui en demander la raison, commençait à concevoir de vives inquiétudes, car ses domestiques même semblaient avoir avec son mari un air de mystère et aussi d'intelligence qui la blessait profondément; tout enfin était devenu incompréhensible autour d'elle, et elle pleurait quelquefois amèrement, en songeant à ses beaux jours si promptement écoulés.

Un jour Armand, contre son ordinaire, était sorti, et Laura, triste et souffrante, travaillait auprès de sa fenêtre, lorsque son fils, qui jouait devant elle, la tira par sa robe, en lui montrant du doigt le jardin, et en disant: Papa! papa! Elle leva les yeux, et en effet elle aperçut Armand qui revenait.

—Mon Dieu! comme il est pâle! dit-elle; et ayant pris l'enfant sur son bras, elle courut à sa rencontre. Lorsqu'elle fut arrivée

près de lui, elle fut frappée de l'air défait et égaré avec lequel il la regardait, et elle approcha de lui la joue rose et pure de son fils, sans trop savoir ce qu'elle faisait, et sans rien dire. Armand le repoussa, en détournant la tête, et le petit Paolo, qui s'était élancé vers son père dans l'espoir qu'il le prendrait, faillit tomber des bras de Laura. Elle poussa un cri qui fit tressaillir son mari.

—Emportez donc cet enfant ! dit-il à la femme de chambre.

—C'est qu'il pleure, dit la mère, parce que vous le renvoyez sans l'embrasser !

— Demain, demain, répondit Armand avec impatience; et étant entré dans sa chambre, il en referma violemment la porte sur lui.

Demain! répéta Laura surprise et désolée; puis elle reprit son fils, et le serra sur son cœur, en murmurant à son oreille : Mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait ?

Après avoir pleuré long-temps à genoux auprès du berceau de l'enfant, elle descendit, et entra d'un pas assuré dans l'appartement de son mari.

— Mon cher Armand, lui dit-elle avec douceur, quelque chose que je ne puis m'expliquer vous préoccupe et vous afflige. Il y a au fond de ce cœur-là une triste pensée, un chagrin que vous voulez me cacher, et dont je suis cause peut-être. Hélas! mon ami, maintenant c'est comme si je savais votre secret, puisque j'en suis venue à le chercher. Je vous jure, Armand, ajouta-t-elle avec calme, je vous jure que je suis fort malheureuse. Je sens que si votre silence continue, il me tuera : ainsi ne craignez rien, et parlez. Je vous en supplie, parlez!

Lui la regardait en silence, et dans ce triste regard on lisait combien était cruel le combat qui se livrait dans son cœur. Enfin, il pleura amèrement, en laissant

tomber sa tête sur ses mains. Laura ne pleurait pas, elle attendait. Lorsque cette effusion de larmes, si long-temps comprimée, fut finie, il se leva brusquement et arracha le store qui empêchait les rayons du soleil de pénétrer dans la chambre, puis, lui montrant la rue déserte et huit ou dix cercueils mal joints jetés pêle-mêle sur le pavé :

— Voyez-vous cela ? lui dit-il.

— Laura poussa un cri d'étonnement et d'effroi. Il continua.

— J'ai tout fait pour vous le cacher, Laura; eh bien ! il faut que vous le sachiez aujourd'hui. Oui, oui, ces cercueils que vous voyez, depuis un mois il en passe cinq cents par jour devant votre porte, car c'est la peste qui est ici ! Comprenez-vous ce que c'est que la peste ? Comprenez-vous que ce matin un homme, peut-être celui-là, peut-être celui-là, ajouta-t-il en désignant tour à tour du doigt les bières que des gens à masques de verre

chargeaient avec précaution sur une grande voiture ; un homme est tombé mort dans mes bras de cette effroyable maladie ; qu'il me l'a donnée sans doute ; que vous, pour qui je n'ai jamais pu supporter l'idée d'une souffrance, vous en mourrez peut-être demain ; que cet enfant que vous vouliez me forcer d'embrasser tout à l'heure, je lui aurais glissé la mort dans ce dernier baiser qui pourtant eût fait mon bonheur, aujourd'hui et toujours, dans ce monde et dans l'autre ! Comprenez-vous tout cela, Laura ? le comprenez-vous ?

La pauvre femme n'était guère en état d'entendre ce que son mari disait. Son organisation si délicate avait été bouleversée par le choc qu'elle venait de recevoir, et elle était tombée sans connaissance aux pieds d'Armand. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle était évanouie, son premier mouvement fut de la prendre dans ses bras, et de la porter sur le lit qui était au fond de la

chambre ; mais une réflexion soudaine vint l'arrêter. Il souffrait déjà assez pour sentir qu'il ne fallait plus toucher Laura. Il sonna, la femme de chambre vint aussitôt.

—Mariette, lui dit son maître, madame vient d'avoir une de ces défaillances auxquelles elle est assez sujette ; allez appeler José pour qu'il vous aide à la transporter chez elle.

—Oh ! madame n'est pas bien lourde, dit Mariette ; si monsieur voulait seulement un peu la soutenir...

—Faites ce que je vous dis, reprit-il avec colère. Mariette sortit sans répliquer.

Lorsqu'Armand se trouva seul avec sa femme, il prit dans son mouchoir un des bouts de l'écharpe qu'elle avait au cou, et le lui étendit sur la figure ; puis il appuya ses lèvres sur les lèvres voilées de Laura, et retomba sur son fauteuil, en s'écriant : Mon Dieu ! conservez-la !

Les domestiques remontèrent. Armand

arracha promptement l'écharpe que son mouchoir avait touchée, et la mit dans sa poitrine. On emporta sa femme, que l'air de l'escalier commença à ranimer un peu, et lorsqu'elle fut arrivée chez elle, elle avait déjà recouvré assez de force pour entendre son mari qui ordonnait qu'on ne laissât entrer personne, excepté M. Mazet. Ce nom français, qu'elle entendit pour la première fois, la frappa, et elle demanda à sa femme de chambre si elle le connaissait.

— Oui, madame, répondit celle-ci; c'est un des médecins qui sont venus de France pour soigner la maladie. Monsieur ne voulait pas qu'on le dît à madame ; mais je pense bien que maintenant madame le sait.

— Oui, c'est bien, c'est bien, Mariette. Allez me chercher mon fils, dit Laura.

L'enfant arriva, tout gai, tout riant, et tendit les bras à sa pauvre mère, dont le cœur se brisait rien qu'en le regardant. Lorsqu'elle l'eut bien embrassé, bien ca-

ressé, elle le remit à sa bonne, et écrivit quelques lignes, sans s'asseoir et en s'essuyant souvent les yeux.

— Mariette, dit-elle enfin, portez mon fils au couvent de Santa-Maria. Vous demanderez sœur Augustine, et vous lui remettrez cette lettre.

Elle se détourna pour ne pas voir l'enfant qui pleurait de la quitter.

Après avoir lu la lettre que le petit Paolo voulut absolument lui donner lui-même, sœur Augustine dit à la femme de chambre :

— Retournez près de votre maîtresse, mademoiselle, et rassurez-la ; son fils sera bien ici. Mes sœurs, réjouissons-nous, ajouta-t-elle en se tournant du côté des bonnes religieuses qui accablaient déjà Paolo de baisers et de caresses ; réjouissons-nous, car un petit enfant nous est né !

Elle soupira pourtant en mettant le billet de Laura dans sa guimpe. Mariette s'en

alla. Voici ce que la pauvre mère écrivait à sœur Augustine :

« C'est vous, ma sœur, qui m'avez reçue,
» à ma naissance, des mains de ma mère
» mourante ; soyez encore l'ange gardien
» du pauvre enfant que je vous envoie, et
» qui probablement demain n'aura plus
» que Dieu et vous pour protection et
» pour appui. Je vous le lègue avec le peu
» qu'il possède. Parlez-lui quelquefois
» d'un père et d'une mère qui l'aimaient,
» et apprenez-lui à prier pour nous, afin
» que nous le retrouvions un jour. »

Pendant ce temps, la nuit était venue, et Laura était restée en prières ; car elle avait entendu le docteur entrer chez son mari, et elle voulait espérer encore que les craintes d'Armand ne seraient pas confirmées par lui. L'espérance est toujours au fond du cœur qui prie. Mais ne pouvant

plus vaincre son inquiétude, elle prit la lampe pour descendre, et, en marchant, elle heurta du pied son piano, qui rendit un son douloureux et confus. Cette corde qui vibrait sourdement en ranima une autre dans son âme. Elle se laissa tomber sur une chaise, et tout son charmant passé de jeune fille, ce passé si couvert de fleurs et d'ombrage, lui revint à la mémoire. Elle se souvint, et cacha ses yeux avec ses mains, en pleurant amèrement: car c'était là qu'Armand l'avait entendue chanter pour la première fois; c'était là qu'il l'avait aimée, là qu'il le lui avait dit; c'était sur ce canapé que le soir il jouait avec son fils, tandis que Laura chantait les airs qu'il préférait. Une foule de circonstances frivoles, mais bien chères aujourd'hui, se réveillaient dans l'âme de la pauvre jeune femme, et rendaient plus poignant encore l'affreux chagrin qui la dévorait. Eh ! quel est celui qui au moment

même où la douleur semblait le plus absorber toutes les facultés de son être, n'a pas retrouvé au milieu des brisemens de son cœur quelque doux souvenir frais et pur, endormi, oublié ?

Elle se leva pourtant, et après avoir ouvert en tremblant la porte, et long-temps écouté, sans savoir si elle entendait, ou si elle n'entendait pas, elle descendit en se tenant à la rampe de l'escalier, et poussa doucement la porte de son mari, que le médecin avait laissée entr'ouverte en s'en allant.

Alors toute l'horrible vérité se dévoilà devant elle. Armand était agenouillé devant un jeune prêtre, qui écoutait sa confession. Tous deux étaient si absorbés, l'un par la gravité de son ministère, l'autre par la solennité de cette dernière révélation, qu'ils ne s'aperçurent pas de l'entrée de Laura dans sa chambre.

Au moment où le bon prêtre allait don-

ner l'absolution au jeune malade, elle s'avança d'un pas ferme, et se jeta à genoux auprès de lui, en s'écriant :

— Attendez, attendez, mon père, c'est à présent mon tour; il faut que vous me confessiez aussi.

Armand s'était reculé et la regardait éperdu. Puis, il se laissa tomber sur son lit, et dit : Mon Dieu ! est-ce vous qui le voulez ainsi !

Lorsque Laura eut fini, le prêtre les bénit tous deux, et se leva pour sortir. Quand il fut arrivé près de la porte :

— Mes enfans, dit-il, ne m'oubliez pas dans vos prières!

Armand et sa femme restèrent seuls, tout seuls dans la maison; leurs domestiques, effrayés, les avaient quittés, et le silence le plus profond régnait autour d'eux. On voyait à travers la fenêtre les étoiles briller comme des diamans sur le ciel transparent; car c'était une de ces

belles nuits d'Espagne, chaudes et parfumées, où la douce brise qui passe vous apporte, en soupirant. les accens d'une voix lointaine, d'une voix amoureuse, qui chante sous quelque croisée entr'ouverte à demi par une main qui tremble.

Mais cette nuit-là on n'entendait rien.

Armand se tordait sur son lit en gémissant; car cette affreuse maladie, presque aussi prompte que le poison à donner la mort, amène avec elle des douleurs dont celles que produit le poison approchent à peine. Laura s'était assise aux pieds de son mari, et le regardait avec un morne désespoir. De temps en temps un tremblement nerveux parcourait tous ses membres, et le frisson de la fièvre faisait claquer ses dents. Pourtant elle ne se plaignait pas, et paraissait même ne pas s'apercevoir de ce qui se passait en elle. Toute son âme était suspendue aux mouvemens que faisait Armand pour vaincre les dou-

leurs qui l'oppressaient. Quant à lui, il semblait avoir entièrement oublié sa présence. Tout à coup, après l'avoir longtemps regardée, et cherchant à rassembler ses idées déjà confuses, il la rebuta avec force en détournant la tête, et s'écria :

— Sortez, Laura, sortez ! C'est la mort que vous attendez ici, et une mort si cruelle! Oh ! si tu savais, Laura, comme on regrette la vie quand on la voit qui vous échappe, quand chaque minute qui passe vous emporte une année! Oh! tiens, va-t'en! va-t'en! loin de toi j'aurai plus de courage. C'est indigne à un homme de mourir si lâchement! Va-t'en donc!

Et en disant cela, il meurtrissait les bras dont sa pauvre femme cherchait à l'entourer, avec le crucifix que son confesseur lui avait laissé, car il ne voulait pas la toucher de ses mains. Mais enfin Laura, plus forte, parvint à se rendre maîtresse de lui, et alors elle lui dit :

— Écoute, Armand, c'est une folie de songer à me renvoyer d'ici, une véritable folie, vois-tu ! Où veux-tu donc que j'aille, dis-moi, en attendant que tu sois mort ? Et si j'avais eu jusqu'à présent, ce dont Dieu me préserve, le malheur de n'avoir pas pris près de toi ce qui fait que tu vas mourir, quelle vie me laisserais-tu donc ? Je ne connais seulement personne avec qui je pourrais la passer à te pleurer. Te souviens-tu, ami, combien de fois, en nous promenant le soir, gais et pleins de vie, nous nous sommes dit que nous serions heureux de mourir ensemble ? Eh bien ! aujourd'hui que Dieu nous l'envoie, cette belle mort si désirée, pendant que nous sommes encore jeunes et que nous nous aimons d'amour, voilà que tu détournes la tête, et que tu ne veux plus que je te suive ! Hélas ! mon Armand, voilà qui est mal, et je crois bien que vous ne m'aimez plus.

— Et notre enfant, Laura, dit Armand, qui en prendra soin?

— Dieu, répondit-elle avec calme. Pourtant elle cacha sa tête dans la poitrine de son mari, et pleura.

En ce moment, on entendit sonner les matines au couvent de Santa-Maria. Armand laissa retomber sa tête sur son oreiller.

— Mon pauvre petit Paolo! s'écria-t-il: il faudra donc mourir sans l'embrasser! Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il, pardonnez-moi mes fautes, car je souffre cruellement!

Il perdit connaissance. Laura se leva les yeux égarés, le visage en feu; sa raison n'avait pu supporter, sans se rompre, de si cruelles angoisses: sa tête était perdue. Elle s'enveloppa dans le manteau de son mari, et sortit de la chambre en courant. Elle descendit l'escalier, traversa le jardin, la rue, haletante, parlant toute

seule, et elle arriva enfin, demi-morte d'émotion et de fatigue, à la porte de Santa-Maria, où elle sonna de toutes ses forces. On ouvrit.

— Mon enfant ! dit Laura ; rendez-moi vite mon enfant !

Les religieuses étaient en prières ; mais comme la tourière la connaissait bien, elle ne fit aucune objection, et la conduisit dans la cellule de sœur Augustine, où on avait placé le berceau de son fils. Il dormait. Laura le prit dans ses bras, et, après l'avoir couvert du manteau, elle regagna sa maison aussi promptement qu'elle l'avait quittée.

Elle rentra dans la chambre funèbre, que la lampe n'éclairait plus que bien faiblement, et dans laquelle le soleil qui se levait jetait cette clarté vague et blanchâtre, qui est plus triste encore que la nuit. Laura s'approcha du lit qui ne renfermait plus alors que le corps de son mari.

Il dort, dit-elle; et écartant d'une main les cheveux d'Armand qui voilaient son front, elle y déposa le baiser de tous les soirs; car, avec le délire, le bonheur était venu; elle avait oublié tout ce qui s'était passé, et elle était redevenue calme et sereine.

Elle coucha l'enfant auprès de son père, et les berça tous deux long-temps dans ses bras, en souriant et en chantant.

Ce chant monotone, ajouté à la fatigue de cette terrible nuit, engourdit bientôt tous ses sens, et elle s'endormit en tenant les mains de son mari sur sa bouche pour les réchauffer. C'est qu'elles étaient déjà si froides!

Le mal avait gagné peu à peu le pauvre petit enfant; et il expira doucement au milieu de son sommeil, sans secousse et sans douleur, entre son père mort, et sa mère folle.

Le matin, quelques voisins ayant trouvé

la porte de la rue ouverte, furent avertir la sœur Augustine, qui vint en toute hâte. Après les avoir touchés tous trois : Le pauvre innocent est allé conduire son père aux pieds du trône de Dieu, dit-elle; ils sont maintenant deux anges devant le Seigneur. Voilà celle qu'il faut plaindre et pleurer, ajouta la bonne sœur en se tournant vers Laura. Ce serait une cruauté de la réveiller! elle est presque aussi heureuse que si elle était morte aussi!

On l'emporta avec précaution jusqu'au couvent; et après avoir mis Armand et son fils dans le même cercueil, on ferma la porte de la petite maison blanche sur le chemin de Barcelonnette, et on porta les clefs à sœur Augustine.

Lorsque Laura revint à elle, la dernière lueur de sa raison était anéantie, et, après avoir long-temps cherché quelque chose qu'elle ne demandait à personne, elle ne chercha plus et pleura.

Depuis ce jour-là, on n'a plus entendu parler d'elle à Barcelonne. Cependant beaucoup de gens croient que c'est la religieuse folle qui a donné toute sa fortune au couvent de Santa-Maria en y prenant le voile, et qui passe la plus grande partie de ses jours et de ses nuits à chanter le cantique de la Sulamite, en balançant un berceau vide.

— FIN. —

# LES FIANÇAILLES

ET

# L'HABIT DE NOCE,

PAR

MADAME ELISA VOIART.

## LES FIANÇAILLES

ET

# L'HABIT DE NOCE.

CHRONIQUE LORRAINE.

—

Sous le gouvernement pacifique et réparateur du grand Léopold, duc de Lorraine et de Bar, le premier de mai de l'année 1725, un peu avant l'aurore, une douce musique se fit entendre dans la rue du Four-Sacré, près la place Saint-Epvre de Nancy. Les voisins, éveillés aux accords des violons, des flûtes et des hautbois, pensaient que, selon l'u-

sage, le corps des ménétriers de la ville donnait les aubades de mai, et que, pour prix de cette musique matinale, il faudrait débourser quelques pièces de douze sous aux envoyés de la confrérie Saint-Julien qui viendraient le matin même apporter un bouquet de fleurs et des citrons dans chaque maison un peu marquante de la Ville-Vieille. Toutefois, une jeune et belle fille, appelée Catherine Fremin, et qu'on nommait plus fréquemment Catiche[1], en entendant la symphonie ambulante commencer l'air très-doux et très-significatif de *Réveillez-vous, belle endormie*, ne douta pas un seul instant que cette aubade ne fût une nouvelle galanterie de son amant François Régis, l'armurier de la place Saint-Epvre, auquel elle devait être fiancée le jour même, et qui avait pour cette chanson une prédilection toute particulière. Déjà,

[1] Diminutif de Catherine.

un peu avant le jour, Catherine avait entendu un bruit léger en dehors de sa fenêtre, et le vent nocturne agiter des rameaux contre la vitre. Une curiosité de jeune fille, vive, et pourtant mêlée de timidité, l'avait déjà portée plus d'une fois à se soulever doucement de son lit pour voir le beau mai que, suivant l'usage de ce jour, son doux ami venait d'y attacher; mais quelque chose d'inquiet et de craintif réprimait ce désir. Si le riche marchand de draps de la Grand'rue, le vaniteux Jean Mollard, dont elle avait toujours rejeté les hommages, et auquel elle avait décidément donné son congé, depuis que les obstacles qui s'opposaient à son mariage avec Régis avaient été écartés; si, par malice, par bravade ou par entêtement, l'amant rebuté allait aussi lui apporter un mai! Régis était si violent! il haïssait tant ce rival! et quoiqu'il eût encore promis la veille d'être désormais doux et pacifique envers chacun,

une rencontre entre eux pouvait être si funeste ! et puis Jean Mollard n'avait-il pas dit qu'il se vengerait? Si, au lieu d'un mai verdoyant et couvert de fleurs, il allait placer, et cela s'était vu quelquefois, un fagots d'épines ou une branche de chardons piquans, comme emblème du caractère de celle à qui ce don injurieux était adressé ! Ah! la honte des quolibets du quartier rougissait déjà le jeune front que ces pensées rendaient triste et soucieux!...

Mais les premières lueurs de l'aube dissipèrent bientôt ce trouble : à travers les petites vitres en losanges et garnies en plomb, Catherine distingua un magnifique faisceau de verdure et de fleurs, orné de rubans bleus : c'était la couleur favorite de Catherine, Régis le savait; et les premiers sons de l'aubade, en la faisant tressaillir, remplirent son cœur d'une joie délicieuse; car elle était sûre maintenant que c'était à son amant qu'elle devait ce doux

réveil, et l'hommage flatteur qui l'accompagnait.

Quand les musiciens se furent retirés, et que le soleil commença à dorer le coq d'airain et les quatre beaux cadrans qui, à cette époque, décoraient encore la belle tour de Saint-Epvre, Catherine se leva diligemment pour vaquer aux soins du ménage, que, malgré l'état d'aisance de ses parens, elle dirigeait, aidée seulement d'une vieille servante qui l'avait vue naître. Pourtant ce jour-là elle n'alla point, comme de coutume, remplir à la fontaine de la place le *brochon* d'eau pour la provision de la journée; il eût été inconvenant qu'elle fût rencontrée par Régis avant l'heure des fiançailles. Mais elle avait bien assez de besogne pour préparer à l'avance le repas qui devait suivre la cérémonie, ainsi que les pâtisseries qui seraient distribuées dans la journée aux convives : elle se mit donc à l'œuvre, et vers neuf heures, toutes ses dispositions

étant faites, elle céda aux instances réitérées de sa mère, qui, occupée de la parure de sa fille, lui répétait depuis quelque temps qu'elle ne serait jamais prête. Catherine monta donc dans sa chambre ; sa mère la suivit, ainsi que deux jeunes cousines qui étaient venues pour aider la fiancée à s'habiller.

En entrant, la jeune fille fut agréablement surprise de trouver sur la table de noyer, cirée et à colonnes torses, placée entre les deux fenêtres, un énorme bouquet tout blanc, une paire de gants de Grenoble, trois pièces de dentelle de Mirecourt, dont la moindre était haute de deux doigts, une pièce de linon pour faire des coiffes, enfin un petit coffret recouvert en peau de chagrin et doublé en velours, qui contenait les présens des accords : c'était une grande croix d'or, fleuronnée, avec l'image en relief du Sauveur, et qu'on appelle encore dans le pays un crucifix ;

un clavier pour fermer le petit velours noir qui sert à suspendre ce joyau; un large cœur, également en or, tout couvert de riches ciselures, qui, passé dans les deux bouts du collier, sert à maintenir le crucifix à une hauteur convenable. Il y avait aussi un beau collier de grenats de Hongrie, monté sur velours, et enfin un large crochet en argent ciselé ; garni de trois anneaux d'acier élastiques, pour recevoir les diverses clefs que toute bonne ménagère de ce temps-là se faisait un honneur de porter attachées à la ceinture, et dont le nombre, l'éclat, le poli, attestaient la richesse, l'ordre et la vigilance de celle à qui elles appartenaient.

Parmi tous ces joyaux on ne voyait pas, comme de nos jours, de riches pendans d'oreilles : la bourgeoisie ne se permettait point encore ces somptueux ornemens, réservés à la noblesse ; et même l'anneau des fiançailles, image d'une chaîne

dont la femme acceptait la contrainte, était, selon l'antique usage de Lorraine, ce qu'on appelait alors un *jonc*, ou bague d'argent assez forte, et surmontée de deux petits cœurs entourés d'une seule et unique couronne. Doux emblème, et cher aux amoureux, qui croyaient exprimer ainsi tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans le code des amans!

A travers toutes ces raretés qui excitaient les exclamations de la mère de Catherine et de ses deux cousines, la jeune accordée ne parut remarquer que ce dernier et symbolique joyau.

Elle prit le jonc d'argent, fixa un œil attendri sur les deux petits cœurs, puis, avec un doux sourire, voulut essayer l'anneau à son doigt, puis le retira soudain avant qu'il eût passé la première phalange, ne voulant pas qu'un autre que son ami décorât sa main gauche de cette nuptiale parure.

Pendant ce temps, la mère et les deux parentes admiraient un beau rouet en bois de Sainte-Lucie, garni en ivoire, avec la mouillette en argent et la quenouille élégamment tournée, et garnie d'un ruban couleur de rose. Cet objet ne faisait pas partie obligée des présens des accords; mais le galant Régis avait un oncle à Mirecourt, dans les Vosges, qui travaillait le bois avec une grande perfection. Il lui avait demandé ce joli meuble pour sa belle Catherine, qui était en effet la meilleure fileuse de toute la paroisse, et il avait profité de la circonstance des fiançailles pour le lui offrir.

Ce pauvre Régis! disait Catherine avec une douce émotion, il pense à tout! Voyez, ma mère, si je n'ai pas bien fait d'arrêter mes vues sur lui! Il me connaît, lui! il sait ce qui peut me plaire! Serait-ce le clerc de maître Grandier, le notaire ducal, auquel mon père voulait me donner pour

femme, qui m'eût envoyé ce beau et élégant meuble de ménage? lui qui méprise si fort le travail des mains, et dit que le filage est œuvre de servante!... Ou bien votre protégé, chère mère, continua la belle fille d'un air enjoué, M. Jean Mollard, qui voulait faire de moi une marchande, et me laisser passer mes jours dans une boutique ouverte à tous vents, obligée de parler du matin au soir à ses pratiques! Beau métier, ma foi! Ne vaut-il pas mieux que je demeure, comme j'ai fait jusqu'ici, une bonne bourgeoise occupée de son ménage? Et c'est ce que Régis a voulu dire en m'envoyant ce beau rouet, n'en doutez pas; car c'est un garçon si sensé, si sage, si.....

— C'est bon, c'est bon! interrompit la mère, avec un peu d'humeur; nous avons fait, ton père et moi, tout ce que tu as voulu : le bon Dieu fasse que ton forgeron te rende heureuse, et que tu ne regrettes

pas avec lui l'étude de maître Grandier, ou la boutique de Jean Mollard!

La vieille mère prononça ces derniers mots entre ses dents; car elle craignait d'affliger Catherine; et toutefois elle ne pouvait s'empêcher de déplorer ce qu'elle appelait l'aveuglement de sa fille, qui, au marchand fournisseur de madame la duchesse et au premier clerc du notaire de cette princesse, avait préféré l'honnête et loyal armurier François Régis.

Il est vrai que ce brave garçon avait bien tout ce qu'il fallait pour plaire à une sage et tendre fille : sans être beau, il était bien fait de sa personne; un caractère franc, ouvert, un bon cœur, une humeur vive, un peu querelleuse peut-être, mais point de rancune; de l'esprit naturel, un bon jugement, formé par les voyages qu'il avait faits, tant en France qu'en Italie; bon travailleur et habile dans son état : il avait passé trois ans à Milan, chez un armurier

célèbre. Tel était Régis quand il revint au pays.

Après avoir recueilli l'héritage de son père mort pendant son absence, et rouvert sa boutique sous les arcades de la place Saint-Epvre, le jeune homme avait senti qu'à vingt-cinq ans, à la tête d'un établissement dans lequel il occupait déjà six ouvriers, il lui manquait encore quelque chose pour être heureux.

Aux dernières fêtes des *Brandons*[1], lorsque le duc Léopold et toute sa cour étant venus de Lunéville à Nancy, pour assister à la cérémonie de *Féchenates*, le sort ayant désigné à Régis la belle Catherine Fremin pour *Valentine*, il avait dansé avec elle dans les cours du palais ducal; il avait reçu de sa main les pois de pâte délicate et sucrée que toute bonne *Valentine* prépare dès la veille pour son *Valentin*. Enfin, lors-

[1] Voyez la note à la fin de la Chronique.

qu'au soir de cette fameuse fête, il avait entendu les jeunes gens, partagés en deux bandes, courir la ville avec leurs flambeaux, proclamer les arrêts du sort, et crier à tue-tête : *Je donne! je donne! — A qui? à qui? — Le beau Régis à la belle Catherine,* le jeune homme avait tout de suite deviné que ce qui lui manquait était une femme.

Aussi dès le lendemain il n'avait pas manqué d'envoyer à sa belle *Valentine* douze longs cornets de dragées de Verdun, un bouquet de fleurs d'Italie, chose encore bien rare en Lorraine à cette époque, et trois nœuds de rubans de soie bleue, brochés d'or, pour mettre à son corset.

Catherine avait accepté ces présens, que l'usage autorisait, et le dimanche suivant, à la toilette de son altesse madame la duchesse, Catherine avec les autres Valentines, parut ornée de ces atours, qu'elle avait le droit de porter, malgré la sévérité

de l'édit somptuaire de Charles III ; car Michel Fremin, son père, quoique simple bourgeois, était d'une famille qui avait fourni des échevins à la ville de Nancy, et il jouissait des priviléges de ce corps illustre et considéré.

Par suite de ces circonstances, le jeune homme avait obtenu l'entrée de la maison de Michel Fremin, que fréquentaient en même temps le riche marchand Jean Mollard, et Geoffroi Gauguin, l'élégant maître clerc du notaire ducal.

La belle Catherine ne manquait pas d'amans. Ses parens, qui n'avaient qu'un nom honorable et une médiocre fortune à laisser à leur fille, auraient souhaité la voir établie, soit comme la femme d'un bon marchand bien achalandé, soit comme celle d'un notaire; « car, disait le père Fremin, Geoffroi Gauguin est le filleul de maître Grandier, lequel, n'ayant pas d'enfans, peut lui laisser son étude. »

Mais Catherine, quoique douce et soumise à ses parens, et toujours disposée à leur obéir en toutes choses, n'était sensible à aucun de ces avantages.

Jean Mollard, le marchand d'étoffes, était un gros garçon mal bâti, plein de vanité; et parce qu'il avait une maison avec pignon sur rue, une grande boutique, trois apprentis, la pratique de la maison ducale et de l'argent dans son coffre, il se croyait fait pour plaire et pour être aimé; mais on savait qu'il était grossier, brutal et même avare.... plus qu'un Lorrain n'osait l'être. Il était pourtant protégé par la mère de Catherine, à qui il avait fait voir en détail l'intérieur de sa maison, et ses chambres meublées en camelot, et ses armoires pleines de linge ouvré, uni, de toutes façons, et ses magasins d'étoffes, enfin toutes ses richesses.

La vieille dame, à demi éblouie par ces moyens de séduction, si puissans sur le

cœur des mères, faisait bon accueil au courtaud, et tâchait de lui obtenir les bonnes grâces de Catherine.

De son côté, le futur notaire ducal faisait la cour au père Fremin autant qu'à sa fille; et il en était bien vu, attendu que le bonhomme avait un faible pour tout ce qui était dans les charges. Geoffroi Gauguin, parce qu'il allait quelquefois porter des actes à Lunéville, affectait les manières d'un homme de cour; c'était un beau diseur; et en parlant des jeunes seigneurs à la mode, il avait la manie de dire: *Nous faisons, nous disons*, etc. Il pouvait faire une belle alliance! répétait-il souvent avec fatuité; mais il préférait à tout, le savoir-vivre et l'élégance des manières: aussi raillait-il souvent, fréquemment, la belle Catherine de son assiduité aux viles et rebutantes fonctions du ménage; il lui conseillait sérieusement de mettre des gants gras la nuit, pour con-

server la blancheur de ses mains ; et au jour de l'an il lui avait apporté pour étrennes des pommades et des eaux de senteur que le parfumeur de la cour lui avait données en paiement de quelques copies qu'il avait griffonnées pour lui.

A ces deux prétendans en titre, et à bien d'autres dont, à la messe, aux promenades, sur la Carrière, la belle fille recevait les tendre œillades et les coups de chapeau empressés, Catherine opposait la bonne mine, l'air affable et poli, le mérite modeste de son jeune et laborieux voisin, François Régis. C'était, il est vrai, un artisan ; mais il avait des lettres de maîtrise, il travaillait pour la cour, et son établissement était le plus beau des deux villes ; il était économe, rangé, et pourtant, dans l'occasion, généreux comme un prince et galant comme un gentilhomme ; et puis avec elle il se montrait toujours si poli, si discret, si réservé, que bien qu'elle sût à n'en pas dou-

ter qu'il l'aimait éperdument, il n'avait jamais osé prendre avec elle aucune de ces libertés qui offensent une chaste demoiselle, et que ses deux prétendans, l'un dans la grossièreté de ses manières, et l'autre avec sa présomptueuse fatuité, s'étaient plus d'une fois permises, s'attirant par-là peut-être l'aversion de la belle fille.

Enfin, Catherine avait si bien fait valoir toutes ces choses aux yeux de ses parens, que ceux-ci, qui, au fait, n'avaient des yeux que pour elle, et d'autre désir que celui de la voir heureuse, avaient enfin consenti à regarder le jeune armurier comme pouvant devenir leur gendre.

Comment la belle Catherine, qui n'avait pas encore échangé un seul mot d'amour avec celui qui l'aimait tant, fit-elle pour avertir Régis des bonnes dispositions de ses parens, et l'engager à faire au plus tôt la demande formelle en mariage, c'est ce que l'on ne peut savoir. Le fait est que le

mardi de Pâques, après avoir rencontré, la veille, comme par hasard, la famille Fremin à la côte Sainte-Geneviève, où toute la population de Nancy allait, chaque année, boire de l'eau de la fontaine qui préserve de cent sortes de maux, espèce de pélerinage dégénéré en vraie partie de plaisir, le jeune maître armurier, François Régis, vêtu de son plus bel habit, et accompagné de son parrain, M. de Ragerville, conseiller à la Cour souveraine, vint, à l'issue des vêpres, trouver M. Fremin, et lui fit la demande de la main de sa fille.

Le bourgeois eut d'abord quelque peine à se décider; mais les bonnes raisons que fit valoir monsieur le conseiller en faveur de son protégé, et surtout l'influence qu'exerçait sur le descendant d'un maître échevin la visite d'un homme pour lequel il avait autant d'estime que de considération, le détermina à céder aux voeux du jeune homme: il agréa la demande,

fixa la cérémonie des fiançailles au premier mai : c'était à quinze jours de là; et le mariage trois mois après.

Il appela ensuite sa femme et sa fille, leur annonça l'arrangement qu'il venait de conclure, affaire que les bienséances voulaient qui fût traitée d'abord par le chef de la famille, et que ce fût de lui seul que les femmes en eussent connaissance. Michel Fremin demanda à sa fille, seulement pour la forme, si cet arrangement lui convenait. Celle-ci baissa les yeux, et faisant une profonde révérence, répondit modestement *que, dans toute occasion, elle se ferait toujours un devoir d'obéir à son père.*

Cette réponse, toute froide qu'elle parût, combla de joie le jeune prétendu. Il s'approcha vivement de la demoiselle, pour lui en témoigner toute sa satisfaction. Mais les yeux de l'aimable fille s'étant relevés sur lui pleins d'une inexprimable douceur, Régis se sentit si troublé, si pénétré

de son bonheur, qu'il ne put trouver de mots pour la remercier.

Toutefois, son silence parut sans doute assez éloquent à celle qui l'écoutait; car Catherine, avec cet air enjoué qui la rendait si charmante, se retourna vivement vers son père, en disant:

— Mon cher père, si vous invitiez ces messieurs à venir avec nous au jardin hors des portes! vous savez que Guiguitte [1] y a porté le reste du jambon que nous avons commencé le jour de Pâques, et un pâté que j'ai fait ce matin; je cueillerai une salade fraîche, et nous pourrons faire, ce que vous aimez tant, un souper champêtre dans la *gloriette* [2].

— Vous me permettrez donc, dit alors Régis, charmé d'une proposition qui lui ouvrait une douce et charmante perspec-

[1] Diminutif de Marguerite

[2] Maisonnette, ou berceau de treillage.

tive, vous me permettrez de joindre à cette collation une couple de bouteilles d'un vin de Bar que je conserve pour les grandes occasions.... et celle-ci est bien l'une des plus importantes.... je veux dire une des plus heureuses...

Et le pauvre et fortuné jeune homme se troubla encore une fois, et ne put achever sa phrase. La mère en eut pitié.

— Volontiers, volontiers! dit-elle; mais allez vite les chercher, tandis que nous allons mettre nos coiffes ; nous ne vous donnons que dix minutes....

— Oh! je ne serai pas long-temps, avait répondu le jeune homme, le cœur oppressé de joie ; je vais dire à mon garçon...

Il fit quelques pas pour sortir. A la porte, il se trouva près de Catherine qui allait à sa chambre ; il lui dit à demi voix :

— O Catherine! ô mademoiselle!... que je suis heureux!....

La jeune fille cligna, en souriant, ses doux yeux, et Régis partit.

C'était quinze jours après cet événement que tout était en l'air dans la maison pour la cérémonie des fiançailles. Le père Fremin, revêtu de son bel habit de ratine grise, doublé de serge écarlate, recevait les parens, les amis, dans la salle basse; la servante et deux aides, louées pour ce jour-là, s'occupaient à la cuisine, tandis que la mère et deux jeunes parentes qui, le jour des noces, devaient être les filles d'honneur de la future mariée, présidaient dans ce moment à la toilette de la belle fiancée; et cette dernière, leste et adroite, allait vite en besogne. Des souliers en velours noir, à talons, et que recouvraient des boucles d'argent, serraient ses petits pieds; des bas en coton fin, qu'elle avait elle-même tricotés, chaussaient sa jambe mignonne; une jupe de taffetas blanc, un peu courte, car les filles bourgeoises ne portaient la robe

qu'en se mariant ; un corset à petites basques, en gros de Tours bleu-de-ciel, noué des rubans tissus d'or que lui avait donnés naguère son Valentin ; un fichu de mousseline claire, garni de dentelle, et dont les plis nombreux, retenus derrière par une épingle, laissaient voir la naissance du cou, retombaient avec grâce sur les épaules, pour rentrer ensuite par-devant dans le corset, en formant de chaque côté une manière de draperie élégamment coupée par les nœuds du corsage ; un tablier également en mousseline, et brodé d'une dentelle pareille à celle du fichu : telle était la parure, à laquelle la croix d'or, le cœur, le clavier et le collier de grenat ajoutaient un nouvel éclat. Ses beaux cheveux bruns, séparés sur le front et relevés par-derrière, formaient un chignon lisse et brillant qui en accompagnant le cou en faisait ressortir la blancheur. Enfin, sa coiffure était l'ancien bonnet lorrain, qui consistait alors en un

petit fond et une large passe de plus d'une aune de longueur, en linon, bordé d'une riche dentelle couvrant à demi le front, se repliant au-dessous de l'oreille, puis remontant vers le sommet de la tête, où les deux bouts, assujétis par une fine épingle, figuraient encore ces hauts atours des siècles passés. Toutefois, dans cette circonstance comme dans toutes celles qui avaient quelque solennité, telles que la communion, le mariage, la prise des cendres, ces espèces de barbes n'étaient point relevées, et flottaient doucement comme un voile derrière les épaules de la jeune fille. Cet ajustement donnait à la parure de Catherine quelque chose de si candide, de si virginal, qu'il n'était pas besoin du bouquet blanc que sa mère venait de lui attacher au côté, pour reconnaître en elle une timide et charmante *accordée*.

Le curé de la paroisse Saint-Epvre avait été averti de l'heure choisie pour la céré-

monie ; les deux accords de cloches que Louis XIV, vainqueur de la Lorraine, préférait, disait-il, aux meilleures symphonies, et que, lors de son séjour à Nancy, il faisait sonner durant ses repas, commençaient déjà leur joyeux carillon. Dix heures allaient sonner, quand la toilette de Catherine fut achevée ; elle descendit enfin, précédée de sa mère, et suivie de ses jeunes cousines qui l'arrêtaient sans cesse, ici pour mettre une épingle, là pour arranger un pli, et qui ne se lassaient point de lui prodiguer ces soins minutieux qui font tout le charme d'une parure bien ordonnée.

En entrant dans la salle où étaient réunis les parens et les amis des deux familles, Catherine fit une belle et gracieuse révérence à la compagnie, au milieu de laquelle on distinguait, à ses habits de fête, à son air un peu gauche, et surtout à ses yeux brillans d'espoir et de joie, le futur fiancé. Le père Fremin, après avoir jeté sur sa fille

un regard satisfait, lui prit la main, car l'usage le voulait ainsi, et dit: Allons, messieurs! partons; les violons sont à la porte. Régis, conduisez votre future belle-mère; au retour de l'église, vous donnerez le bras à votre fiancée: c'est dans l'ordre.... Le jeune homme obéit; il mit ses gants blancs, offrit avec assez de bonne grâce la main à madame Fremin, et suivit la belle Catherine, qui, conduite par son père, sortait alors de la maison: les ménétriers ouvraient la marche, et tout le long cortége suivit au son des instrumens.

Il y avait une courte distance de la rue du Four-Sacré à la paroisse Saint-Epvre; mais il fallait traverser la place. Heureusement c'était, ce jour-là, marché à la Ville-Neuve, et il ne se trouvait sur celui de la Ville-Vieille que les marchandes de fruits, d'herbes et de fleurs, qui s'y tiennent d'ordinaire. Les dernières, en raison du premier mai, jour où tous les amoureux

donnent des bouquets à leurs belles, en avaient leurs charpagnes[1] toutes chargées, et de plus, elles étaient entourées de ces grosses ramées de hêtre qu'on appelle *maies*, et que pauvres et riches achètent alors pour décorer le devant des cheminées où l'on ne fait plus de feu. Toutes ces femmes s'étaient rangées sur une ligne pour voir passer le cortége, et leurs verdures et leurs fleurs, agréablement entremêlées, semblaient une riche et odorante tapisserie tendue sur le passage de la belle fiancée, que chacun aimait et honorait dans le quartier.

Arrivé devant le portail de l'église, lequel, pratiqué dans la base de la tour qui surmontait l'édifice, offre avec ses colonnes effilées, ses petites pyramides, sa rosace et ses vieilles statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, un reste précieux de l'archi-

[1] Corbeilles d'osier, plates, en usage dans le pays.

tecture du onzième siècle, les grandes portes, couvertes de riches ciselures en fer, et séparées par un pilier gothique orné de l'image de Saint-Epvre, s'ouvrirent. Le vénérable curé parut entouré de son clergé; car, suivant les anciennes coutumes, la cérémonie des fiançailles devait se faire à la porte de l'église. Toute l'assemblée remplissait le porche, et un grand nombre de curieux accourus des rues voisines, le ferment d'un demi-cercle pressé. Les bedeaux, armés de leurs longs bâtons d'ébène, que surmonte une petite statue de Saint-Epvre en argent, commandent le silence; les thuriféraires font fumer l'encens. Le jeune couple, après avoir déposé dans un bassin d'argent les *anneaux de fiancé* qu'ils doivent échanger, et deux petits écus de Lorraine, déclarent à haute voix leurs noms et le désir qui les amène. Le curé entonne le *Veni, Creator;* et tandis que les petits clercs et le peuple en répètent les versets, il bénit le jeune couple,

ainsi que les anneaux, dont l'échange a lieu ensuite; c'est-à-dire que Catherine remet celui que le prêtre lui a donné, aux mains de Régis, tandis que Régis, à son tour, place au quatrième doigt de la main gauche de sa compagne un jonc d'argent orné de deux petits cœurs couronnés, pareil à celui qu'il lui a envoyé le matin même.

Mais après l'hymne saint, l'inscription des noms dans un petit registre consacré à cet usage, l'échange des anneaux et la bénédiction des promesses, il restait une formalité plus importante encore à remplir, une formalité essentielle, et sans laquelle toutes les autres pouvaient être regardées comme nulles, qui constituait à elle seule les fiançailles, leur imprimait le sceau de la validité, et dont nos vieilles lois avaient fait le texte de leurs diverses dispositions à l'égard de cet engagement éminemment volontaire: c'était celle du baiser public que la fiancée doit donner à celui qu'elle

accepte pour époux. Le curé invita les jeunes gens à se donner la main droite, et dit en même temps à la belle fiancée : Ma fille, en gage de foi, donnez à votre fiancé le baiser de paix !

A cette injonction, dont la gravité avait quelque chose de paternel, Catherine rougit, se tourna à demi vers son amant, qui, tirant doucement à lui la main qu'il tenait encore, et s'inclinant vers elle, reçut sur ses lèvres le pur et chaste baiser, lequel, aux yeux de tous, en présence du ciel, et devant le prêtre qui en était le ministre, autorisait de ce jour son amour. L'impression qu'il en ressentit fut vive et profonde ; son front pâlit ; un léger frisson parcourut tout son être : il se sentait comme accablé de son bonheur, et l'on eût dit qu'il commençait seulement à le concevoir.

Catherine, quoique également émue, sut mieux dissimuler son trouble, et, tout en conservant sa présence d'esprit, garda sur

ses joues la charmante rougeur que ce baiser y avait attirée. Sur une nouvelle invitation, les deux fiancés suivirent le prêtre qui rentrait dans l'église, et se rendait au maître-autel pour terminer la cérémonie par la bénédiction du Saint-Sacrement. Le jeune couple s'agenouilla sur la première marche, et avec ce sentiment pieux, mélange ineffable d'amour, de respect et de foi, qui s'empare si puissamment de l'âme, dans les courts momens de nos joies terrestres, reçut la bénédiction du vieillard qui venait de consacrer leurs premiers sermens.

Au moment où la clochette de l'enfant de chœur annonçait la fin du prosternement, les jeunes filles et les femmes se penchèrent en avant pour épier qui des deux fiancés se releverait le premier; car un présage est attaché à cette action. Si la fiancée se lève d'abord, elle sera reine et maîtresse dans son ménage; si le jeune

homme la prévient, il commandera en despote. Mais le malin espoir des jeunes filles de l'assemblée fut déçu : au moment où le prêtre se retournait vers l'autel, Régis, avec une attention tout aimable, se pencha vers sa belle compagne, la souleva par le bras, et tous deux, ainsi appuyés l'un sur l'autre, se relevèrent en même temps. A cette vue, un murmure de satisfaction, auquel se mêlaient des félicitations et des promesses de bonheur, circula dans l'assemblée. Le couple fortuné répondit aux uns, accueillit les autres avec émotion et reconnaissance. Il s'ensuivit un peu de trouble, et le cortége ne sortit pas de l'église dans un aussi bel ordre qu'il y était entré. Toutefois, les ménétriers ayant ouvert la marche, chacun reprit son rang. Mais alors les fiancés se tenaient sous le bras ; et c'était un spectacle touchant que ce jeune couple, dans les yeux duquel se lisait déjà la sécurité du mariage,

la tendre confiance de l'amour unie à la douce gravité qu'imposait l'action religieuse à laquelle ils venaient de se soumettre.

On rentra au logis, où un dîner d'apparat devait réunir tous les invités. Catherine, après avoir relevé les barbes de sa cornette, et tourné lestement un tablier blanc autour d'elle, courut donner un coup d'œil à la cuisine et au service de la table. Quand elle eut pourvu à tout, prescrit l'ordre, l'entrée des plats, les différens relevés, et tout ce qui s'ensuit, elle quitta son tablier de ménagère, rejoignit la compagnie, et annonça à ses convives que le dîner était servi. On passa dans la salle du festin, dont l'ordonnance, la propreté, le choix des mets valurent de nouveaux éloges à la jeune ménagère. Au dessert, on goûta des ratafias de sa façon, on mangea des fruits conservés par ses soins; on but du vin vieux de Malzéville, où son père avait un beau *vendan-*

*geoir.* On fit chanter les jeunes filles, qui se défendaient en rougissant, toussant, et disant *qu'elles ne savaient rien du tout...* On chanta de vieilles chansons grivoises, dont les refrains, répétés en chorus, excitaient une joie folle et naïve; tandis qu'au milieu du tumulte, plus d'un amoureux, près de sa maîtresse, trouva le moyen de se plaindre, de se justifier, d'obtenir un mot très-doux et depuis long-temps sollicité, ou quelques secrètes faveurs qui glissaient inaperçues au travers des *flons flons* que les vieillards fredonnaient d'un air gaillard, des éclats de rire des femmes, et des longs discours des beaux diseurs de l'assemblée.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces joyeux ébats: on ne quitta la table que vers le soir. Alors Catherine, pour égayer la compagnie, et terminer la journée d'une manière agréable, proposa d'aller faire un tour de promenade hors de la ville. Tout

ce qu'il y avait là de jeunes gens et de jeunes filles accueillirent la proposition. Quelques convives d'un caractère plus grave, quelques femmes d'un âge plus mûr, ou que leur ménage rappelait chez elles, prirent congé de la société ; mais les vieillards, amis de la bouteille, et pour qui cette partie n'avait pas le charme qu'une jeunesse amoureuse et enjouée se promettait d'une promenade au clair de lune, demeurèrent au logis; et le père Fremin, qui ce jour-là ne regardait à rien, ayant fait apporter quelques cruchons d'un vin clairet de Bar, leur tint tête pendant une bonne partie de la soirée, tandis que sa digne épouse et bonne et sage ménagère s'occupait à ôter la table, à serrer les débris du dîner, à remettre en place la vaisselle, enfin à rétablir une espèce d'ordre dans la maison, dont la propreté et l'arrangement habituels avaient été singulièrement bouleversés dans cette circonstance.

Cependant les fiancés et leurs jeunes amis s'étaient dirigés par les anciens bastions, détruits par ordre de Louis XIV, dont les débris couvraient encore tout le terrain qu'occupe aujourd'hui la place de Grève. Arrivés hors de la ville, ils avaient successivement visité les jardins de plusieurs d'entre eux, car il est peu de famille bourgeoise qui ne possède un ou deux arpens de terre hors des portes, lesquels, plantés en verger et garnis de treilles, lui servent de but de promenade le dimanche, ou de délassement après les travaux du jour. Après avoir circulé à travers les délicieuses campagnes qu'arrosent les fraîches eaux du ruisseau de Boudonville, la troupe folâtre revint par le faubourg Saint-Dizier, appelé depuis *des Trois-Maisons*.

L'air était doux et frais; les arbres en fleurs secouaient leur neige odorante; la lune venait de s'élever; le rossignol chantait dans les buissons d'aubépine qui

bordaient la route, et ce mélange d'ombre, de lumière, de parfums, d'harmonie, inspirait aux jeunes cœurs des pensées tendres et amoureuses.

Catherine et son amant ressentaient ce charme d'une belle nuit de printemps d'une manière plus profonde encore que de coutume. Les premiers instans où les bienséances ne leur défendaient point un rapprochement plus intime que ceux qui leur avaient été accordés jusqu'ici, étaient sentis, goûtés par eux avec ivresse.

Régis avait tant de questions à faire, tant de réponses à obtenir! mais la route ombragée qu'ils suivaient, coupée alternativement d'obscurité et de clarté, contrariait souvent l'amoureux jeune homme: car lorsqu'un arbre déjà feuillé y projetait son ombre, si Catherine osait balbutier quelques mots gracieux et doux, Régis n'en pouvait lire la ravissante expression sur son visage; et quand, à son

tour, la lune l'éclairait, la bouche de la capricieuse jeune fille demeurait muette.

Bientôt, pour échapper aux tendres reproches de son amant, et peut-être aux douces suggestions de son propre cœur, Catherine, se retournant vivement vers ses compagnes, dont la conversation paraissait aussi embarrassée, aussi fréquemment interrompue que la sienne, leur proposa de rentrer en ville, en chantant une de leurs rondes favorites.

Les tendres et malignes jeunes filles, qui voyaient dans cette proposition le moyen de taquiner leurs amans, dont la plupart auraient préféré aux douceurs du chant celles de cette sorte de tête-à-tête, se mirent aussitôt à former cette chaîne vivante, danse populaire exécutée non au son des instrumens, mais aux chansons; danse native, image de celle de nos pères, que tant de siècles, tant de révolutions de toute espèce, et même tant de perfectionnemens dans les arts n'ont pu

faire oublier, et qui égaye encore, de nos jours, dans les belles soirées d'été, les larges rues et les vastes places de Nancy.

Les jeunes gens, après avoir un peu boudé, se mêlèrent à la ronde; et toute la troupe rentra en ville par l'antique porte Notre-Dame, en répétant, après Catherine, dont la voix gaie, éclatante et jeune, commença la ronde de mai, d'abord les deux premiers vers de la chanson, et ensuite le refrain :

Voici le mois de mai,
Le mois de toutes fleurs,
Que toute jeune fillette
Aura des serviteurs.
Or, aimez-moi, ma brunette,
Vous aurez mon cœur.

On était au sixième couplet de cette ronde, poésie naïve, défectueuse dans sa forme, mais dont le sens, tour à tour tendre et malin, suffisait pour charmer ceux

qui la chantaient, quand la troupe joyeuse, après avoir traversé l'enceinte de la citadelle, entra sous la voûte oblique et profonde de la seconde porte, appelée jadis *porte de la Craffe*. L'écho bruyant de ces vieux murs répéta d'abord assez distinctement le chant de Mai et son gai refrain; mais peu à peu il s'y mêla des éclats de rire, quelques cris à demi étouffés, des pas précipités, enfin un murmure confus, insaisissable; puis tout à coup les jeunes filles, et Catherine, la première, échappant aux mains, aux bras peut-être de ceux qui les retenaient, rompirent brusquement la chaîne, coururent vers l'ouverture de la voûte, et reparurent aux brillans rayons de la lune comme un vol de blanches colombes effarouchées. Là, d'une part, les ris excessifs recommencèrent, et de l'autre, des reproches contenus, des menaces de se venger; et l'on avait descendu la Grand'rue, remonté la rue Saint-Michel,

et l'on s'était arrêté dans celle du Four-Sacré, devant la maison de Catherine Fremin, que cette gaîté bruyante et cette rancune amoureuse n'avaient pas pris fin.

Le père et la mère de la fiancée vinrent la recevoir à la porte. Régis embrassa ses parens avec une tendresse vraiment filiale, puis, en passant devant sa belle amie : Bonsoir, mamezelle Catherine, dit-il avec une feinte colère; mais son regard tendre et caressant démentait l'expression de ses paroles: Vous êtes une méchante, entendez-vous? et vous me le payerez chèrement un jour! foi de Régis!

C'est bon, c'est bon! répondit la belle riant encore; nous verrons cela! Je ne m'en effraye guère!... Mais allez-vous-en, M. Régis; et vous, mes chères amies, bonsoir! Il est tard, dix heures sont sonnées, et la *Berlotte*[1] va cesser dans un moment.

[1] Cloche qui sonne pendant un quart d'heure le couvre-feu.

Diverses circonstances firent que le mariage de Catherine et de Régis, au lieu de se faire à la Ste.-Anne, comme les parens en avaient déjà eu l'intention, fut remis à la St.-Martin, attendu que les trois mille livres de Lorraine que Catherine devait recevoir pour dot ne devaient rentrer au père Fremin qu'à cette époque.

L'amoureux Régis trouvait ce retard bien *ennuyant*, et il en faisait souvent ses plaintes à ses futurs parens. Mais le vieux bourgeois était intraitable sur cet article. L'idée de marier sa fille sans dot eût blessé son orgueil ; en conséquence, il fut sourd à toutes représentations, et même à celles de sa fille. D'ailleurs, disait à son tour la mère de Catherine, il fallait bien six mois pour préparer le trousseau : elle avait commandé des pièces de toile à son tisserand. Il fallait encore les blanchir et les ouvrer ; et peut-on mettre les gens en ménage sans seulement leur donner des draps? Ce n'était

donc pas trop de ce délai pour faire les choses d'une manière convenable.

Il est très-vrai qu'il y avait dans ces assertions une bonne dose de vanité ; car la mère Fremin savait fort bien que sa fille ne manquerait ni de linge, ni de quoi que ce soit dans la maison de son mari. Régis avait même su la mettre tout-à-fait dans ses intérêts, en lui faisant voir, sous prétexte de quelques futurs arrangemens, l'ordre et l'abondance qui régnaient chez lui. Quelquefois la bonne femme était prête à se rendre aux raisonnemens de Régis, quand celui-ci l'assurait que Catherine n'aurait besoin de rien, qu'il serait toujours assez riche de posséder une femme économe et laborieuse comme elle, que sa maison avait un urgent besoin des soins d'une ménagère, que tout s'y détériorait faute d'entretien, et qu'enfin tout ce qu'elle pourrait lui apporter en dot ne compenserait peut-être pas ce qu'il perdait en dépense et en

bonheur.... ajoutait le jeune homme d'un ton caressant : convenez-en ma mère!.... Et celle-ci, gagnée par ces manières engageantes, n'eût pas été loin de céder, si elle eût été la maîtresse de régler cette affaire à sa fantaisie, Mais, à cet égard, la volonté de son mari avait été exprimée d'une manière formelle ; et il n'y a pas à revenir là-dessus, disait l'épouse soumise ; et puis songez donc, Régis, que ma fille ne peut pas entrer chez vous toute nue : elle a filé le chanvre de ses draps, le lin de ses chemises; moi j'ai fait le reste : il faut qu'elle apporte en ménage le fruit de son travail de jeune fille, c'est la règle : on dirait de belles choses dans le quartier s'il en était autrement!

Force fut donc aux amans de se résigner à la volonté paternelle. Toutefois, le temps, qui semblait si long à leur impatience, ne devait pas s'écouler pour eux sans douceurs; ne devaient-ils pas se voir tous les

jours ? Régis n'avait-il pas été invité à dîner tous les dimanches, et à passer en famille le reste de la journée ? et les rondes du soir, et les promenades au jardin pour aller y cueillir les cerises et les autres fruits que l'été devait murir ! et les fêtes de la Pentecôte, où l'on va en pélerinage à St-Nicolas-de-Port, église chère aux jeunes filles, qui sont sûres de trouver un mari dans l'année, si, dans leurs fréquentes génuflexions aux diverses chapelles, elles ont eu le bonheur de marcher, sans le savoir, sur la pierre mystérieuse, inconnue, qui opère ce miracle ! et la St-Jean d'été, avec son bûcher de la veille ! et la fête du lendemain qui se tient sous les murs gothiques de la commanderie du *Vieil-Aître* ! C'est là que toute la ville se rend : les uns pour manger les flans tout chauds, les tartes d'un sou, et les dix espèces de cerises que fournissent Laxou, Mareville, Vandœuvres et les villages environnans ; les autres pour s'agenouiller

dévotement dans l'église, dans la cour, sous les vieux tilleuls qui ombragent l'antique chapelle, et se faire imposer la sainte étole sur la tête, tandis qu'un prêtre récite l'évangile selon saint Jean, le tout, pour être préservé du tonnerre et de *mort subite*.

Plus tard, il y aura les grandes solennités de la Fête-Dieu, où toute la Cour du duc Léopold vient à Nançy, où le parlement et les membres de la cour souveraine en robes longues, et les corps des métiers, suivent les processions, chacun dans leur costume; ces fêtes où les tapisseries de Flandre sont tendues dans les rues, où le pavé est jonché de fleurs, où les carrefours sont ornés de brillans reposoirs, lesquels témoignent diversement de la richesse, du bon goût et de la piété du quartier qui les fait ériger! Oh! il y a bien d'autres fêtes encore, sans compter la Notre-Dame d'août, où toutes les congrégations de jeunes filles de la ville se réunissent, et portent en

triomphe l'image de la Vierge en argent, tandis que de longues files de jouvencelles vêtues de blanc, le cou orné d'un ruban bleu, où pend une médaille d'argent, chantent ces belles et poétiques litanies dont le chant est si mélodieux! Et les plaisirs des vendanges, qui viennent enfin couronner toutes ces fêtes! Jeunes gens, jeunes gens! profitez bien de cette belle saison de fleurs, de fruits et d'amours! n'en perdez aucun jour! Hélas!.... n'en dilapidez point les heures précieuses par ces brouilleries, ces susceptibilités, ces folles jalousies qui jettent tant d'ombres sur ces heures brillantes et fortunées! Et pourtant faut-il s'en plaindre? A ces vives querelles, à ces bouderies mutines, à ces ruptures momentanées, car quelles amours sont franches de toutes ces choses! succèdent des larmes si sincères, des explications si tendres, des raccommodemens si doux, qu'il n'est cœur de femme qui ne consente, à ce prix, à en

subir encore toutes les amertumes !...

Toutefois, ce temps de noviciat, comme on pourrait appeler celui des fiançailles, n'est pas entièrement perdu pour le bonheur et la vertu. C'est alors qu'une sérieuse étude des goûts et du caractère de l'objet aimé apprend à corriger en soi ce qui pourrait lui déplaire. Tantôt, par un doux badinage, on indique un léger travers; tantôt un conseil donné par une bouche caressante et aimée déracine un ancien défaut que la raison n'avait pu détruire. Vous êtes violent et querelleur, mon bon Régis, disait souvent Catherine ; vous avez eu encore une affaire avec le nouvel armurier de la rue St-Dizier, parce qu'il dit que vous ne savez pas braser le fer à la française. Que vous importe! Puisque votre travail est supérieur au sien, et qu'au dire de tous les connaisseurs il n'y avait rien de plus beau que les pistolets et les fusils de chasse que, sur l'ordre de son altesse le duc

Léopold, vous aviez faits pour être envoyés en présent à la cour de Vienne, laissez dire ce sot envieux, et ne vous mesurez plus, comme vous le faites, avec lui... je le sais... sur l'esplanade entre les deux villes. Que deviendrai-je donc quand je serai votre femme, si vous ne savez pas vaincre votre humeur?... Oh! je ne parle pas pour moi... je sais que vous m'aimez trop pour m'en faire souffrir ; mais la crainte de vous savoir engagé dans quelque mauvaise affaire, me fera trembler toutes les fois que vous tarderez à rentrer au logis ; et cette crainte suffira pour me rendre bien malheureuse, je vous assure!...

— Eh bien! Catherine, je veux me corriger. Oui, vous avez raison ; pour vous je deviendrai doux et patient, je n'aurai plus d'humeur, je ne chercherai querelle à personne, même quand je verrai M. Mollard venir s'asseoir près de vous le soir, devant la porte, et me prendre ma place...

et vous raconter je ne sais quoi à demi voix qui vous fait rire comme une folle.... Mais aussi, Catherine, vous m'en tiendrez compte, n'est-ce pas?... Et vous saurez que si je ne donne pas une paire de soufflets à ce courtaud quand il me regarde en ricanant, c'est pour vous plaire.... uniquement pour vous plaire!... Entendez-vous, Catherine?.. Et en disant cela la voix du fougueux jeune homme tremblait par l'effet d'une colère contenue; ses yeux étincelaient, et les veines se gonflaient sur son front.

— Hum! vilain jaloux, reprenait la belle en souriant et sans s'effrayer le moins du monde : Il faut que je sois bien affolée pour vous aimer tel que vous êtes!... Mais enfin, mon bon Régis, corrigez-vous, et je vous aimerai encore cent fois davantage.

Ces douces paroles, un regard plus doux encore, une main pressée, et quelquefois un baiser furtif donné, bien qu'on feignît

de le laisser ravir, conjurait l'orage, et rendait à ce cœur agité, à ce front soucieux, une complète sérénité.

On était arrivé à la fin de septembre. Le trousseau de Catherine, grâce à sa diligence, était terminé; elle s'occupait maintenant de sa parure de noce, car le mariage devait avoir lieu avant six semaines.

Mais de quelle étoffe, de quelle couleur sera l'*habit de noce?* Cette grande question avait déjà été l'objet de graves discussions entre la mère et la fille. La première répétait pour la millième fois que dans son temps on se mariait en noir; qu'elle portait le jour de ses noces un habit de serge fine de cette couleur, une coiffe de batiste, à laquelle était attachée une petite couronne de fleurs en soie, d'un violet sombre, et entremêlée de fils d'or.

— Mais, ma mère, interrompait Catherine, avec cette vive impatience que les jeunes filles les plus soumises ne peuvent ré-

primer quand il est question de défendre quelque article de leur toilette, à cette époque il n'en était pas autrement : c'était le temps où la malheureuse Lorraine, veuve de princes captifs ou en fuite, était mise à feu et à sang par les Croates, où la peste et la famine avaient dépeuplé nos villes et nos campagnes, alors que le pauvre peuple était si impitoyablement traité par le marquis de La Ferté : il eût fait beau voir des bourgeoises porter autre chose que la serge et la bure, puisque tout le pays était en deuil! Mais aujourd'hui que nos princes nous ont été rendus, et que le grand Léopold a déclaré lui-même qu'il voulait que les bourgeois de sa bonne ville de Nancy quittassent leurs habits de tristesse, et oubliassent leurs malheurs, vous conviendrez, ma mère, qu'on ne saurait mieux obéir à ce bon prince qu'en portant des habits de couleurs claires, en signe de réjouissance? N'est-il pas vrai, Régis? continua-t-elle, en

s'adressant au jeune homme, qui, suivant sa coutume, venait le soir passer une heure ou deux chez son père, et qui paraissait porter une grande attention à ce que disait la belle fille, quoiqu'au fait il n'en eût pas entendu un mot, tout occupé qu'il était du jeu mouvant de la physionomie de Catherine, de sa voix qui vibrait si délicieusement à son oreille, et de la grâce de ses manières pleines de vivacité et d'enjouement. Comme il continuait à la regarder sans répondre, elle répéta la question; car elle croyait avoir quelque raison de douter que le jeune homme prît une part bien active à la discussion, du moins avec le degré d'importance qu'elle y attachait. Régis était généreux, mais économe comme tous les Lorrains. Il était bien résolu à laisser sa femme dame et maîtresse dans une partie de l'administration du ménage. Toutefois, il n'oubliait point qu'il était artisan; et pour avoir épousé une bourgeoise, il ne voulait

point renoncer à la simplicité des mœurs de sa classe. C'était cette disposition bien connue de Catherine qui l'engageait à obtenir de Régis une réponse précise. L'adroite et coquette jeune fille ajouta donc, en le regardant tendrement, tandis qu'elle roulait rapidement son aiguille dans ses doigts pour détordre son fil : Voyons, Régis, décidez cela. Comment choisirons-nous cette étoffe? Sera-t-elle rose, bleue, ou gorge-de-pigeon?...

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit Régis avec calme, et quelle que soit la couleur que vous choisirez, elle vous siéra toujours bien. Quant à la qualité de l'étoffe, si vous voulez savoir mon opinion, je pense qu'un jour de noce il faut qu'une femme soit parée : je veux donc que la robe soit riche et de bon goût, et dût-elle coûter trois gros écus l'aune.... j'approuverai tout!...

A cette déclaration qui annonçait, de la

part de celui qui la faisait, tant d'amour et de condescendance, le visage de la jeune fille devint radieux. Vraiment, mon bon Régis, dit-elle, toute confuse et au fond ravie, vous êtes par trop généreux! Je ne voudrais pas vous mettre en cette dépense... et pourtant.... tenez, ce que vous me dites là me fait bien plaisir... car vous saurez que la vieille Rachel, cette marchande juive qui achète et revend des robes aux dames de madame la duchesse, m'a dit aujourd'hui qu'on lui avait donné à vendre une pièce d'étoffe de Lyon, en soie, brochée à fleurs, tout ce qu'on peut voir de plus beau, et dont le prix, à ce que dit la vieille juive, n'est pas plus élevé que celui d'un gros de Tours ordinaire.

En effet, il y avait entre les mains de la juive en question une robe que madame la marquise de Ragerville avait fait venir de Lyon pour paraître au cercle de la duchesse à Lunéville. Mais pendant qu'on lui

expédiait cette étoffe, son mari était mort d'une attaque d'apoplexie. Cette catastrophe, et le deuil qui la suivit, lui rendant pour long-temps cette étoffe inutile, elle la donna à la juive pour la revendre à un prix fort inférieur à celui de l'achat, mais encore assez élevé pour qu'elle ne pût être placée du jour au lendemain.

On était au vendredi. Rachel, qui savait à point nommé quelles étaient, dans la ville, les filles au moment de se marier, les réunions qui devaient avoir lieu, soit chez les nobles, soit parmi la riche bourgeoisie, ne manqua pas, dès le matin, de colporter sa robe. Comme elle en avait parlé la veille à Catherine, en lui vendant quelque autre chose, elle la lui apporta, non dans l'espoir de la lui vendre, mais seulement pour la lui faire voir, car, disait la vieille, *la vue n' coûtait rien.*

C'était effectivement, comme l'avait dit Catherine, la plus belle chose du monde

que cette étoffe. Qu'on se figure un tissu de soie blanc de perle avec des raies brochées blanc sur blanc, et, entre ces raies assez espacées, de grands bouquets de roses et de bluets, avec des feuilles vertes satinées, d'un éclat merveilleux! En voyant cette robe, Catherine sentit un vif et naturel désir de la posséder; mais une telle magnificence convenait-elle à une simple bourgeoise, à la femme d'un armurier? Les paroles de Régis lui revenaient à l'esprit. Tantôt elle était prête à retenir la robe, en donnant des arrhes à la marchande; tantôt elle voulait envoyer Régis pour la lui faire voir, et le décider à l'acheter; puis une certaine délicatesse lui disait qu'il ne fallait pas abuser à ce point de la libéralité de son amant. Elle ne savait plus que faire, ni à quoi se déterminer. Elle ne pouvait consulter sa mère à ce sujet; car, quoique enfant très-aimée, Catherine redoutait un peu les longues et sages remontrances qui

lui seraient faites sur les inconvéniens du luxe, et la répétition de la vieille histoire de l'habit de noce, que sa mère avait coutume de conter toutes les fois qu'il était question de quelques innovations de toilette.

Pendant ce temps, la juive étalait l'étoffe à longs plis, s'extasiait sur la beauté de la soie, la richesse des couleurs, le bon goût du dessin; puis elle vint à penser que l'argent de la bourgeoise serait aussi bon et plus sûr, peut-être, que celui des belles dames chez lesquelles elle s'apprêtait à colporter sa marchandise, et, soupçonnant le motif de la perplexité visible de la jeune fille, elle lui dit tout à coup :

— Voulez-vous que je la porte à M. Régis? C'est un bon jeune homme qui aime ce qui est beau; et quand il ne l'achèterait pas, il la verrait du moins; et, comme on dit, la vue n'en coûte rien.

Ce fut un trait de lumière pour Catherine.

— Oui, oui, ma bonne Rachel! dit-elle, en renfermant la riche étoffe dans ses nombreuses enveloppes; portez-la-lui, mais comme par hasard, voyez-vous, et sans lui dire que vous me l'avez montrée, parce que.... vous comprenez.... je ne voudrais pas qu'il crût que.... j'aime mieux lui laisser le plaisir de me faire une surprise, s'il se décidait à.... Enfin, ajouta la jeune fille, en répondant au fin sourire de la vieille colporteuse, qui comprenait fort bien sa pensée, faites pour le mieux; je m'en rapporte à vous...

Ce même jour, le mari de la juive, qui, comme les gens de sa nation, faisait alors à Nancy un petit commerce de courtage et de banque, se trouvant chez Jean Mollard le marchand pour une affaire de ce genre, lui dit que sa femme avait une superbe pièce d'étoffe à vendre.

— Il n'y a pas sa pareille dans tout Nancy, ajouta le juif; vous devriez vous en

accommoder. Voici les fêtes de la Toussaint, et je ne doute pas que vous n'en tiriez bon profit.

Jean Mollard reçut la proposition avec une sorte de dédain.

— Grand merci, mon cher Roboam, dit-il; je n'achète rien aux juifs, moi; je fais venir mes étoffes directement de Lyon ou de Nîmes; j'en ai même une caisse qui n'est pas encore déballée. Il faut laisser ce petit commerce de brocantage à votre vieille femme, mon cher; quant à moi, ce n'est pas du tout mon affaire.

L'honnête juif, qui n'avait parlé de cela que par manière de conversation, n'insista point, et se retira un peu piqué, se promettant en lui-même, la première fois que le marchand aurait quelque billet à escompter, de lui faire payer cher son impudente grossièreté.

Comme il remontait la petite rue de la Cour, pour se rendre, par la place St-Epvre,

la rue de la Source, celle des Juifs, appelée aussi Petite rue, derrière la monnaie, à l'obscure et chétive synagogue que ses co-religionnaires avaient établie clandestinement, à la faveur du crédit de Salomon Lévi, pendant quelque temps grand-trésorier de Lorraine, Roboam rencontra le jeune armurier. Celui-ci ayant appris que la vieille Rachel était passée chez lui dans un moment où il était sorti, et se doutant bien du motif de cette visite, dit à Roboam que si la robe en question n'était point vendue, il désirait la voir, et l'acheter pour sa fiancée.

— Oh! sur ma foi, s'écria le juif, elle est bien digne d'être portée par une aussi belle fille! et ce m'est un vrai plaisir qu'elle passe dans vos mains, mon bon monsieur Régis!

— Eh bien! retournons chez vous, dit aussitôt le jeune homme, nous ferons tout de suite affaire......

— Pardon, mon cher monsieur! pardon! reprit le juif, en regardant au fond de la place, mais voilà le soleil qui se couche; le sabbat, vous savez, commence pour nous, je vais à la prière! Pardon encore ! nous ne pouvons à présent faire affaire que demain au soir.....

— Eh bien! demain soir, soit; je vous laisse aller; mais promettez-moi que vous ne traiterez avec personne avant de m'avoir revu....

— De grand cœur, monsieur Régis. Sur ma foi! vous aurez toujours la préférence, parole d'honnête Israélite, je vous le promets....

Ils se séparèrent.

Mais cette robe, objet jusqu'alors de l'envie d'une jeune fille, devait tenter une autre ambition.

Depuis trois mois Geoffroi Gaugain avait succédé à maître Grandier, qui, en mourant, lui avait laissé son étude. Ce change-

ment dans sa fortune ne tarda pas à le consoler des rigueurs de Catherine; de plus, en allant mettre les scellés chez un riche bourgeois de Badonvillers, lequel venait de décéder, en laissant une nièce, unique héritière de tous ses biens, Gaugain sut plaire à cette dernière, et devait l'épouser après les trois mois de deuil.

C'était une année de mort. Et en remplissant les devoirs de sa charge chez M^me de Ragerville, le nouveau notaire ducal apprit, on ne sait comment, l'histoire de la robe. De retour chez lui, il pensa que ce serait une belle occasion de faire sa cour à sa maîtresse, que de lui acheter cette riche étoffe pour habit de noce; seulement, comme il était fort avare, il craignait de payer trop cher en faisant lui-même cette emplette.

Il était lié avec Jean Mollard. Le samedi au matin, il courut chez lui, et le pria de lui faire cette petite négociation, en lui

faisant comprendre qu'il répugnait à sa dignité de notaire ducal d'aller chez le juif pour une semblable affaire.

Jean Mollard se mordit les doigts en entendant cette proposition, et se repentit de n'avoir pas accepté l'offre que Roboam lui avait faite la veille au sujet de cette étoffe. Toutefois, enchanté d'avoir un service à rendre à monsieur le notaire ducal, il promit de faire tout son possible pour remplir ses intentions.

Sur-le-champ, et après avoir recommandé sa boutique à ses garçons, il sortit pour aller chez le juif, qui heureusement ne demeurait pas bien loin, car il habitait la petite rue derrière les Cordeliers, et son absence ne devait pas être longue.

Mais, en s'empressant ainsi pour obliger son ami Gaugain, Jean Mollard n'avait pas pensé que ce jour était le samedi, fête du culte israélite, et que vraisemblablement

il n'y avait point de marché à conclure avec le juif ce jour-là.

En effet, arrivé devant l'étroite et misérable demeure de Roboam, il trouva la porte et les volets soigneusement fermés. Il pleuvait, la rue était fort sale, et Jean Mollard, sachant à peine où poser ses pieds parmi les immondices qui encombraient cette porte, se mit à frapper de toutes ses forces, impatient d'échapper à la pluie, à la boue, aux regards curieux du petit peuple qui habitait cette rue étroite, et qui mettait le nez à la fenêtre pour voir qui frappait ce jour-là et à cette heure chez le juif, que chacun savait devoir être en prières.

— Eh bien! s'écria le marchand en frappant de nouveau, est-ce que tu veux me tenir à ta porte pendant une heure, chien de juif?

L'Israélite, troublé dans ses pieuses méditations, ouvrit une petite lucarne au-

dessus de la porte, et demanda la cause de tout ce bruit.

— Eh bien ! lui cria Jean Mollard avec hauteur et colère, prétends-tu me laisser ici à ta porte ? ouvre, j'ai à te parler d'affaires !...

— Mon bon monsieur, répondit le juif avec le ton patelin qui lui était naturel, et riant peut-être en sa barbe de voir le riche marchand piétiner sur la pointe du pied pour ne pas gâter sa chaussure luisante, ignorez-vous que le samedi est pour nous le jour du Seigneur, et que nous ne traitons aucune affaire que le soleil ne soit descendu sous l'horizon ?...

— L'affaire que j'ai à traiter avec toi, vieux bouc, repartit Jean Mollard, doublement irrité de ce contre-temps et de la réponse du juif, ne sera ni longue, ni difficile à terminer : je viens te dire que je prends la robe dont tu m'as parlé hier ; re-

mets-la-moi, et viens demain chercher ton argent....

— Vous me demandez là une chose impossible, dit le juif en s'appuyant commodément sur le bord de la fenêtre, tandis que l'eau du toit dégouttait sur l'habit de drap fin de son interlocuteur : la robe en question est vendue, et je dois la livrer ce soir.

— Vendue! s'écria le marchand stupéfait; et à qui ?...

— Ah, ah!... A un homme qui, il est vrai, ne fait pas venir ses étoffes de Lyon ou de Nîmes, et qui est obligé de s'adresser, quand il veut avoir quelque chose de beau, à un pauvre juif. Je l'ai vendue à ce bon monsieur François Régis, l'armurier de la place St-Epvre : il la destine à sa fiancée, et il croit qu'il ne peut y avoir rien de trop beau pour elle; car c'est la belle Catherine Fremin, vous savez? ajouta le juif avec malice.

Ces derniers mots piquèrent au vif l'amant rebuté, et rouvrirent soudain les blessures que la vanité déçue avait faites à son cœur. Jean Mollard haïssait Régis, non-seulement comme son rival en amour, et un rival heureux, mais encore parce que le jeune armurier, par la politesse de ses manières et la considération dont il jouissait, l'avait emporté sur lui dans maintes circonstances. L'idée qu'il allait conduire à l'autel la femme que lui Mollard avait recherchée, revêtue d'un somptueux habit acheté pour une marquise, lui fut insupportable. Aussi, loin de s'emporter, il se contint ; et se rapprochant de la fenêtre : Mon cher Roboam, dit-il à demi-voix et d'un ton presque suppliant, puisque vous n'avez pas livré la marchandise, écoutez-moi : ce n'est pas moi que vous obligerez en ceci, mais monsieur le notaire ducal, qui va se marier : il désire cette robe pour sa prétendue. Ce ne sera pas la seule affaire

que vous traiterez avec lui; songez qu'il est de votre intérêt de vous le ménager : il a des fonds à placer, de l'argent à négocier; enfin, c'est un notaire...

Roboam écoutait d'un air soucieux, tout en disant : Je ne puis, foi d'Abraham! j'ai donné ma parole ; et cent autres fragmens de phrases qui, si elles n'annonçaient pas de sa part une complète conviction, témoignaient que l'honnête Israélite ne serait peut-être pas à l'abri d'un certain entraînement, quand la voix de sa vieille femme, partant du fond de la chambre, le rappela à ses devoirs et à ses premiers engagemens.

— Roboam, Roboam! lui cria-t-elle, pourquoi transgresser la loi du Seigneur, en parlant ainsi d'affaires le jour du Sabbat? Je vous attends pour terminer la prière : anathème sur celui qui trouble le fidèle dans ce saint exercice!...

— Mon cher monsieur, se hâta d'ajouter l'Israélite, en se retirant de la fenêtre, je

vous l'ai déjà dit, vous me demandez une chose impossible : la robe est vendue, et M. Régis doit venir la chercher ce soir. Adieu!... En prononçant ces mots, le juif referma le volet, et laissa Jean Mollard dans un état de fureur impossible à décrire.

Que le diable te torde le cou, vieux singe, vieux *schabeusse* [1] ! dit-il en s'éloignant plein de rage ; tu me le payeras!.... Et lui aussi me le payera!... j'en jure par mon aune ! Ce n'est pas lui qui aura la robe, ou je ne m'appelle pas Jean Mollard!.. non, il ne l'aura pas, quand je devrais....

Il rentra chez lui, occupé de projets de vengeance.

Cependant, vers huit heures du soir, et ayant terminé sa laborieuse journée, Régis, avant d'aller passer le reste de sa soirée auprès de Catherine, se ressouvint du ren-

[1] Nom injurieux que les enfans des rues donnent aux juifs.

dez-vous que le juif lui avait assigné. Quoique le temps fût pluvieux et la nuit fort noire, il n'hésita pas à faire cette petite course, dont, au retour, il aurait la douce récompense. Il passa donc par la rue du Four-Sacré ; il regarda un instant avec amour la fenêtre du premier étage, éclairée par la lampe de Catherine. En pensant qu'elle l'attendait sans doute, il fut d'abord tenté d'entrer dans la maison, et de dire qu'il ne viendrait que dans trois quarts d'heure. Mais la crainte que l'honnête Roboam ne fût alors couché, et qu'il ne manquât le marché, le détermina à passer outre. Il descendit la rue St-Michel, tourna à gauche dans la Grand'rue, et laissant derrière lui à sa droite le palais ducal et le couvent des Cordeliers, il continua sa route vers la porte Notre-Dame, qui, flanquée de ses deux grosses tours rondes, à toits aigus, semblait, à cette heure, avec sa sombre voûte, un antre sauvage gardé par deux géans. Les

rues étaient déjà désertes, et l'ordonnance concernant l'éclairage de la ville, bien que rendue en 1715, n'avait pu encore être mise à exécution ; et, comme on dit vulgairement, il faisait noir comme dans un four.

Après avoir tourné la rue Bazin (aujourd'hui rue de l'Opéra), et comme il entrait dans celle où demeurait le juif, Régis crut entendre marcher, mais avec une certaine précaution, du côté opposé à celui qu'il suivait. L'être mystérieux, après avoir fait pendant quelque temps la même route, traversa brusquement le ruisseau, et passant devant Régis, lui dit : Bonsoir, monsieur Régis !... Ma foi, répondit celui-ci en riant, vous êtes plus habile que moi; vous savez qui je suis, et je ne vous connais pas !... Oh ! cela ne fait rien, répondit l'inconnu, d'un ton goguenard ; et il s'éloigna à grands pas dans la rue tortueuse que terminaient en impasse les murs du couvent des Cordeliers.

Régis ne fit nulle attention à cet incident. Il atteignit la maison de Roboam, reconnaissable par un banc de pierre, que le jeune homme trouva à tâtons plutôt qu'il n'aperçut. Il frappa deux petits coups à la porte, qui ne tarda point à s'ouvrir. Rachel, portant une lampe de cuivre, l'introduisit dans une petite salle basse, où le couple défiant et craintif recevait d'ordinaire les étrangers admis, mais bien rarement, dans la maison. Tout, dans ce lieu, attestait la plus extrême pauvreté, tant était grande, à cette époque, la crainte qu'avaient les malheureux juifs de s'attirer des amendes et des vexations, en annonçant seulement un peu de bien-être! et pourtant cette humble et chétive demeure contenait peut-être plus d'or et d'argent que les coffres de fer du trésor de Lorraine.

Régis était bien vu des vieux époux, et il en fut accueilli avec confiance et hilarité.

Pendant que Rachel tirait d'un grand bahut en bois de chêne le paquet qui contenait la précieuse étoffe, le juif raconta, en riant et en faisant beaucoup de gestes, la déconvenue du marchand de la Grand'-rue; et comme un juif, dans aucune occasion, ne perd de vue ses intérêts, Roboam ne manqua pas d'ajouter que, pour avoir cette robe, Jean Mollard aurait donné tout ce qu'on lui aurait demandé.

— Mais vous ne pensez pourtant pas, mon cher Roboam, dit Régis avec gaîté, que je vous donnerai, moi, tout ce que vous me demanderez?... Ainsi il faut être raisonnable. Voyons! continua-t-il, en examinant l'étoffe que Rachel, en la déployant, exposait de son mieux aux clartés un peu blafardes de la lampe, et qui, malgré ce jour peu favorable, parut à Régis en effet d'une grande beauté; combien voulez-vous de cette robe? Dépêchons-nous, je suis pressé....

La vieille juive commençait à énumérer toutes les étoffes inférieures à celle-là qu'elle avait vendues à madame la comtesse, à madame la marquise, etc. De son côté, Roboam n'épargnait pas les frais de son éloquence mercantile pour faire admirer le poids de la soie, la beauté du tissu, l'éclat des nuances : c'était un double flux de paroles à ne pas finir.

— Sans tant de raisons, dit à la fin Régis, voulez-vous me dire le prix de cette robe ?

Et il tirait déjà sa bourse pour la payer ; car le temps s'écoulait, la robe lui plaisait, et il lui tardait d'être auprès de Catherine.

Ce ne fut pas sans peine qu'il amena la juive et son mari à répondre catégoriquement à sa question. Le prix qu'ils énoncèrent enfin, après beaucoup de circonlocutions, ne dépassait pas de beaucoup ce que Régis voulait mettre à l'habit de noce de

sa femme; il le réduisit un peu, et, après quelques légers débats de part et d'autre, il compta enfin sur la table le prix convenu, et reçut en échange le rouleau d'étoffe; ensuite il souhaita le bonsoir aux deux époux, fort contens du marché, quitta la maison, et, tout joyeux, reprit en hâte le chemin de celle de Catherine, pensant avec délice à l'accueil qu'il allait recevoir, à la joie qu'il allait causer, et aux doux fruits peut-être qu'il en allait recueillir.

La pluie avait cessé; mais l'obscurité qui régnait dans cette ruelle était toujours aussi profonde. Arrivé à son extrémité, et au moment de rentrer dans la rue Bazin, voilà que trois individus, muets et silencieux, se présentent devant Régis, l'entourent, le pressent, et tandis que deux d'entre eux, armés de bâtons courts, font tomber sur lui une grêle de coups, le troisième tente de lui arracher violemment

le rouleau d'étoffe qu'il tient sous son bras.

Attaqué ainsi à l'improviste, et troublé au milieu des plus doux pensers d'amour, le jeune armurier fut d'abord comme étourdi; mais son courage naturel lui fit repousser vigoureusement les assaillans. Il serra d'abord contre lui le paquet avec une telle force, qu'il aurait fallu un autre poignet que celui de son adversaire pour l'en arracher; puis, saisissant au hasard un des bâtons qui jouaient autour de lui, il se mit à en frapper à droite et à gauche avec tant de roideur et d'agilité, qu'après deux ou trois gémissemens étouffés deux de ses ennemis quittèrent la place. Il entendit leurs pas retentir au loin. Un seul restait, et c'était le plus acharné : il paraissait décidément en vouloir au paquet d'étoffe que Régis défendait comme un lion. Le jeune homme jeta alors son bâton, et empoignant l'inconnu, toujours silencieux, à la gorge :

— Parleras-tu donc, traître! dit-il en le serrant à lui faire rendre l'âme ; et connaîtrais-je mon voleur ou mon ennemi ?...

Le misérable, se sentant ainsi pressé, lâcha sa proie, qu'il n'avait pas cessé de tirailler, et, réunissant toutes ses forces, il donna un coup violent dans la poitrine de celui qui le tenaillait comme une barre de fer rouge. Le choc fut terrible ; Régis, malgré sa vigueur, en fut ébranlé : ses mains s'ouvrirent, et il recula jusqu'au mur, où il demeura quelques instans appuyé et comme anéanti.

Pendant ce temps, son ennemi, soit qu'il redoutât une nouvelle étreinte, soit qu'il eût reculé devant les suites dangereuses de son entreprise, avait pris la fuite.

En revenant à lui, et sentant qu'il avait encore sous le bras l'objet qu'on avait voulu lui ravir, Régis se trouva heureux d'en être quitte pour quelques horions, que du reste il avait bien rendus. Il se remit

en marche, rêvant à qui avait pu lui attirer cette aventure; et il ne fut pas longtemps à deviner qu'elle était le fruit de l'odieuse et basse vengeance d'un rival. Jean Mollard savait qu'il devait aller ce même soir chercher cette robe refusée à ses instances; il avait dressé ce guet-à-pens pour s'en emparer de vive force; et l'homme qui, à son entrée dans la rue de Roboam, lui avait dit si singulièrement bonsoir, était sans doute aposté par le traître pour s'assurer si c'était bien Régis qui se rendait à la maison du juif.

En approchant de la rue Saint-Michel, Régis fut confirmé dans ses soupçons, en voyant, à la lueur que répandait dans cet endroit une fenêtre éclairée, deux hommes arrêtés au coin de la rue; un troisième les joignit, lequel leur dit à demi-voix :

— L'affaire est manquée; rentrons!

Et tous trois se glissèrent sans bruit par l'allée de Jean Mollard.

Si Régis n'avait écouté que sa jalousie et la violence naturelle de son caractère, il eût couru sur eux, et aurait eu le temps de frotter énergiquement les épaules du courtaud; mais il s'exposait à perdre peut-être la précieuse robe; et puis n'avait-il pas promis à Catherine de ne plus avoir de querelles? Il allait la voir, et les instans loin d'elle, n'était-ce pas autant de perdu pour le bonheur? Il laissa donc le misérable se dérober à sa vengeance, et pressant son pas, que la douleur qu'il ressentait à la poitrine rendait tremblant et mal assuré, il arriva enfin à la porte de Catherine.

Il frappa deux coups, c'était son signal; la vieille servante ouvrit sur-le-champ, et, en l'éclairant pour monter l'escalier, lui dit :

— Ah! monsieur Régis, comme vous venez tard! Catiche a déjà demandé plus de dix fois pourquoi vous n'arriviez pas, et

même not' monsieur est allé chez vous, pour savoir ce qui vous retenait si longtemps ce soir à la boutique.....

— C'est que je n'ai pas pu venir plus tôt, ma bonne Guiguite : j'ai eu ce soir une petite emplette à faire, et je viens.....

Il n'eut pas le temps d'achever; Catherine, qui l'avait entendu, accourait à sa rencontre.

—C'est beau, monsieur! dit-elle avec l'accent d'un tendre reproche; faire attendre ainsi les gens! Et mon père qui est allé lui-même chez vous! on lui a dit que vous étiez sorti après huit heures; savez-vous qu'il en est près de dix? Où étiez-vous donc, monsieur?..... Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là? dites?...

En parlant ainsi, ils étaient entrés dans la chambre où la mère travaillait. Régis la salua avec respect, et posa son paquet sur la table.

— Eh bien, monsieur! répéta la jeune

fille, avec ce petit air mutin qui allait si bien à sa charmante physionomie, me direz-vous d'où vous venez, et ce que vous avez fait?...

— Oui, ma Catherine, répondit Régis, en développant le paquet; j'ai été vous chercher votre habit de noce; le voilà : est-il de votre goût? vous me pardonnerez, n'est-ce pas?

— Oh! mon bon Régis! dit alors la jeune fille, interdite et charmée à la vue de cette étoffe, dont l'éclat et la beauté étaient peut-être encore plus merveilleux le soir que le jour; est-ce bien pour moi cette jolie robe? Mais je serai trop belle!... Je n'oserai pas me montrer avec de si beaux atours!... Tenez, depuis que je vous ai vu, il m'était survenu un remords de conscience de vous faire faire une telle dépense; je comptais même ce soir vous dire que j'avais renoncé à ce projet : c'était pour cela que j'étais si empressée de vous voir ce soir..... Mais.....

mais.... Et ses yeux pétillans, sa bouche animée, disaient toute la joie dont elle était pénétrée ; mais puisque la voilà..... et que vous voulez que je sois si brave le jour de nos noces, il faut bien vous obéir..... ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire.

— Oui, ma Catherine, reprit Régis, ému de la voix de sa belle amie ; oui, je veux que vous soyez brave, et surtout heureuse, quand il devrait pour cela m'en coûter... *la vie,* allait-il dire ; mais il se contint de peur de l'effrayer. Il ne put pas de même cacher plus long-temps l'espèce de malaise qui l'avait saisi au moment où il était entré dans la chambre. Le poêle, vu le froid précoce de la saison, était déjà allumé, et sa chaleur avait subitement augmenté l'étrange oppression que Régis avait ressentie en recevant le coup de poing de Mollard. Il fut donc forcé de s'asseoir, son teint pâlit, sa tête se renversa en arrière, et il parut prêt à perdre connaissance.

A cet instant, Catherine rejeta précipitamment l'étoffe qu'elle aidait sa mère à mesurer, sans s'inquiéter si le riche tissu traînait à terre, et courant à lui :

—Régis ! qu'avez-vous ? s'écria-t-elle vivement alarmée ; d'où vient cette pâleur ? Seriez-vous malade ?...Maman ! maman ! du vinaigre ! ouvrez la fenêtre ! Grand Dieu ! il se trouve mal ! Et la jeune fille éperdue, appuyant sur son sein la tête chérie de son amant, cherchait d'une main tremblante à desserrer la boucle de son col ; car elle s'apercevait qu'il ne pouvait respirer.

Toutefois, cette syncope ne dura qu'une minute.

Le col de Régis détaché, il parut respirer plus librement, et ne tarda pas à reprendre ses sens. En se trouvant soutenu dans les bras de Catherine, si près, tout près de ce cœur tendre et agité, et dont il

sentait à son oreille les battemens redoublés, le jeune homme bénit son indisposition.

— O Catherine! dit-il d'une voix faible et attendrie; et pour prolonger le plus longtemps possible le charme de cette situation, qu'il serait doux de mourir comme cela! ne le pensez-vous pas, Catherine?...

— Hum! méchant! répondit la jeune fille, égoïste au reste comme tous les hommes! croyez-vous donc que je sois à la noce en vous voyant ainsi?... Allons, allons, remettez-vous! voilà la couleur qui vous revient!... cela ne sera rien... Maman, donnez-lui un petit verre de votre bon hydromel, cela lui remettra le cœur, j'en suis sûre... Et la mère, ainsi que la vieille servante, qui toutes deux s'étaient empressées autour du malade, allèrent aussitôt chercher, l'une un verre à pied posé sur une assiette blanche, l'autre une vieille bouteille d'hydromel qu'elle faisait elle-même, et à

laquelle on ne goûtait que dans les grandes occasions.

Tant de soins, de tendresse, ne furent point sans résultat. Bientôt Régis se trouva mieux. Questionné alors avec vivacité par son tufur beau-père qui venait de monter, par la vieille mère, et surtout par Catherine qui voulait savoir ce qu'il avait fait, ce qu'il avait bu, mangé dans la journée, qui il avait rencontré le soir, Régis, pour ne pas inquiéter ces bonnes gens et sa tendre amie, leur cacha l'événement dont il avait failli être victime, et attribua son malaise au choc du timon d'un charriot qu'il dit avoir reçu dans la poitrine, lequel charriot se trouvait à l'entrée de la rue Bazin, et qu'il n'avait point aperçu en sortant de celle où demeurait Roboam.

Cette excuse parut plausible, et fut même le texte d'une violente sortie que fit le père Fremin sur le mauvais état de la police de la ville : Ah! disait l'honnête bour-

geois, quand l'honorable corps des échevins existait, cela ne se passait pas de la sorte ; toute voiture laissée ainsi, la nuit, sur la voie publique, sans être munie d'une lanterne pour avertir les passans, était confisquée, et le propriétaire condamné à une amende. Depuis le glorieux règne de notre bon duc le grand Léopold, il a été rendu maintes ordonnances pour l'éclairage des rues, et l'on n'a pu encore en faire exécuter aucune. Ah! défunt notre pauvre Charles IV, Dieu veuille avoir son âme, nous a rendu un bien mauvais service en supprimant le corps des échevins de sa bonne ville de Nancy !...

La mère, déplorant de tels accidens, grondait doucement son futur gendre de ce qu'il avait la manie de sortir le soir sans lanterne. Catherine ne disait rien : elle réfléchissait à cet événement qu'elle ne s'expliquait pas bien, et qu'elle était tentée d'attribuer à toute autre cause qu'à celle

qu'avait alléguée Régis. Cependant, comme il se faisait tard, et que Régis, en raison de son indisposition, avait besoin de repos, on se sépara, non sans de tendres remercîmens du côté de la jeune fille, de nouvelles recommandations de celui des parens, et de mille amitiés de part et d'autre.

Une semaine s'écoula sans que l'indisposition de Régis parût faire de progrès : à la vérité, il sentait bien qu'il avait moins de force, moins de courage au travail; il éprouvait toujours cet étouffement douloureux, suite inévitable du coup qu'il avait reçu dans la poitrine. Mais le robuste jeune homme, accoutumé, comme on dit, à ne pas s'écouter, n'y portait qu'une légère attention. Et d'ailleurs avait-il le temps de penser à sa santé? Le père Fremin avait consenti à avancer le mariage de sa fille, et les premiers bans devaient être publiés le mois prochain. Pendant que la joyeuse Catherine taillait ses robes de noce, l'habit

du jour, celui du lendemain, Régis s'occupait avec son futur beau-père des dispositions nécessaires pour qu'il ne manquât rien à la fête. Avec ces soins divers, Régis ne négligeait pas celui de sa boutique ; il travaillait avec plus d'activité encore, pour compenser le temps qu'il était obligé de donner à ses amours; et quand il venait chez Catherine le soir, où il soupait maintenant tous les jours, il était si accablé de fatigue, qu'il ne pouvait manger. On lui en faisait la guerre, on disait que l'amour lui ôtait l'appétit ; mais Catherine, tout en se mêlant à ces douces plaisanteries, était quelquefois inquiète, en voyant le jeune homme, tantôt essuyant son front baigné d'une sueur brûlante, et tantôt frissonner, se plaindre du froid, quoique la chambre fût chaude, et le poêle presque rouge. Alors elle questionnait doucement Régis sur l'état de sa santé, et le jeune amant, tout au charme de se voir l'objet d'un intérêt si tendre, se

contentait de lui dire tout bas qu'il se portait bien, qu'il était heureux, qu'il l'aimait, et cent sortes d'assurances de ce genre, qui, accompagnées de cette âpre énergie d'un cœur bien amoureux, trompaient la pauvre fille, en lui faisant croire que son amant ne pâlissait, ne maigrissait, ne souffrait enfin que d'impatience et d'amour.

Cependant, un dimanche au matin, Catherine s'éveilla le cœur triste et les yeux en pleurs. Un affreux rêve avait troublé son sommeil, et elle fut bien long-temps à en dissiper l'impression fâcheuse. Toutefois, en regardant son bel habit de noce, elle se dit, et en répétant le proverbe lorrain, bah! bah! *tous songes sont mensonges!* Régis dit que c'est folie et péché que d'y croire, je ne veux plus m'en occuper: pourtant, quand il viendra, je lui raconterai celui-ci; je suis curieuse de savoir ce qu'il en dira.... En disant cela, la fillette s'habil-

lait pour aller à la grand'messe, et en même temps elle prêtait l'oreille à ce qui se faisait en bas, car elle attendait Régis, qui d'ordinaire l'accompagnait à l'église, tandis que son père lui donnait le bras.

Mais les cloches de Saint-Epvre sonnaient déjà d'une manière lente et solennelle le second coup de la messe, et Régis n'arrivait pas. Peut-être aura-t-il eu de l'ouvrage à reporter à l'arsenal, se disait Catherine, en descendant l'escalier ; il ne viendra pas à la grand'messe, mais il m'enverra mon bouquet. C'était l'usage que le dimanche, et quelle que fût la saison, les fiancés envoyassent un bouquet à leurs fiancées pour aller à la grand'messe. Mais le temps s'écoula, ni bouquet, ni message, n'arrivèrent. Catherine fut obligée de prendre ses *Heures* à fermoir d'argent, et obéissant à l'ordre de son père qui l'avait déjà appelée deux fois, de le suivre à l'église, sans avoir vu Régis ni reçu de ses nouvelles.

En traversant la place, elle jeta un furtif regard vers la demeure de son fiancé; mais elle n'aperçut rien qui lui expliquât cette absence ou ce manque d'attention. Arrivée sous le porche, un fol et vague espoir, comme il arrive lorsque le cœur prévoit quelque chose de funeste, la saisit. Il est là peut-être; il n'aura pas eu le temps de venir me chercher; il s'est rendu tout droit à l'église..... Cette idée ramena une sorte de calme mêlé d'espoir dans son cœur; elle entra toute radieuse. Mais ni dans son banc, ni dans celui de la famille Fremin, elle ne vit Régis, et les soucieuses pensées s'emparèrent de nouveau de son esprit.

Tout le temps du service elle fut distraite et rêveuse, et, par une singulière disposition de son âme, tout prenait à ses yeux un aspect triste, un caractère de deuil. Le *Kyrie eleïson*, les beaux chants du *Gloria* et du *Credo*, auxquels elle ai-

mait d'ordinaire à joindre sa voix fraîche et pure, lui donnaient envie de pleurer, tant ils lui semblaient graves et solennels. Chose étrange! la messe de mariage, que depuis qu'elle était fiancée elle se plaisait à lire, comme contenant des prières plus directes avec ses vœux, ses espérances; cette messe, placée à la fin du livre, et qu'elle avait tant de fois feuilletée, échappait alors à ses doigts incertains, et quand elle voulait trouver l'oraison en rapport avec l'action qui se passait à l'autel, je ne sais quelle fatalité lui faisait ouvrir le livre à l'office des morts ou aux prières des agonisans !.....

Frappée de ces circonstances qu'un esprit timide et tourmenté lui faisait regarder comme de funeste présage, Catherine attendit à peine que l'*Ite, missa est* fut prononcé pour sortir de l'église. Peu de personnes l'avaient suivie , et la jeune fille put en liberté regarder la maison de Régis,

cette maison où de sévères bienséances lui défendaient de pénétrer, et où pourtant son cœur était tout entier! Le père Fremin, qui, du chœur où il était placé, avait vu sa fille s'éloigner précipitamment, la rejoignit lorsqu'elle avait à peine dépassé la fontaine du milieu de la place. Catherine lui prit le bras, et d'une voix pleine d'émotion : « Mon bon père, dit-elle, je vous en prie, allez voir ce qu'il a..... pourquoi il n'est pas venu..... Je suis sûre qu'il est malade ! Allez, mon cher père !..... »

— Folle que tu es ! dit Michel Fremin en riant; ne vas-tu pas croire qu'il est mort, parce qu'une fois il aura manqué à son devoir ?

— Paix! mon père, paix ! Ne parlez pas de mort, vous me faites mal, bien mal !.... Je l'ai vu en rêve, mort, là, devant mes yeux..... Les cloches sonnaient pour son trépas, tout comme elles sonnent en ce moment..... Et en effet, les cloches son-

naient en mort; un enterrement devait avoir lieu à l'issue de la grand'messe.

— Allons, allons! ne te chagrine pas ainsi pour rien, ma fille, reprit le père : *rêves de mort, c'est mariage*, ne le sais-tu pas ?

Catherine secoua la tête avec tristesse, et quitta son père au coin de la place, tandis que celui-ci, entrant sous les arcades, se rendit aussitôt à la demeure de son futur gendre.

Les pressentimens de la pauvre fille n'étaient point trompeurs, Régis était tombé dangereusement malade. Une bonne sœur de St-Vincent de Paul, de la rue de la Source, ayant été appelée, le cas lui parut si grave, qu'elle demanda aussitôt un médecin : tous deux s'empressaient autour du malade, quand le père Fremin arriva. Régis passait des transports d'une fièvre violente au plus profond accablement; il avait perdu toute connaissance. Le mé-

decin questionna M. Fremin sur le tempérament, la manière de vivre de son futur gendre. Le père de Catherine donna tous ces détails; mais ils ne paraissaient éclairer que faiblement le médecin, qui l'écoutait d'un air pensif; enfin le vieux bourgeois mentionna l'accident que Régis disait avoir éprouvé quelques semaines auparavant. Ce fut un trait de lumière pour l'homme de l'art.

— Voilà le mal! s'écria-t-il; il n'en faut point douter, il y a un dépôt..... Et je crains qu'il ne soit trop tard pour espérer de le sauver..... ajouta-t-il d'un air sombre.

Fremin revint à la maison le cœur navré.

A cette funeste nouvelle, Catherine joignit les mains avec stupeur : son rêve avait dit vrai!..... Puis se tournant vers ses parens :

— Mon père, ma chère mère, leur dit-

elle, les yeux pleins de larmes, souffrez que j'aille accomplir un devoir! Régis est mourant, il a besoin des soins d'une femme; je suis presque la sienne..... Je veux aller près de lui..... Je sais ce que ce monde, ce que les mauvaises langues diront de cette démarche; que m'importe !... ajouta-t-elle avec égarement, si je perds Régis!... Je ne tiens pas plus à l'honneur qu'à la vie....

Son père et sa mère essayèrent de faire quelques objections, Catherine fut sourde à toutes représentations; enfin, la mère pensant que la vue de sa fiancée ferait peut-être un heureux effet sur le malade, se décida à conduire elle-même sa fille chez Régis.

Comment dire toute la douleur que ressentit la pauvre fille, en entrant dans cette maison, dont elle ne devait franchir le seuil qu'appuyée sur le bras d'un époux, que comme dame et maîtresse? Comment

dire le profond et muet désespoir qui s'empara d'elle en voyant Régis les traits renversés, pâle comme un mort, et tel enfin que le lui avait offert un songe funeste et prophétique?

Il est perdu!... murmura-t-elle avec une sorte de fatale prévision. Il est perdu! répéta-t-elle cent fois, le jour, la nuit, à toutes les heures; car, bien que les soins éclairés du médecin eussent d'abord eu quelque succès, bien qu'à force de saignées, la fièvre fougueuse qui dévorait le malheureux jeune homme se fût un peu apaisée, bien que la Sœur de charité et le médecin lui-même eussent un peu d'espoir, Catherine seule ne se fit pas illusion.

Certes, la douleur de perdre son amant, son ami, son époux, était grande, terrible, incommensurable; mais il y avait pour elle quelque chose de plus poignant encore dans la pensée qu'il quitterait la vie sans lui dire adieu, qu'il mourrait sans la re-

connaître..... En effet, un délire, tantôt furieux, tantôt paisible, mais continuel, troublait la raison du jeune homme. Il ne reconnaissait personne autour de lui, et, confondant les objets de ses anciennes et de ses nouvelles affections, il prenait les parens de Catherine pour les siens.

— Mon père ! ma bonne mère ! disait-il quelquefois, vous êtes donc revenus pour soigner votre fils malade ? Ah ! vous me guérirez, n'est-ce pas ? Que Catherine n'en sache rien ! Cachez-lui bien que je souffre ! Pauvre jeune fille ! elle a si bon cœur ! elle prendrait trop de chagrin !...

Quant à l'objet de cette tendre sollicitude, soit que les habitudes de respect et d'amour qu'il lui portait eussent laissé une impression trop profonde dans son esprit, soit que le triste sourire de la jeune fille, l'expression tendre et céleste de son regard, la douce autorité avec laquelle elle

l'obligeait à prendre les breuvages que le médecin avait prescrits, lui fissent regarder Catherine comme un être supérieur, Régis, encore imbu des doux et religieux préjugés du jeune âge, croyait voir en elle son ange gardien.

— Par quelle bonté de Dieu, disait-il quelquefois, m'est-il donc permis de voir mon ange gardien? Ah! c'est que mon père et ma mère sont là, et comme ils sont saints tous deux, mon bon ange veut bien se manifester comme eux..... Et calmé par cette espèce de raisonnement, le jeune homme recevait les soins de l'amour avec une soumission d'enfant craintif et tendre, mais dont l'expression navrait et déchirait tour à tour le cœur de sa malheureuse amie.

Les jours s'écoulaient, et le malade s'affaiblissait visiblement. Vers le quatorzième jour pourtant, quelques symptômes

favorables rendirent un peu d'espoir aux amis de Régis. Le soir, la fièvre cessa tout-à-fait, et le malade tomba dans un sommeil profond et léthargique. Il est sauvé ! disaient les parens, les amis ; la Sœur elle-même disait : il est sauvé ! Mais ces paroles d'espérance, en frappant l'oreille de Catherine, n'arrivaient point jusqu'à son cœur. Assise au pied du lit, et plongée dans une sorte de torpeur, causée autant par la fatigue de tant de nuits passées sans sommeil, que par l'idée fatale, immuable, qui ne la quittait point, elle regardait Régis, et n'entendait rien de ce qui se disait autour d'elle.

Il y avait deux heures que ce calme durait, quand tout à coup le malade s'éveilla. Ses yeux, en s'ouvrant d'abord, tout effarés, tombèrent sur sa vigilante garde ; une faible rougeur colora son visage, son regard s'humecta. Catherine ! dit-il d'une voix si faible, que l'oreille d'une

amante pouvait seule l'entendre, ma Catherine, est-ce vous ?

— Oui, c'est moi, s'écria-t-elle en tombant à genoux devant le lit, et baignant de ses pleurs la main qu'il lui présentait; je ne vous ai pas quitté !..... je ne vous quitterai jamais! et la mort même ne nous aurait pas séparés.....

— Ah! je savais bien que vous étiez aussi bonne que belle ! reprit-il; et il m'est bien doux de vous dire que j'emporte, en mourant, la seule et véritable joie de ce monde; la certitude d'avoir été aimé par la meilleure des femmes.

— Ne parlez plus de mourir, dirent les parens de Catherine en s'approchant : vous vivrez, Régis, s'il plaît à Dieu ! pour faire le bonheur de notre fille et le vôtre... car vous savez que nous vous aimons tendrement.

Un triste sourire se joua sur les lèvres

décolorées du jeune homme. Il posa sa main sur sa poitrine, et dit d'une voix oppressée.

Ecoutez-moi, mes chers parens! Je sens que j'ai peu de momens à vivre... Consolez Catherine de ma perte.... rendez sa vie douce et heureuse pour l'amour de moi!... Et toi, ma Catherine, promets-moi de rechercher près d'un autre époux le bonheur que j'aurais voulu te donner... promets-moi de porter le jour de tes noces la robe que...

Régis, dit la jeune fille d'une voix étouffée et en l'interrompant, je suis votre fiancée; vous emporterez mon anneau dans la tombe ; la robe de noce que vous m'avez donnée me servira de linceul. C'est sur vos mains mourantes que j'en fais la promesse, le serment. En disant ces mots, Catherine, éperdue d'amour et de douleur, saisit les mains de Régis, et les couvrit de baisers et de pleurs. Bientôt ces mains dé-

faillantes frémirent entre les siennes, et s'agitèrent comme pour l'attirer vers lui. Les lèvres du moribond murmuraient faiblement : Viens, Catherine, je m'en vais !... viens. Et la fiancée, obéissant à ce funeste appel, se souleva à demi; sa bouche atteignit la bouche de son amant, qui, dans l'inexprimable angoisse de ce baiser, rendit le dernier soupir.

Six mois après cette époque, c'était encore le premier de mai, dès le matin on n'avait point entendu d'aubades dans la ville, le soleil n'avait point paru sur l'horizon, et de gris et froids nuages voilaient la face du jour ; des torrens de pluie, tombant avec violence, noyaient sur la place Saint-Epvre les corbeilles de fleurs, les vertes ramées de hêtres, et toute la décoration printanière de ce beau mois d'amour et d'espérance. Ce n'était point le joyeux carillon

du bon duc Antoine qui faisait résonner la grande tour de Saint-Epvre, mais la grosse cloche des morts, laquelle porte en son contour :

« Je suis la trompette effroyable
» Du ciel criant incessamment :
» Chrétiens, craignez du jugement
» De Dieu le jour épouvantable. »

tintait lentement le glas des agonisans.

Une grande affluence se voyait dans la rue du Four-Sacré, car le curé de la paroisse, suivi de la confrérie des morts, venait de porter les derniers sacremens à Catherine Fremin, qu'on appelait aussi la *pauvre fiancée*. Depuis la mort de Régis, elle n'avait fait que languir ; les derniers mots que son amant lui avait adressés étaient restés présens à sa pensée; souvent, croyant encore l'entendre, elle répondait tout haut : Oui, Régis, oui, me voici !... Son père et sa mère étaient au désespoir.

Quinze jours avant l'anniversaire de ses fiançailles, Catherine fut obligée de s'aliter. Les progrès de la maladie furent rapides, et le matin même elle avait reçu les Saintes-Huiles et le Viatique. Ces devoirs religieux accomplis, elle parut plus calme. Tout à coup elle se tourna vers ses jeunes cousines qui ne l'avaient point quittée depuis sa maladie et leur demanda :

— Quel jour sommes-nous du mois?

— C'est aujourd'hui le premier du mois, reprend l'une d'elles. Un éclair de joie lumina soudain les yeux de la mourante; elle se souleva de son lit avec assez de force et dit : Ma mère, apportez-moi mon habit de noce. Et vous qui deviez être mes filles d'honneur, continua-t-elle, en s'adressant aux jeunes parentes, faites ma toilette. Allons! dépêchez-vous!... Sa mère voulut lui représenter qu'une telle fatigue épuiserait ses forces. C'est la dernière, chère mère! répondit-elle; et puis c'est un vœu!

Pour l'amour de Régis, ne me contrariez pas!

La pauvre mère, étouffant ses soupirs, obéit; elle apporta la funeste robe qui lui coûtait un gendre et bientôt son unique enfant. A cette vue, Catherine, animée d'une force surnaturelle, s'assit sur le bord de son lit. On lui mit des bas fins, du linge blanc, un jupon piqué blanc, un bonnet garni de dentelle; les deux jeunes filles, retenant leurs sanglots, revêtirent ce corps mourant de la robe éclatante et semée de bouquets de roses. La fiancée se fit alors apporter un miroir; et ses yeux, déjà obscurcis par la mort, cherchaient à saisir dans la glace l'image de sa défaillante beauté. C'est bien! c'est bien! dit-elle, me voilà prête!... Adieu, mon père! Adieu, ma mère!... Régis m'attend... Oui! cria-t-elle, comme répondant au funèbre appel, et dans ce cri, le dernier, terrible, aigu, et déchirant à l'oreille comme le brisement d'une

coupe de cristal, l'âme de la fiancée s'exhala.

Après la destruction de l'église des dames prêcheresses, paroisse Saint-Epvre, à Nancy, et la démolition du chœur qui contenait les tombes de plusieurs familles bourgeoises, on en vendit les pierres tumulaires, que les particuliers employèrent à différens usages. Dans mon enfance, je me souviens d'avoir souvent joué sur une de ces pierres dont on avait fait un banc devant la maison de mes parens, grande rue Ville-Vieille; et bien souvent aussi j'y ai lu ces mots gravés en creux, et encore lisibles :

Ci-gît Catherine Fremin,<br>
De son vivant fiancée à Jean-François Régis.<br>
Priez Dieu pour son âme!

## NOTE.

—

Le premier dimanche de carême, les nouveaux mariés de l'année étaient obligés d'aller faire un petit fagot dans les bois de Haie. Vers les trois heures, tous entraient en ordre dans la ville, au son des instrumens, les uns à cheval, les autres à pied, selon leur condition et leur pouvoir. Ils se rendaient au palais avec leurs fagots (ou *féchenates*), ornés de rubans et attachés à la boutonnière. Toute la cour s'amusait à les voir caracoler autour des fontaines de vin, où chacun buvait à volonté. On jetait des cornets de pois grillés avec du beurre et du sel, ou des pois de pâte sucrée, qu'on appelle encore pois *d'épehi* ou d'épice; et ces pois, en remplissant la cour, faisaient tomber la plupart des danseurs, ce qui occasionnait de grands éclats de rire. Sur le soir, les nouveaux mariés allaient en procession au milieu de la Ville-Neuve, où, après avoir fait plusieurs tours en dansant, chacun jetait son fagot en tas, et on en dressait un bûcher pendant que la danse se continuait au son des violons. Vers les sept heures du soir, toute la cour du duc de Lorraine se rendait à l'hôtel-de-ville, où était préparé un magnifique souper, tandis qu'au-dehors on dansait au son des instrumens. Après le souper et un feu d'artifice, on mettait le feu au bûcher, et on tirait au sort, devant le prince,

les *Valentins* et les *Valentines* ( ou futurs couples ). On les proclamait sur le balcon de l'hôtel-de-ville; ce qui se répétait bientôt dans toutes les rues. Les jours suivans, les Valentins envoyaient à leurs Valentines de riches présens et de beaux bouquets, avec lesquels elles paraissaient à la toilette de la duchesse. On allumait un feu de paille, le dimanche suivant, devant la maison de ceux qui avaient manqué de galanterie en cette occasion : c'était ce qu'on appelait les *Brûlés*. Telle est l'origine des *brandons* en Lorraine. ( *Histoire de la Ville-Vieille de Nancy.* )

— FIN. —

# VIE

# DE COLA DA RIENZO

PAR

MADAME HORTENSE ALLART.

---

Quand on nous peint Cola da Rienzo, on nous le peint comme un homme à grands desseins, voulant relever Rome, plein de l'antiquité; on lui donne les pensées de nos temps. Cola da Rienzo ne s'offre pas ainsi dans cette chronique contemporaine, dont nous donnons la traduction, sans espérer lui conserver sa grâce et son originalité : c'est à la fois la peinture de l'homme et celle de son temps; les sentimens sont naïfs; ce que disent les personnages de l'histoire prouve qu'ils pensaient et sentaient comme l'écrivain. Il y a peu de nuances. Quelque chose de villageois, si l'on ose dire, peut nous faire comparer ces hommes à nos paysans des campagnes. La simplicité de Plutarque est mâle; celle-ci est enfantine. L'Italie, par sa division en petits états, conservait des vues, des mœurs mesquines, et Rome n'avait pas perdu une lâcheté, que l'invasion des Barbares avait mal guérie. Les barons étaient sans courage, comme on le verra dans cette chronique, et d'une faiblesse étrange. A peine savait-on qu'il avait existé jadis une république et un empire romain. Notre auteur nous dit que Cola da Rienzo seul pouvait expliquer les inscriptions. Les mœurs et les idées étaient sous l'influence de l'Église : c'est le seul côté poétique de ce temps où la religion, alliée à la simplicité, lui prête son charme. Bien que l'Église se fût montrée si

peu respectable au xe siècle, rien n'avait ébranlé la foi. Nous voyons Cola da Rienzo plein de religion ; jamais il ne met en doute la domination papale : l'enfance est aux idées, au gouvernement comme aux hommes. Si, dans un jour d'enivrement, il dit que l'univers est à lui, nulle part il ne rappelle Rome ancienne ; son soin se borne à établir la sûreté dans la ville, soin digne de ces jours de trouble et d'ignorance.

Lui-même est un mélange de supériorité, d'enfance, de corruption, avec l'éclat de la terre du midi, l'amour des images et des fêtes, une ambition puérile, point de force ni de courage ; le talent, privé de droit et de développement.

Ne nous enchantons donc de ces temps que comme nous nous enchantons d'un enfant, quand il annonce de l'esprit au milieu de jeux frivoles, de questions puériles et de frayeurs de son âge. L'homme n'est pas ici. Mais remarquons comme le peuple entend le pouvoir avec éclat. Quand Cola, sortant d'un bas lignage, est chef, il s'habille d'écarlate, il s'entoure d'instrumens, de trompettes ; il veut du luxe ; il parle aux hommes par des tableaux ; il cherche à frapper leur imagination ; il met tout en accord avec son ciel d'Italie. C'est ainsi que le talent et que le peuple entendent la puissance. De nos jours seulement, on a commencé à vouloir bannir des états les dépenses et la pompe.

La chronique que nous publions a été écrite par un contemporain anonyme en dialecte napolitain ou romain (dans des fragmens sur l'histoire de Rome, de 1327 jusqu'en 1354, écrits de même par le même, et publiés par *Muratori*, dans ses *Antiquitates italicæ.*)

# VIE

DE

# COLA DA RIENZO.

## I

Cola da Rienzo était d'un bas lignage : son père, appelé Rienzo, tenait une taverne ; sa mère, nommée Madeleine, était porteuse d'eau et blanchisseuse. Il naquit dans le rione (ou quartier) de la Réole ; sa maison se trouvait près du fleuve, entre des

moulins, dans le chemin qui conduit à la Réole, derrière Saint-Thomas, sous le temple des Juifs. Dès sa jeunesse il s'était nourri d'éloquence. Oh! comme il était grand lecteur, lisant Tite-Live, Sénèque, Cicéron, Valérius-Maximus, et se plaisant surtout à raconter les grandes actions de César. Il passait ses journées parmi les ruines, autour de Rome; lui seul savait lire les anciennes inscriptions, les expliquant toutes, et interprétant justement les statues. Oh! combien souvent il disait : — Où sont ces excellens Romains? Où est leur suprême justice? Je pouvais me trouver de leur temps! — Cola da Rienzo était bel homme : sur sa bouche se montrait une sorte de rire bizarre. Il se fit notaire.

Un frère à lui ayant été tué sans que sa mort fût vengée, et sans que Cola pût rien obtenir, il songea longuement à venger le sang de son frère, et il pensa à relever Rome mal gouvernée. Les treize Caporioni, qui

formaient le gouvernement populaire de Rome, l'envoyèrent ambassadeur à Avignon, près du pape Clément. Son discours fut si beau que le pape, enchanté, admirant l'éloquence de Rienzo, voulut le voir tous les jours. Cola alors s'ouvrit au pape; il lui dit que les barons romains dévastaient les rues, commettaient des vols, des adultères, et tous les maux, plongeant la ville dans la désolation. Clément entra dans une grande colère contre la noblesse; mais, par l'influence du consul Jean Colonne, Cola da Rienzo perdit bientôt son crédit, et tomba dans une telle disgrâce et dans une telle pauvreté, que peu s'en fallut qu'il ne se réfugiât, à moitié vêtu, à l'hôpital. Il se réchauffait au soleil comme les couleuvres. Celui qui l'avait ruiné le releva. Le consul Jean Colonne le remit en présence du pape. Rentré en faveur, Cola fut nommé notaire de la chambre romaine. Comblé de grâces et de bienfaits, il retour-

na à Rome, très-content, et menaçant entre ses dents.

II

Il commença à remplir dignement sa charge à Rome. « Il connaissait bien les rapines des chiens du Capitole, la cruauté et l'injustice des hommes puissans. » Il voyait le péril de la chose publique, sans trouver un bon citoyen qui voulût l'aider. Se levant un jour dans l'assemblée où siégeaient tous les conseillers : — Vous n'êtes pas de bons citoyens, leur dit-il, vous qui vous nourrissez du sang des pauvres, sans vouloir les secourir. —

Alors il représenta aux employés et aux recteurs qu'ils devaient veiller au bon ordre de leur ville de Rome. Quand il eut fini, un des Colonne, nommé Andreozzo de Normanno, qui avait une charge à la

Chambre, se leva et lui donna un soufflet retentissant. Thomas de Fortifiocca, secrétaire du Sénat, se levant ensuite, lui fit la queue. Tel fut le résultat du discours de Cola da Rienzo.

Il ne se rebuta pas; et exhortant le peuple et les employés d'une autre manière, il fit peindre et exposer une image au Capitole, devant le marché, dans la partie inférieure de la Chambre. Cette image représentait une vaste mer fortement agitée, et d'horribles vagues. Sur cette mer se voyait un navire presque englouti, sans gouvernail et sans voiles, et sur ce navire une femme veuve vêtue de noir, avec la ceinture de la tristesse, sa robe déchirée sur sa poitrine, les cheveux épars, à genoux, joignant les mains, comme si elle priait pour ne pas mourir. On lisait au-dessous : *Cette femme est Rome*. Autour du navire, on voyait dans l'eau quatre autres navires submergés, avec les voiles tombées, le gouvernail rompu,

portant chacun une femme morte, avec les noms de *Babylone*, *Carthage*, *Troie* et *Jérusalem*. Dessous était écrit : *ces villes s'affaiblirent et périrent par l'injustice*. Elles disaient en vers à Rome : *Tu as surpassé toutes les puissances ; à présent nous attendons ta ruine*. Dans une île, une femme représentant l'Italie, disait : *Tu as enlevé la domination à tout pays, et seule tu m'as tenue pour ta sœur*. Dans une autre île, quatre femmes attristées, représentant les quatre vertus cardinales ; la *tempérance*, la *justice*, la *prudence* et la *force*, disaient : *Tu as possédé toutes les vertus ; à présent tu t'abandonnes aux flots*. Dans une autre île, *la foi chrétienne*, vêtue de blanc, à genoux, les mains tendues au ciel, disait : *O Père suprême! mon seigneur et mon maître, si Rome périt, où siégerai-je?* Dans la partie supérieure, un grand nombre d'animaux soufflaient les vents, augmentant la tempête qui perdait Rome. Sous les lions,

les loups et les ours, on lisait : *Voici les puissans barons et les coupables recteurs.* Sous les chiens, les porcs et les crapauds, on lisait : *Ceux-ci sont les mauvais conseillers, les partisans des nobles.* Sous les troupeaux, les dragons et les renards, on lisait : *Les mauvais employés, juges et notaires.* Sous les lièvres, les chats, les chèvres et les singes, on lisait : *Ceci est le peuple voleur, homicide, adultère, spoliateur.* En haut se voyait le ciel, où siégeait la Majesté divine, comme assistant au jugement. Deux épées lui sortaient de la bouche, une par ici, l'autre par là. D'un autre côté était saint Pierre, de l'autre saint Paul en prières. Lorsque le peuple vit cette image, il en resta émerveillé.

III

Quand Cola da Rienzo écrivait, il ne se servait pas d'une plume d'oie, mais d'une plume d'argent fin. Il disait que son office était si noble que sa plume devait être d'argent.

Bientôt il assembla le peuple pour un discours qu'il prononça dans St-Jean de Latran.

Derrière le chœur, dans le mur, il fit attacher une grande et magnifique table de métal, écrite en lettres antiques, que nul que lui ne savait lire ni interpréter. Autour de cette table, il fit peindre des figures qui expliquaient comment le sénat romain avait concédé l'autorité à l'empereur Vespasien. Au milieu de l'église, il fit disposer une tribune et des gradins pour s'asseoir, avec des ornemens. Ayant ras-

semblé plusieurs Romains puissans, entre lesquels étaient Stefano de la Colonna et Jean Colonne son fils, un des plus rusés et des plus magnifiques de Rome, et d'autres hommes habiles dans la loi ou les décrétales, Cola monta à la tribune devant tous ces braves gens. Il était vêtu d'un manteau allemand et d'un capuchon de drap blanc fin. Il avait sur la tête un petit chapeau blanc; autour du rond du chapeau étaient des couronnes d'or; du sommet du chapeau descendait une épée nue d'argent dont la pointe tombait sur une de ces couronnes et la partageait en deux.

Il monta à la tribune audacieusement et prononça un beau discours, où il dit que Rome gissait abattue par terre, ne pouvant voir où elle gissait, parce que ses yeux avaient été arrachés de sa tête. Ses yeux étaient le pape, et l'empereur,

qu'elle avait perdus par l'injustice de ses citoyens. Puis il dit :

— Voyez quelle était la magnificence du sénat, qui donnait l'autorité à l'empereur.

Et il fit lire une Charte, dans laquelle étaient inscrites les conditions et l'autorité que le peuple romain avait concédées à l'empereur Vespasien. L'empereur pouvait faire à sa volonté des confédérations avec quelque peuple qu'il voulût; agrandir ou diminuer le jardin de Rome, c'est-à-dire l'Italie; faire des citoyens rois ou ducs, les déposer et les dégrader; changer le lit des fleuves, établir ou ôter les tributs, détruire les villes ou les fonder. Le peuple romain concéda toutes ces choses à Vespasien, de la même manière qu'il les avait concédées à Tibère. Ayant lu la Charte et ces articles :

— Seigneurs, dit-il, telle était la majesté du peuple romain, qu'il donnait l'au-

torité à l'empereur. Aujourd'hui nous l'avons perdue. —

Il parla encore, puis il dit : — Romains, vous n'avez pas la paix; vos terres ne sont pas labourées. Le jubilé approche sans que vous ayez ni blé ni vivres. Si les gens qui sont venus à Rome pour le jubilé, vous trouvent si peu fournis, ils mangeront, par rage de faim, les pierres de Rome, qui ne suffiront pas à une telle multitude. — Il conclut en disant : Tâchez d'avoir la paix. Et il ajouta : Seigneurs, je sais que bien des gens m'ont dans la bouche pour ce que je dis et je fais; et cela pourquoi? par envie. Mais je rends grâces à Dieu, de ce que trois choses consument les médisans : la première, c'est la débauche; la deuxième, le jeu; la troisième, l'envie. —

Ayant fini son discours, il descendit, et il fut pleinement loué de tout le monde.

## IV

Cola avait l'habitude alors de manger avec les seigneurs romains et Jean Colonne : ces seigneurs prenaient plaisir à son langage. Ils le faisaient lever et parler. Cola disait : — Je serai seigneur ou empereur. Je persécuterai tous ces barons ; je ferai pendre celui-ci, décapiter celui-là. — Il les jugeait tous. Les barons crevaient de rire.

Oh ! combien de choses il dit sur son élévation, sur l'état de l'église, et sur son généreux gouvernement !

Il fit peindre sur le mur de St-Ange le Pêcheur, qui est fameux pour tout le monde, un feu ardent dont la fumée et la flamme s'élevaient jusqu'au ciel. Dans ce feu se voyaient des hommes du peuple et des rois, dont quelques-uns étaient à moi-

tié vivans, les autres morts; et une femme très-âgée, brûlée aux deux tiers par le feu.

D'un autre côté, était une église, d'où sortait un ange armé, vêtu de blanc: d'une main il portait une épée nue; de l'autre il prenait cette femme âgée par la main, comme pour la sortir du péril.

En haut, St-Pierre et St-Paul s'écriaient: Ange! ange! secours notre hôte!

Des faucons tombaient du ciel dans cette flamme ardente.

Une colombe, au ciel, envoyait porter par un petit oiseau une couronne d'immortelles sur la tête de la femme âgée, et chassait les faucons du ciel; dessous on lisait: *Je vois le temps de la grande vengeance que tu attends*. Le peuple regardait cette peinture; plusieurs riaient, disant que c'était vanité; ceux-ci prétendaient qu'il fallait d'autres choses que des images pour relever la ville; ceux-là que cette

peinture était très-importante, et qu'elle avait une grande signification. Annonçant son élévation, Cola da Rienzo écrivit sur un papier attaché à la porte de St-George de la Cloaque: *Bientôt les Romains retourneront à leur ancien bon état.* Il rassembla plusieurs braves gens du peuple, quelques nobles, des marchands riches et discrets pour tenir avec eux un conseil sur la situation de la ville. Il les réunit sur le Mont-Aventin, dans un lieu secret. On parla de rétablir le bon état. Cola se leva au milieu d'eux, et peignit, en pleurant, la misère, la servitude et le péril où se trouvait Rome; il peignit aussi l'état puissant, pacifique, où les Romains avaient été; les pays soumis, puis perdus.

Il disait ces choses en pleurant, et en faisant pleurer de tout leur cœur les assistans.

Il conclut en disant qu'il fallait conserver la paix et la justice, cherchant à les

consoler ; et il ajouta : — Ne vous inquiétez pas pour l'argent, la chambre de Rome a des rentes inestimables. D'abord on paie 4 sous par feu, en commençant par le pont de Ceperan jusqu'au pont de la Paille, ce qui fait cent mille florins, et pour le sel cent mille florins; les portes de Rome et les forteresses, cent mille florins, que j'ai envoyés au Pape, comme le sait son vicaire. Puis il dit : Seigneurs, ne croyez pas que ce soit par la volonté ou la permission du pape, que tant de citoyens attaquent violemment les biens de l'église. — Par ces paroles, il enflamma et réunit les âmes; il dit encore plusieurs choses qui les firent pleurer. Il déclara ensuite qu'il voulait rétablir le bon état, et tous jurèrent sur l'Evangile.

V

La ville de Rome était dans une grande agitation ; elle n'avait pas de recteurs ; le mal se commettait chaque jour, on volait partout ; les asiles des vierges étaient violés ; les jeunes filles se perdaient : pas de remède à ces maux. On enlevait la femme à son mari dans son lit. On dépouillait à la porte même de Rome les ouvriers se rendant au travail. Les pèlerins qui venaient, pour le salut de leur âme, visiter les saintes églises, loin d'être préservés, étaient volés et assassinés. Les prêtres faisaient le mal : partout crime, partout débauche, nulle justice, nul frein, personne d'épargné. Celui-là l'emportait dont l'épée était la plus forte ; l'unique salut était de se défendre avec ses parens et ses amis ;

chaque jour il y avait des réunions d'hommes armés.

Les nobles n'habitaient pas Rome. Stefano Colonna était allé avec la troupe à Corneto pour du grain. C'était à la fin du mois d'avril. Cola da Rienzo fit publier à son de trompe que chaque homme se rendît sans arme, au son des cloches, pour s'occuper du bon état. Le jour suivant, après minuit, il entendit trente messes dans l'église de St-Ange le Pêcheur. Plus tard, il sortit de l'église armé de toutes pièces, avec la tête nue. Il sortit ouvertement. Une multitude de garçons le suivaient en criant. Il faisait porter devant lui trois étendards par trois hommes de la conjuration. Le premier étendard était très-grand, rouge, avec des ornemens d'or, portant l'image de Rome assise sur deux lions, avec le monde et la palme dans les mains: c'était l'étendard de la liberté, porté par Cola Guallato, bon orateur. Le se-

cond était blanc ; on y voyait St-Paul avec l'épée en main et la couronne de la justice, il était porté par le notaire Stefaniello. Sur le troisième étendard paraissait Saint-Pierre avec les clefs de la concorde et de la paix. Alors Cola da Rienzo prit de l'audace, non sans peur, et marchant avec le vicaire du pape, il monta au palais du Capitole l'an de Dieu 1346. Il était accompagné de tout au plus cent hommes armés. Une grande multitude de gens s'étant réunie, il monta à la tribune et fit un beau discours sur la misère et la servitude du peuple romain, puis il dit que, pour l'amour du pape et le salut du peuple, il exposait sa personne à tous les périls.

## VI

Ensuite Cola da Rienzo fit lire une charte dans laquelle étaient les ordonnances pour

le bon état. Le comte fils de Cecco Mancino la lut brièvement. Le premier chapitre disait que toute personne qui en aurait tué une autre serait tuée sans exception. Le second, que les procès ne se prolongeraient pas, mais seraient expédiés dans les quinze jours. Le troisième, qu'on ne pourrait abattre aucune maison de Rome par aucune raison, mais qu'elles appartenaient au public. Le quatrième, que dans chaque rione de Rome, il serait entretenu cent hommes de pied et vingt-cinq cavaliers, aux frais du publice, nleur donnant à chacun un bouclier de la valeur de cinq carlins d'argent et un traitement convenable. Le cinquième, que les orphelins et les veuves seraient assistés de la chambre de Rome et du public. Le sixième, que dans les marais et les lacs romains et sur les plages de mer on maintiendrait continuellement un navire pour garder les marchands. Le septième, que l'argent qui venait de l'impôt

sur le fer, du sel, des ports, du passage transit, et des condamnations, se dépenserait pour le bon état, s'il était nécessaire. Le huitième, que les forteresses romaines, les ponts, les portes, ne seraient gardés par aucun baron, sinon par le recteur du peuple. Le neuvième, qu'aucun noble ne pourrait avoir aucune forteresse. Le dixième, que les barons tiendraient les rues sûres, et ne recevraient pas les voleurs ou les malfaiteurs. Le onzième, qu'on aiderait les monastères de l'argent de la commune. Le douzième, que dans chaque rione de Rome il y aurait un grenier pour des provisions de grains. Le treizième, que si aucun Romain était tué dans la bataille pour le service du public, ses héritiers auraient cent livres s'il était fantassin, et cent florins s'il était cavalier. Le quatorzième, que les villes et les terres du district de Rome seraient gouvernées par les lois du peuple romain. Le quinzième,

que si quelqu'un accusait un autre sans prouver l'accusation, il souffrirait la peine que devait souffrir l'accusé, soit en personne, soit en argent. Beaucoup d'autres choses étaient contenues dans cette Charte, qui plut beaucoup au peuple, et qu'il accepta en levant la main avec une grande joie pour confirmer la seigneurie à Cola da Rienzo avec le vicaire du pape.

Les Romains lui donnèrent licence de punir, de tuer, de pardonner, de nommer un gouvernement, de faire des lois et des traités avec les peuples, de poser des limites aux terres. Ils lui donnèrent un pouvoir aussi absolu que pouvait le donner le peuple romain.

## VII

Ces choses étant parvenues à Stefano de la Colonna, qui était à Corneto avec la troupe pour du grain, il en partit sans retard avec peu de suite et vint à Rome. Arrivé sur la place Saint-Marcel, il dit que ces choses ne lui plaisaient pas. Le matin du jour suivant, Cola da Rienzo envoya à Stefano un ordre de sortir de Rome. Celui-ci prit le papier où était l'ordre, et le déchira en mille pièces, en disant : « Si ce fou me met en colère, je le ferai jeter par les fenêtres du Capitole. » Quand Cola sut cela, il fit aussitôt sonner la cloche. Le peuple accourut avec fureur : un grand péril s'annonça. Alors messire Stefano monta à cheval, seul avec un homme de pied, et s'enfuit de Rome, s'arrêtant à peine dans Saint-Laurent, hors des murs,

pour manger un peu de pain. Le vieillard se rendit à Palestrina ; il fit ses doléances à son fils et à son neveu. Alors Cola da Rienzo commanda à tous les barons de Rome de partir, et de se rendre à leurs châteaux : ce qui fut fait aussitôt. Le jour suivant, tous les ponts qui sont autour de la ville furent dans son pouvoir.

Cola da Rienzo nomma ses officiers. Il persécuta cruellement les malfaiteurs : d'abord il en prit un, puis un autre, fit pendre celui-là, et trancher la tête à l'autre sans miséricorde.

Ensuite, parlant au peuple, il fit confirmer tous ses actes, demandant en grâce au peuple d'être nommé, avec le vicaire du pape, tribun et libérateur du peuple.

## VIII

Les seigneurs voulant faire une conjuration contre le tribun et le bon état, ne s'accordèrent pas. Quand Cola da Rienzo entendit que la conjuration des barons n'avait pas lieu à cause de leur discorde, il les cita à paraître devant lui. Le premier qui vint à son commandement fut Stefaniello de la Colonna, fils de messire Stefano. Il entra dans le palais suivi de peu de gens; il vit que la justice se rendait à tout le monde. Le peuple, alors dans le Capitole, était très-nombreux. Il craignit et s'émerveilla en voyant une si grande multitude. Le tribun se présenta à lui armé, et lui fit jurer, sur le corps du Christ et sur l'Évangile, de ne pas venir contre le tribun ni les Romains, de faire la provision des vivres, de tenir les rues sûres, de ne pas re-

cevoir les voleurs et les coupables, et aussi de protéger les orphelins, de ne pas frauder le bien public, et de comparaître armé ou sans arme à la requête du tribun. Stefaniello ayant obtenu de se retirer, messire Ranallo de li Orsini, Jean Colonna, Jordano, messire Stefano, vinrent. Enfin, tous les barons lui jurèrent obéissance avec crainte, et offrirent au bon état leur personne, leurs châteaux et leurs vassaux. François Saviello, seigneur particulier du tribun, jura obéissance. Cependant Cola sévissait avec une grande sévérité : il fit décapiter sans miséricorde un moine de Saint-Anastase, personne infâme. Les vêtemens du tribun étaient couleur de flamme ou d'écarlate; son visage et son aspect terribles. Il donnait réponse à tant de gens qu'à peine pouvait-on croire qu'il eût une tête pour tout cela. Dans d'autres jours, les juges de la ville vinrent jurer fidélité et offrir leurs services au bon

état. Les notaires firent de même, puis les marchands. En un mot, chacun en ordre, l'âme reposée, sans arme, jura au bon état commun. Alors les choses commencèrent à plaire, et les armes à cesser.

## IX

Le tribun organisa ensuite la maison de la justice et de la paix; il y déposa le gonfalon (l'étendard) de Saint-Paul, où étaient gravées l'épée nue et la palme de la victoire, et il y mit des juges populaires pour veiller à la paix. Les chefs du gouvernement populaire virent cela avec plaisir. On observait la loi du talion. Voici un jour ce qui arriva : un homme, ayant crevé l'œil d'un autre, fut amené sur les escaliers du Capitole; il restait à genoux; celui qui avait

perdu l'œil arriva; le coupable pleurait, le priant, au nom de Dieu, de lui pardonner; puis il avança son visage pour que l'autre pût lui arracher l'œil s'il lui plaisait; mais celui-ci, ému de pitié, ne lui creva pas l'œil, et lui remit son injure. On rendait promptement raison dans les affaires civiles. Une horrible peur entra dans l'âme des voleurs, des homicides, des malfaiteurs, des adultères, et de tout homme de mauvais renom. Chaque personne déshonorée s'échappait de la ville et fuyait secrètement. Il semblait aux mauvaises gens qu'ils devaient être pris dans leurs propres maisons pour être menés au supplice. Cola dispersa donc les coupables bien au-delà des limites de Rome. N'espérant de salut nulle part, ils laissaient leurs maisons, leurs champs, leurs vignes, leurs femmes et leurs enfans. Alors les campagnes osèrent se réjouir, les bœufs labou-

rer, les pèlerins visiter les sanctuaires, les marchands se promener.

X

Le tribun écrivit de belles lettres aux villes et aux communes de Toscane, de Lombardie, de Campanie, de Romagne, et des bords de la mer, au duc de Venise, à Missore Luchino, tyran de Milan, aux marquis de Ferrare, au Saint-Père le pape Clément, à Ludovic, duc de Bavière, qui avait été élu empereur, et à la maison royale de Naples. Dans ces lettres, il joignait à son nom les titres magnifiques de Nicolas, sévère et clément, tribun de la liberté, de la paix, de la justice, et libérateur illustre de la sainte république romaine. Dans ces lettres, il exposait le bon état, pacifique et juste qu'il avait commencé.

Il disait que le chemin de Rome jusqu'alors périlleux, était devenu libre. Il les engageait à se réjouir et à rendre grâces à Dieu pour de tels bienfaits.

Les courriers qui portaient les lettres avaient à la main des petits bâtons argentés, ils étaient sans armes. Le nombre de ces courriers augmenta beaucoup, car ils furent reçus partout gracieusement, et chacun leur rendit un grand honneur. On leur faisait des présens. Un de ces courriers fut envoyé à Avignon au pape, et à Missore Janni de la Colonna, cardinal. Il rapporta un bâton d'argent fin gravé avec les armes du peuple romain, du pape et du tribun, et la valeur de 30 florins. Le courrier dit à son retour : — J'ai porté ce bâton d'argent sur les routes et dans les bois; des millions de personnes se sont agenouillés devant, et l'ont baisé avec des larmes de joie en voyant les routes délivrées des voleurs. — Le tribun avait beaucoup de gens pour écrire

et dicter, qui ne cessaient de travailler; plusieurs d'entre eux étaient des plus distingués des provinces romaines. Beaucoup de bouffons, de cavaliers, de poètes et de chanteurs, commencèrent à le solliciter. On fit des poèmes et des chansons de ses actions.

## XI

Dans ce temps-là, il y avait à Rome un jeune seigneur, noble et puissant; son nom était Martino de Puorto; il était neveu du cardinal Ceccano et de Missore Jacomo Gaetano, cardinal. Ses ancêtres avaient eu plusieurs fois la dignité de sénateurs. Étant seigneur du château de Puorto, sa noblesse s'enlaidit par le vol et la tyrannie. Il prit pour épouse une très-noble femme, madame Mascia de li Alberteschi, qui était belle et veuve, et il ne

resta avec elle qu'un mois. Il se rendit malade aussi par des excès de table ; il devint hydropique et tourna à la mort.

Le tribun, pour inspirer de la terreur à tout le monde, le fit prendre dans sa propre maison, des mains de sa femme, dans son palais près le fleuve de Ripa, à main armée, et le fit mener au Capitole. Il était neuf heures. On sonna aussitôt le tocsin : le peuple s'assembla. Martino fut dépouillé de son manteau ; on lui lia les mains derrière le dos, et on l'obligea, selon l'usage, de s'agenouiller sur les escaliers près du lion. Il entendit là sa sentence de mort ; à peine le laissa-t-on se confesser complétement aux prêtres. Condamné aux fourches, parce qu'il avait dérobé une galère sur le rivage, il fut pendu ouvertement aux fourches devant le Capitole. Sa femme le put voir au loin de ses balcons ; il resta une nuit et deux jours dans les fourches ; rien ne lui ser-

vit de sa noblesse ni de la parenté des Orsini. C'est ainsi que le tribun releva Rome et condamna plusieurs autres criminels.

XII

Cette affaire épouvanta les seigneurs, qui savaient leurs injustices. Quelques-uns pleuraient de pitié, d'autres tremblaient. La justice commençait à prendre vigueur; à peine les grands effrayés se fiaient à eux-mêmes. Les rues s'ouvrirent, on put marcher librement jour et nuit, aucun n'osa porter des armes ou faire à un autre une injure ; le maître n'osait toucher son serviteur ; le tribun veillait à tout. Il y en avait qui pleuraient de joie pour de si excellentes choses, et priaient Dieu de fortifier le cœur et l'intelligence du tribun dans son bon dessein. L'intention de Cola fut d'abord d'exterminer les tyrans de ma-

nière qu'il n'en restât pas vestige. Les voituriers qui portaient l'argent laissaient les sommes sur les routes publiques, et les retrouvaient saines et sauves. Un des courriers du tribun, appelé Tortora, fut marqué comme infâme, pour avoir accepté de l'argent sans permission quand il avait été envoyé à la maison royale de Naples. La réputation d'un homme si vertueux se répandait par tout le monde ; toute la chrétienté fut émue, comme si elle se réveillait du sommeil. Un Bolonais, devenu esclave du sultan de Babylonie, ayant pu s'échapper, et étant arrivé à Rome, raconta qu'on avait appris au grand Baham qu'un homme de grande justice s'était élevé dans la ville de Rome, un homme du peuple, et qu'il s'était écrié, doutant de lui-même : — Que Mahomet et St-Elimason protègent Jérusalem ! — c'est-à-dire la Saracinia.

## XIII

Dans ces jours, il y eut une fête de St-Jean de juin. Tout le peuple alla à St-Jean. Cet homme voulut aller à la fête comme les autres. Il monta à cheval, entouré d'un grand nombre de cavaliers: il montait un cheval blanc; il était vêtu de soie blanche, brodée d'or ; son aspect était beau, fort et terrible. Devant son cheval, marchaient les cent hommes de pied armés du rione de la Reola. Le gonfalon était porté sur sa tête. Un autre jour, il se rendit de même à cheval pour dîner à Saint-Pierre majeur de Rome. Hommes et femmes l'allèrent voir passer. Une brillante milice à cheval marchait en tête. Suivaient les fonctionnaires, juges, notaires, chanceliers et autres; puis les quatre maréchaux avec leurs cavaliers ordinaires ; ensuite Jean de

Callo qui portait la coupe d'argent dans ses mains, selon l'usage sénatorial. Après lui venaient les soldats à cheval ; puis les trompettes avec les trombes d'argent ; puis les tympans d'argent qui rendaient un son doux et magnifique. Après eux venaient les promulgateurs des édits. Tous ces gens marchaient en silence. Puis marchait un homme seul qui portait en main une épée nue en signe de justice : c'était Buccio, fils de Jubileo. Un autre suivait, qui jetait de l'argent sur tout le chemin, selon l'usage impérial : il s'appelait Liello Magliaro. De çà et de là il avait deux personnes qui soutenaient son sac d'argent. Le tribun suivait ceux-ci seul, sur un grand destrier, vêtu de soie, c'est-à-dire de velours moitié vert, moitié jaune, portant dans la main droite une baguette d'acier polie et luisante, surmontée de la croix et du lion. Cecco da Alesso portait sur sa tête, à la façon royale, un étendard à fond blanc, où resplendissait

un soleil d'or entouré d'étoiles d'argent, ayant en tête une colombe blanche d'argent, qui portait une couronne d'olivier dans son bec. A droite et à gauche, le tribun avait cinquante vassaux de Vetorchiano; d'autres fidèles armés marchaient avec eux, semblant des ours à leurs vêtemens et à leurs armes. Après ceux-ci marchaient la compagnie des gens désarmés, les riches, les puissans, les conseillers, personnes considérées. Il passa le pont de Saint-Pierre dans ce triomphe et cette gloire, salué de tout le monde. Les portes et les tables avaient été jetées par terre pour faire le chemin spacieux et libre. Quand il fut arrivé à l'escalier de Saint-Pierre, tout le clergé vint à sa rencontre en costume et paré, avec la croix et les encensoirs, chantant *Veni Creator Spiritus*, et le recevant avec une grande joie. S'étant agenouillé à l'autel, le tribun présenta son offrande. Le clergé lui recommanda les biens de Saint-Pierre.

## XIV

Le jour suivant, Cola donna audience aux veuves, aux orphelins et aux désolés. Il fit punir comme faussaires deux écrivains du sénat, et les fit condamner à la forte somme de mille livres chacun. L'un s'appelait Thomas de Fortifiocca, l'autre Poncelletto de la Cammora. C'étaient deux hommes puissans de l'ordre populaire. Le tribun mena d'abord une vie modérée; puis il commença à multiplier les repas, les festins et la honte des mets divers, des vins et des douceurs. Il fit fortifier le Capitole, en ordonnant en même temps que les fortifications des seigneurs dans Rome fussent abattues; il ordonna aussi que les débris fussent portés au Capitole aux frais des seigneurs : ce qui fut fait. Il prit dans la maison de messire Stefano de la Colonna

des voleurs qu'il fit pendre. Il ordonna que tous ceux qui auraient été sénateurs payassent chacun cent florins pour réparer le palais du Capitole. Il reçut cet argent des barons ; mais le palais ne fut pas achevé, bien que commencé. Il fit arrêter Pietro de Agabito qui avait été sénateur cette année, le faisant conduire à pied comme un voleur. Alors commencèrent à arriver des envoyés des terres et des nobles : toute la Toscane déjà avait envoyé des ambassadeurs.

## XV

Le tribun organisa, pour chaque rione ou quartier de Rome, trente fantassins et cavaliers avec une solde. Il donna des gonfalons aux fantassins, et leur ordonna à tous d'être prêts au premier son de la cloche, en leur faisant jurer fidélité. Les

fantassins étaient treize cents, les cavaliers trois cent soixante, jeunes, connaissant la guerre et bien armés. Quand le tribun eut une si bonne milice, il se prépara à faire la guerre à des gens plus puissans. Publiant un édit, il cita tous les seigneurs dans les limites de Rome; il envoya en même temps recueillir les produits de l'impôt sur le feu, cet ancien cens romain qui fit venir aussitôt tant d'argent à Rome, que c'était fatigue de le compter. Les vassaux des barons payèrent promptement un carlino par maison. Les villes, les terres, les communes de la Toscane inférieure, la Campanie, les côtes, se préparèrent à payer le tribut, et même, on ne le croirait pas, les vassaux d'Antioche payèrent. Chacun montra une humble obéissance à sa mère et Dame Rome. Jean de Vico seul, préfet, tyran de Viterbo, ne voulut pas obéir; cité mille fois, il ne voulut pas comparaître. Alors le tribun donna sentence contre lui; il le priva de sa dignité

de préfet, dit qu'il était meurtrier de son frère, factieux, qu'il ne voulait pas rendre la forteresse de Respampano, l'appelant du simple nom de Jean de Vico.

## XVI

Le tribun se détermina alors à la guerre. Il nomma capitaine Cola Orsino, adolescent, seigneur du château Saint-Ange, en lui donnant pour conseiller Jordano delli Orzini, et il trouva beaucoup d'auxiliaires. On assiégea la ville de Vetralla durant soixante jours, en dévastant le pays, brûlant et pillant jusqu'à Viterbo. Quelle grande peur éprouvèrent ceux de Viterbo! Ils livrèrent enfin la ville de bonne volonté. Cette guerre fut belle, puissante et honorable. Il y avait beaucoup de barons de Rome et d'autres seigneurs. Après que les Romains

eurent consumé et détruit les campagnes, brûlé l'ouvrage et le lin jusqu'à Viterbo, au milieu de juillet, dans la grande chaleur, le tribun se détermina à aller personnellement à cette guerre, à montrer sa puissance avec ses cavaliers et ses fantassins, et à dévaster les vignes de Viterbo. Dès que le préfet sut cela, il songea à obéir. Quelques barons étaient, dans ce temps, renfermés au Capitole, Stefano de la Colonna et Missore Jordano de Marini. Le préfet, d'abord, envoya des ambassadeurs, puis vint en personne à Rome. Il entra au milieu du jour au Capitole, et se livra au tribun: il était suivi de soixante hommes. Alors les portes du Capitole furent fermées, on sonna la cloche; les hommes et les femmes s'assemblèrent. Le tribun fit un discours, où il dit que Jean de Vico voulait lui obéir et au peuple romain. Alors il rendit la préfecture à Jean, disant que Jean aussi rendait les biens du peuple: ce qui fut fait; car, avant que

le préfet quittât Rome, et avant que l'armée de Vetralla ne fût de retour, la forteresse de Respampano fut remise aux questeurs et au syndic de Rome; après quoi le préfet s'en alla librement.

## XVII

Remarquons ici une nouveauté sur les songes. La nuit, avant le jour de la paix, comme le tribun dormait sur son lit splendide et triomphal ( c'était son premier sommeil ), il commença à crier fortement en dormant, disant : *laisse-moi, laisse-moi.* A ces mots, les serviteurs de sa chambre coururent et dirent : Seigneur, qu'y a-t-il? Le tribun venait de s'éveiller; il leur répondit : Je rêvais qu'un frère blanc venait à moi et me disait : Prends ta forteresse de Respampano, voilà qu'on te la rend. Di-

sant cela, il me prit par la main; alors je criai. —

Ce songe se réalisa ni plus ni moins. Un jeune frère hospitalier, nommé frère Acuto de Assisi, qui fonda l'hôpital de la Croix de Sainte-Marie Rotonde, d'une bonne et sainte vie, traita l'accord entre les Romains et le préfet.

Il vint le jour suivant devant le tribun avec la nouvelle de la paix, lui disant : Reçois la forteresse de Respampano, je te la rends. Le tribun parlait alors au peuple de la tribune; toute la rue du marché était remplie. En tête de la rue apparut le frère Acuto, vêtu de blanc, sur son âne couvert de blanc, couronné d'olivier, avec l'olivier en main. Le peuple se pressait pour le voir. Du plus loin que l'aperçut le tribun, il dit à ceux qui l'entouraient : — Voilà le songe de cette nuit. —

Dans cette guerre de Vetralla, les Romains eurent mille hommes de cava-

lerie et six mille hommes de pied. L'armée revint couronnée d'olivier.

## XVIII

Après que Respampano se fut rendue, d'autres forteresses se rendirent : le château fort et riche de Cere, Monticielli près Tivoli, Vitorchiano près Viterbo; la forteresse de Civita-Vecchia près la mer, Piglio dans la Campanie, et Puorto près du Tibre.

Le tribun eut alors dans ses mains les forteresses, les passages et les ponts de tout l'état romain.

Alors il fit cœur, nommant Jean Colonne capitaine, pour marcher contre ceux de la Campanie, spécialement contre le comte de Fonni, Jean Gaetani; mais Jean et les Campaniens obéirent. Le préfet, en signe

de vraie obéissance, envoya son fils François en otage, très-honorablement accompagné. Alors Cola de Buccio de Vranca, homme puissant, qui habitait sur les montagnes de Riete, s'enfuit par le plus court chemin des terres de Rome.

Le tribun fit élever une très-belle chapelle au Capitole, où il fit chanter des messes solennelles avec beaucoup de chanteurs et d'illuminations. Pendant qu'il était assis, il faisait tenir les barons debout et sans chapeau devant lui. Combien ils avaient peur! Cola avait une femme jeune et belle, qui, quand elle allait à Saint-Pierre, était accompagnée de jeunes gens armés et de femmes patriciennes. Les femmes de son service, avec des éventails en plumes, la préservaient des mouches, et l'éventaient. Elle avait un oncle, appelé Jean Barbieri, qui fut fait grand seigneur, et nommé Jean Roscio. Il marchait accompagné de citoyens romains. Tous les

parens du tribun étaient traités de même. Il avait une sœur veuve qu'il voulut marier à un baron de Castella.

## XIX

Le tribun fit encore des nominations, et renouvela l'administration. La renommée d'un si bon gouvernement s'étendit de manière que les citoyens de terres lointaines vinrent à Rome en personne chercher justice. On ne saurait croire combien il en arriva, et combien de gens furent punis. A Pérouse, un juif, très-riche usurier, avait été tué avec sa femme; l'affaire vint à Rome. On vint se plaindre de beaucoup d'offenses tyranniques des villes de Toscane. Le tribun donnait bon espoir à chacun. Les auberges étaient remplies par la foule des étrangers; les maisons abandonnées se re-

peuplaient. Beaucoup de monde venait au marché. Les seigneurs des montagnes, ceux de Malieri, Todino de Antonio, toujours éloignés de Rome, se présentèrent. Le tribun, au milieu de tant de prospérités, voulant être seul seigneur, licencia le vicaire du pape, son collègue, ultramontain, grand décrétaliste et évêque de Viterbo, bien qu'il eût de nombreuses lettres et commissions des grands prélats d'Avignon.

Alors Cola envoya une ambassade au pape pour lui signifier l'état des choses. L'ambassadeur à son retour dit que le pape et tous les cardinaux étaient dans un grand doute.

## XX

Rome riait, retournée à des jours meilleurs. Alors vinrent d'honorables et triom-

phales ambassades de Florence, Sienne, Arezzo, Lodi, Terani, Spolette, Rieti, Amelia, Tivoli, Velletri, Pistoïa, Foligni, Ascesi. Des hommes de sagesse, honnêtes et considérés, juges, cavaliers et marchands, parlant bien et facilement, faisaient ces ambassades. Les villes de la Campanie et le duché s'offrirent au bon état. Les villes du patrimoine firent une soumission volontaire.

Le peuple de Gaëte, qui repoussait le joug de l'église, envoya au tribun une ambassade et dix mille florins. Les Vénitiens écrivirent des lettres scellées avec le plomb, dans lesquelles ils offraient au bon état leurs personnes et leur avoir. Missore Luchino, grand tyran de Milan, conforta dans une lettre le tribun à bien faire et à dominer les barons. La majeure partie des tyrans de Lombardie méprisèrent d'abord le tribun : ce furent Missore Tadeo de li Pepoli de Bologna, le marquis Obizo de Ferrare, Mas-

tino della Scala de Vérone, Filippino de Gonzaga de Mantoue, les seigneurs de Carrare de Padoue; en Romagne, Francesco de li Ordelaffi de Forli, et beaucoup d'autres tyrans qui firent une dédaigneuse réponse, mais qui, après avoir mieux réfléchi, préparèrent aussi des ambassades solennelles. Louis duc de Bavière, élu empereur, envoya de secrets ambassadeurs, priant, au nom de Dieu, le tribun de le raccommoder avec l'Église, afin qu'il ne mourût pas excommunié. Le duc de Durazzo lui écrivit du royaume de Pouille, adressant ainsi la lettre: *A notre ami très-cher*. Le prince de Tarente et d'autres princes royaux lui écrivirent encore. Une ambassade importante arrivait de la part de Louis, roi de Hongrie. Déjà les précurseurs de l'ambassade étaient arrivés, priant que le tribun et le peuple de Rome s'occupassent de la vengeance à prendre de la mort du roi André de Pouille tué par ses barons. Ces précurseurs de l'am-

bassade étaient deux personnes notables, vêtues de riche velours vert doublé de couleurs variées, avec la cape allemande. Quand le tribun sut leur ambassade, voulant leur donner réponse, il les mena à la tribune devant tout le peuple. C'était le samedi, jour où les coupables recevaient leur peine. Il fit poser sur sa tête sa couronne de tribun; dans la main droite il tenait un melon d'argent avec la croix; il dit: — Je jugerai la terre et les peuples avec équité. Ceux-ci sont les ambassadeurs des Hongrois, qui viennent demander justice de la mort de l'innocent roi André. — Il eut des lettres gracieuses de la reine Jeanne, veuve de ce prince infortuné. La femme du tribun en eut cinq cents florins et des bijoux. Il eut des lettres du pape qui l'exhortait à bien faire; il en eut de plusieurs prélats qui lui disaient de se nourrir du lait de l'Église, comme de celui d'une mère pieuse et douce. Philippe de Valois, roi de France,

lui écrivit une lettre, mais sans pompe et de style de marchand, qui arriva plus tard.

## XXI

A présent je veux conter quelque chose de la justice que Cola avait établie à Rome. Ceux qui vendent aujourd'hui, dans Rome, la viande et le poisson, sont les pires des hommes, accoutumés à tromper tout le monde. Alors ils disaient nettement : — Cette viande est du bouc, celle-ci est de la chèvre, celle-là est du porc; ce poisson est bon, celui-ci est mauvais. — Chaque métier en un mot, disait la vérité. Parmi les ambassadeurs, il y avait un moine noir de la ville de Castello; il logea à Rome, dans le champ de Flore. Un soir, après s'être levé de table, il ne put trouver son manteau qu'il avait laissé dehors, et qui avait été

volé. Le moine se disputa avec l'hôte qui disait : — Tu ne m'as pas confié de manteau. — Le moine ne voulant pas le fatiguer, alla au tribun, et lui dit : — Seigneur, j'ai été souper, en laissant mon manteau hors de l'auberge ; je croyais que votre seigneurie me le conservait : il m'a été volé, je ne peux le retrouver. Je suis un moine sacré, et voilà que je m'en vais dans ma robe, léger comme un oiseau. — Le tribun répondit :— Ton manteau est sauvé.— Il envoya chercher du drap, et lui fit tailler et coudre un riche manteau. Le moine content retourna à l'auberge, disant : — Je n'ai rien perdu, voici mon manteau. —Le notaire du tribun désigna les limites du lieu où le vol avait été commis; et, sans les événemens qui arrivèrent, Cola aurait tiré du lieu plus de mille florins. Sur le terrain du château de Capranica, un voiturier fut volé d'un mulet et d'une charge d'huile. Le comte Bertollo, seigneur du château, en témoignage de sa

bonne foi, envoya trente florins à l'homme pour l'huile et le mulet, et paya quatre cents florins de condamnation pour avoir mal gardé le pays. Un courrier qui portait des lettres au tribun fut assassiné et volé par un autre courrier. Celui-ci, étant pris, fut enterré vivant, et l'autre enterré par-dessus lui. Un plus bel exemple se donna au sujet de la mort du roi André. Les avocats du roi de Hongrie, demandant justice, et ceux de la reine Jeanne disant qu'elle n'avait pas pris part à la mort de son mari, comparurent au tribunal de Rome. Le roi demandait vengeance. On inscrivit sur un livre les actes des deux partis. Ceci ne fit pas peu d'honneur au tribun.

## XXII

Quand le tribun vit que toute chose lui

était prospère, et qu'il régnait pacifiquement et sans contradiction, il désira l'honneur de la chevalerie. Il fut donc fait chevalier et baigné dans la nuit de Sainte-Marie, au mois d'août. Il prépara pour les fêtes tout le palais pontifical de Latran, et les alentours de Saint-Jean de Latran. Plusieurs jours avant, il avait fait construire les tables à manger avec le bois des fortifications des barons. Ces tables furent dressées dans la vieille salle du vieux palais de Constantin et dans le palais nouveau. Chacun s'en émerveillait. On abattit d'un côté les murs de la salle, en établissant des escaliers pour apporter les mets du repas. On prépara du vin dans toutes les salles. C'était la veille de Saint-Pierre in vincoli. Tout Rome, hommes et femmes, se rendit à Saint-Jean; tous se mirent sous les portiques ou dans les rues publiques, pour voir le triomphe et la fête. Des gens à cheval vinrent de diverses nations, barons,

peuple, hommes de loi, vêtus de soie et avec des bannières. On riait, on se réjouissait. Une suite de bouffons sans fin arriva. L'un sonnait de la trombe, l'autre de la cornemuse ; celui-ci avait des trompettes. Après cette grande musique vint la femme du tribun, à pied, avec sa mère : beaucoup d'honorables dames l'accompagnaient pour lui faire plaisir. Devant elle marchaient deux adolescens, portant en main un noble frein de cheval doré ; des trompettes sans nombre ; beaucoup de joueurs de chevaux, parmi lesquels les Pérousins et les Cornetins étaient les premiers. Puis venait le tribun, et le vicaire du pape à côté. Une épée nue était portée devant le tribun, et sur sa tête l'étendard ; il tenait dans sa main un bâton d'acier ; beaucoup de nobles l'accompagnaient ; son vêtement était de soie blanche garnie d'or. Le soir, entre le jour et la nuit, il monta dans la chapelle du pape Boniface,

et parla au peuple, disant : — Sachez que je me dois faire chevalier cette nuit. Demain vous reviendrez, et vous entendrez des choses qui plairont à Dieu, au ciel et aux hommes sur terre. — De manière que la joie se répandit dans toute la multitude. Il n'y eut ni armes ni rumeur. Deux personnes se querellèrent et tirèrent l'épée; mais avant d'avoir frappé, elles la remirent dans le fourreau. Chacun resta dans son droit chemin. Les habitans des villes voisines vinrent à cette fête, et les vieillards, les jeunes filles, les veuves, les épouses. Quand tout le monde fut parti, on célébra un office solennel pour le clergé. Après l'office, le tribun entra dans le bain, et se baigna dans la conque (conca) de l'empereur Constantin. Cela fait trembler à lire, et cela fit beaucoup parler le peuple. Un citoyen romain, Vico Scuotto, cavalier, lui ceignit l'épée. Puis le tribun s'endormit sur un lit vénérable, et

resta dans ce lieu qu'on appelle la Fontaine de Saint-Jean, dans le circuit des colonnes. Il passa là toute la nuit. Il y vit de grandes merveilles. Une partie du lit, qui était neuf, tomba par terre lorsqu'il y monta et *sic in nocte silenti mansit.* Le lendemain venu, le tribun se vêtit d'écarlate et d'autres couleurs. Missore Vico Scuotto lui ceignit l'épée; il mit les éperons d'or comme chevalier. Rome entière et tous les gens à cheval allèrent à Saint-Jean, ainsi que les barons, les hommes de loi, les citoyens, pour voir Missore Cola da Rienzo chevalier. Ce fut une grande fête et une grande joie.

## XXIII

Comme chevalier, Cola parut dans la chapelle du pape Boniface sur la place,

accompagné de beaucoup de monde; on chanta là une messe solennelle : on ne manquait ni de chanteurs ni d'ornemens. Durant la célébration de cette solennité, le tribun s'avança vers le peuple, et jetant une grande voix, dit : —Nous citons Missore le pape Clément, pour qu'il vienne à Rome à son siége. — Il cita le collége des cardinaux; il cita le Bavarois, puis les électeurs de l'empire d'Allemagne, et dit: —Je veux voir la justice de leur élection.— Il se trouvait écrit que, passé un certain temps, l'élection revenait aux Romains. Ayant fait ces citations, on prépara les lettres et les courriers pour les mettre en chemin. Le tribun tira son épée, coupa dans l'air autour de lui le monde en trois parties, en disant : — Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi. — Le vicaire du pape était présent à ces choses, restant là comme une bûche ou comme un idiot. Stupéfait de cette nouveauté, il ne sentait

plus rien; puis ayant là son notaire, il protesta par sentence publique, et dit que ces choses se faisaient sans sa volonté, sa connaissance, ni la permission du pape.

Pendant que le notaire faisait à haute voix ces protestations au peuple, Missore Cola ordonna que les trompettes, les trombes, les timbales sonnassent, afin que la voix du notaire ne s'entendît pas, de manière que le plus grand bruit couvrît le moindre. Coupable bouffonnerie! La messe était finie. Il faut ici noter une chose : ce jour-là, depuis l'aube jusqu'au soir, l'eau et le vin, amenés par des conduits, coulèrent des narines du cheval de bronze de Constantin, tombant dans la conque pleine; la jeunesse, les citoyens, les étrangers qui avaient soif, restaient à boire joyeusement autour de la conque.

## XXIV

Quand on vit que le tribun s'était baigné dans la conque de Constantin, et qu'il avait cité le pape, on resta dans le doute et la surprise. Il y en eut qui l'accusèrent d'audace ; d'autres dirent qu'il était fantasque et fou. Il se rendit au dîner solennel composé de beaucoup de mets divers et d'excellent vin. Beaucoup de seigneurs et de dames en furent. Le tribun et le vicaire du pape s'assirent seuls à la table de marbre, table papale. La vieille salle de St-Jean fut toute pleine de tables. La femme du tribun, avec les dames, mangea dans la salle du palais neuf du pape. Ce dîner manqua plutôt d'eau que de vin ; qui voulut en être en fut : on y vit des abbés, du clergé, des chevaliers, des

marchands. On y mangea des bonbons de toute espèce, du poisson délicat, des faisans. Il ne fut pas défendu à qui le voudrait d'emporter à sa maison les restes de son dîner. Les ambassadeurs envoyés au tribun étaient présens. Durant le repas, sans compter les autres bouffons en grand nombre, il y en eut un déguisé en bœuf, avec des cornes, qui joua et sauta. Le dîner fini, Missore Cola da Rienzo se rendit à cheval au Capitole, vêtu d'écarlate et d'autres couleurs, avec une grande cavalcade. Il ne faut pas taire qu'il fit faire pour son usage une cassette d'un grand prix, ouverte dessus, qui devint inutile, et un petit chapeau tout en perles, très-beau, sur lequel était un pigeon en perles. Ses vices de divers genres le conduisirent à sa perte.

## XXV

Un jour, le tribun invita à dîner Missore Stefano de la Colonna le vieillard. Comme vint l'heure de dîner, il le fit mener par force au Capitole, où il le retint; puis il y fit mener Pietro da Agabito, seigneur de Jennazzaro, sénateur de Rome. Il fit prendre encore par force Lubertiello, fils du comte Vertollo, qui était aussi sénateur; il fit conduire ces deux sénateurs au Capitole comme des voleurs. Il retint aussi le jeune et heureux Jean Colonna qu'il avait fait capitaine peu de jours avant, Jordano delli Orzini, Missore Rannallo delli Orzini, Cola Orzino, seigneur du château Saint-Ange, le comte de Vertollo, seigneur de Vicovaro delli Orzini, et beaucoup d'autres des grands barons de Rome. Il n'eut pas Lucca de Saviello, ni Stefa-

niello de la Colonna, ni Missore Jordano de Marini. Le tribun garda soigneusement les barons prisonniers, par une espèce de trahison, disant qu'il voulait consulter avec eux, ou qu'il voulait les retenir pour dîner. Durant la soirée, le peuple blâma beaucoup la malice des nobles, en célébrant la bonté du tribun.

Alors Missore Stefano le vieillard posa cette question : quel était le mieux pour un chef du peuple d'être prodigue ou avare? On disputa beaucoup là-dessus. Après que tous eurent parlé, Missore Stefano, prenant le bord du vêtement du tribun, dit :

— Pour toi, tribun, il serait plus convenable que tu portasses un honnête vêtement de plébéien que ces habits magnifiques. —

— En disant cela, il lui montrait la bordure. Cola da Rienzo, l'entendant se troubla. C'était le soir. Il fit renfermer tous

les nobles et doubla la garde. Missore Stefano fut retenu dans la salle du conseil ; il resta toute la nuit sans lit, marchant çà et là, touchant la porte, pressant les gardes de l'ouvrir. Les gardes ne l'écoutèrent point. On le traita cruellement toute la nuit. A présent vient le jour.

## XXVI

Le tribun avait délibéré de trancher la tête aux barons pour délivrer le peuple de Rome. Il ordonna que la tribune fût couverte d'étoffes de soie rouge et blanche, en signe de sang. Puis il fit sonner la cloche et assembler le peuple. Ensuite il envoya un confesseur, frère mineur, à chaque baron, pour qu'ils fissent pénitence et prissent le corps du Christ. Quand les barons apprirent ces choses au son de la cloche ,

ils furent si glacés d'effroi, qu'ils ne pouvaient parler. La plupart d'entre eux s'humiliant, firent pénitence et communièrent; Missore Rannallo de li Orzini et quelques autres ne purent pas faire de même, ayant, le matin même, mangé des figues. Missore Stefano de la Colonna ne voulut ni se confesser ni communier, disant qu'il n'était pas préparé, ni ses affaires non plus.

Mais quelques citoyens romains voyant le jugement que le tribun voulait faire, le retinrent avec des paroles douces et flatteuses, changèrent son opinion et son dessein. Cependant les barons condamnés descendaient tristes vers la tribune; les trompettes sonnaient comme pour leur jugement; ils restaient en présence du peuple. Le tribun, ayant changé de pensée, monta sur le balcon et fit un beau discours, s'appuyant sur ces mots du *Pater noster : Dimitte nobis debita nostra*. Il excusa les barons, disant qu'ils voulaient être désor-

mais au service du peuple avec lequel il les raccommoda. Ils inclinèrent tous successivement la tête devant le peuple. Le tribun nomma quelques-uns d'eux préfets des vivres, d'autres ducs de Toscane, d'autres ducs de Campanie. Il donna à chacun un beau vêtement, et fit faire un étendard doré. Ensuite il les fit dîner avec lui, et parcourut Rome à cheval, suivi par eux. Puis il les laissa aller sauves. Ce fait déplut beaucoup aux gens prudens. Le peuple disait : Il a allumé le feu et la flamme, il ne pourra plus les éteindre.

## XXVII

Dès que les barons furent libres, ils se rendirent à leurs forteresses, menaçant, entre les dents, sans qu'aucun pourtant osât commencer la guerre contre les Ro-

mains. Cependant les Colonne, les seigneurs de Marini, Missore Rannallo et Missore Jordano fortifièrent secrètement leurs forteresses, firent une ligue, montrèrent qu'ils voulaient se révolter, fortifièrent Marini. Telle fut la négligence du tribun, qu'il n'empêcha pas ces choses. Beaucoup de gens en murmuraient.

Quand le château de Marini fut fortifié, garni d'hommes, de lances, vivres, murs et vin, la rébellion se découvrit. Le tribun manda aux révoltés un fol édit de comparaître; le messager reçut trois blessures à la tête dans les vignes de Marini. Les combattans descendaient de Marini, et venaient tous les jours dévaster les champs romains, emmenant les bœufs et le bétail; ce qui excitait les regrets et la terreur. Le tribun les cita encore, les menaçant de sa fureur. Il ordonna que Missore Rannallo et Missore Jordano fussent peints, vêtus de chevaliers, avec la tête en bas et les pieds en haut. Missore Jor-

dano s'en vengea, courant jusqu'à la porte Saint-Jean, prenant hommes, femmes et troupeaux, pour les conduire à Marini.

Missore Rannallo son frère passa au-delà du Tibre, entra dans la ville de Nepe, courant ici et là, pillant, incendiant, brûlant les terres, les maisons, les hommes, et jusqu'à une noble dame veuve qui s'était retirée dans une tour. Une telle cruauté augmenta la fureur des Romains; il conçurent une grande haine contre Missore Jordano.

## XXVIII

Les vendanges se faisaient alors; le raisin était mûr, on le pressait. Dans ce temps, le tribun réunit le peuple armé; et, entraînant la guerre hors de Rome, il se rendit au-dessus du château de Ma-

rini, logeant son armée dans un lieu qu'on appelle la Maccantrevola. La guerre fut belle, grosse et puissante d'hommes de pied et de cavaliers; il y avait vingt mille hommes de pied et huit cents de cavalerie; le temps était si orageux et si pluvieux qu'il empêchait d'agir. Cependant, dans l'espace de huit jours, les troupes du tribun ravagèrent tout ce qui était autour du château de Marini. Ils dépouillèrent le terrain, taillèrent les vignes et les arbres, brûlèrent les bâtimens et les bois. Le château ne fut plus ce qu'il avait été. Durant ce temps, un cardinal vint à Rome, légat du pape; il écrivit lettres sur lettres au tribun, pour qu'il revînt à Rome, où il voulait lui parler. Le tribun, ayant ravagé le pays, leva son camp et s'en alla, non loin de Marini, à la Castelluzza, qu'il soumit promptement après quelques combats. Il reçut beaucoup d'ambassades dans ce lieu: près de là coulait un petit ruisseau; le tribun y

baigna deux chiens, disant que c'étaient Rannallo et Jordano, deux chiens chevaliers. Il mit en marche toute son armée, et retourna à Rome, où les lettres du légat le rappelaient. Se rendant à Saint-Pierre avec sa cavalerie, il entra dans la sacristie, et il revêtit sur toutes ses armes la dalmatique que portent les empereurs à leur couronnement, riche vêtement tout en perles. Ainsi vêtu selon la mode des Césars, il monta au palais du pape, avec les trompettes sonnantes; il se présenta devant le légat, sa baguette en main et sa couronne sur la tête, terrible et fantastique. Il lui dit: — Que vous plaît-il de commander? — Le légat répondit: — Nous avons beaucoup d'informations de notre seigneur le pape. Le tribun éleva la voix, et dit: — Quelles sont ces informations? — A cette réponse hautaine, le légat se tut. Alors le tribun s'en retournant, alla continuer la guerre contre Marini.

## XXIX

La guerre était forte. Les citoyens de Rome semblaient lassés de fatigue, de gêne et de pertes. Le tribun ne payait pas les soldats comme il avait coutume. On murmurait dans la ville. Les troupes de Rome écrivirent des lettres à Missore Stefano de la Colonna, pour qu'il vînt avec ses gens, lui promettant qu'on lui ouvrirait la porte.

Les Colonne rassemblèrent leurs gens à Palestrina au nombre de sept cents hommes de cheval, et quatre mille hommes de pied. Ils voulaient entrer par force à Rome. Beaucoup de barons entrèrent dans la conjuration avec eux; de grands préparatifs se firent à Palestrina, et, pour retourner à Rome, ils disaient doucement qu'ils voulaient aller à leurs maisons. Le tribun, fortement épouvanté d'un tel ras-

semblement, devint comme infirme ou fou; il ne mangeait ni ne dormait. Avant de combattre, il parla au peuple, l'encouragea, et lui dit: — Sachez que Saint-Martin, fils de tribun, m'est apparu cette nuit, et qu'il m'a dit: « Ne doute pas que tu ne tueras les ennemis de Dieu. » —

Le lendemain, le tribun, au son de la cloche, réunit le peuple armé, et lui dit: — Seigneurs, je vous apprends que cette nuit Saint-Boniface pape m'est apparu, et qu'il m'a dit qu'aujourd'hui nous ferons vengeance de ses ennemis les Colonne, qui si honteusement flétrissent l'église de Dieu. Puis il dit: — J'ai un fils; il se nomme Laurent; il viendra avec moi à la bataille contre les parjures qui ont trahi le peuple. Puis, il ajouta: Nous savons par nos espions que ces gens se sont posés près de la ville à quatre milles, dans un lieu nommé Monimento; ce qui est un signe que non seulement ils seront battus, mais

encore tués et ensevelis dans le monument. —Après ces mots, il fit sonner les trompettes, les timbales et toute la musique militaire.

Il ordonna la bataille, nomma les capitaines, donna le mot, qui fut : *Saint-Esprit, chevalier.* Ayant fait cela tranquillement et sans bruit, il s'en alla à Porta-San-Lorenzo, qui s'appelait Porta-Levertina, avec les légions de pied et de cheval.

Les barons du parti du peuple furent Jordano de li Orzini, Cola Orzino, du château Saint-Ange, et beaucoup d'autres. Le préfet, appelé par le tribun, vint avec cent cavaliers pour servir les Romains; mais le tribun le désarma ainsi que les siens, le mit en prison avec son fils, et donna ses chevaux aux Romains, disant au peuple : — Ne vous émerveillez pas que j'enferme le préfet qui était venu pour vous trahir.

## XXX

Les Colonne quittant, avec de grandes forces Monimento vers minuit, se portèrent au monastère de Saint-Laurent, hors les murs. Le temps était déplorable à cause de la pluie et d'un grand froid. Les barons Stefano de la Colonna, Jean son fils, Pietro da Agabito, Jordano de Marini et beaucoup d'autres, se réunirent pour décider ce qu'on devait faire. Stefano était malade et tremblait comme la feuille; Pietro da Agabito avait vu en songe sa femme veuve et désolée; il voulait pour cela s'absenter de la guerre et éviter la bataille. Ils entendaient sonner la cloche; ils savaient que le peuple était irrité.

Stefano della Colonna, capitaine de la guerre, comme il arriva là avant tous les autres, seul avec deux hommes, se rendit

à la porte de Rome, et commença à appeler à haute voix la garde par son nom. Il priait qu'on ouvrît la porte, disant : — Je suis citoyen de Rome; je veux retourner à ma maison; je viens pour le bon état. —Il portait le gonfalon de l'Église et du peuple. La garde lui répondit :— Les gardes sont changées; celui que vous appelez n'y est pas; vous ne pouvez entrer, les portes sont fermées. Ne connaissez-vous pas la colère du peuple contre vous qui troublez le bon état? N'entendez-vous pas la cloche? Je vous en prie, au nom de Dieu, allez-vous-en. Vous ne voudrez pas être la cause de tant de mal. Pour preuve que vous ne pouvez pas entrer, voici que je jette la clef dehors. — Il jeta la clef, qui tomba en un amas d'eau qu'avait formé le mauvais temps.

Quand les barons furent réunis en conseil, pensant à toutes ces choses, ils virent bien qu'ils ne pouvaient pas entrer. Ils délibèrèrent de partir avec honneur. Se partageant

en trois corps, ils ordonnèrent de venir jusqu'à la porte de Rome avec les trompettes sonnantes, et puis de prendre à droite et de s'en retourner avec grand honneur.

Déjà les deux premiers corps, composés d'infanterie et de cavalerie, se présentaient: Petruccio Frajapane était le conducteur. Ils donnèrent des trompettes à la porte, puis tournèrent à droite et s'en allèrent. Le troisième corps arrivait où était toute la cavalerie : c'étaient les nobles, les braves, les bons cavaliers, toute la force de l'armée. Un édit fut donné qui ordonnait, sous peine du pied, que personne ne combattît. Les premiers combattans furent huit nobles barons, entre lesquels se trouva Jean de la Colonna. Ils marchaient en avant loin des autres. C'était à l'aube du jour. Les Romains, en dedans de la porte, n'avaient pas la clef: ils ouvrirent la porte par force pour venir à la mêlée. Ce fut un grand bruit pour ouvrir la porte, et une grande

confusion, la porte droite fut ouverte, la gauche resta fermée. Jean de la Colonna s'approchant de la porte, et voyant qu'elle avait été ouverte sans ordre, crut que ses amis avaient fait le trouble au dedans, et avaient forcé la porte. Jean Colonna aussitôt embrassa son bouclier, ayant sa lance à la cuisse, piqua son cheval, et entra courant par la porte de la ville. Dieu! comme il fit une grande peur au peuple! Il vit fuir devant lui toute la cavalerie de Rome; le peuple aussi, tournant en arrière, s'enfuit presque à moitié portée d'une arbalête. Malgré cette grande fuite, Jean Colonna ne fut pas suivi de ses amis, de manière qu'il resta là seul, comme s'il était appelé au jugement. Alors, apprenant qu'il était seul, les Romains prirent courage. Son malheur fut grand : car son cheval le porta dans une grotte à gauche de la porte en entrant. Dans cette grotte, il fut renversé de cheval. Comprenant son infortune, il

demanda miséricorde, et supplia le peuple, au nom de Dieu, de ne pas le dépouiller de son armure. Que dirais-je de plus? Il fut dépouillé, il reçut trois blessures et mourut. Jean était d'un bon naturel: il n'avait pas encore de barbe; sa renommée brillait de vertu et de gloire. Il resta nu, blessé et mort sur une petite montée, auprès du mur de la ville, en dedans de la porte: ses cheveux étaient remplis de boue; à peine pouvait-on le reconnaître. Et voyez la merveille! Aussitôt le temps troublé s'éclaircit; le soleil envoya de brillans rayons; un jour obscur se changea en un jour gai et serein.

## XXXI

Cependant Stefano de la Colonna au milieu de la multitude qui encombrait de nouveau la porte, demandait tendrement

son fils. On lui répondit : — Nous ne savons ce qu'il a fait ni où il est allé. — Alors Stefano se douta que son fils serait entré. Il piqua son cheval, franchit seul la porte et vit son fils par terre, au milieu des gens nombreux qui l'accablaient de coups entre la grotte et la boue qui était là. Stefano, craignant pour lui, retourna en arrière ; il sortit par la porte : mais sa raison l'abandonna. L'amour de son fils le rappela ; il ne put rien dire : il repassa la porte, cherchant s'il n'y avait aucun moyen de délivrer son fils. Il vit que son fils était mort ; il s'en retourna triste. Comme il sortait de la porte, une grosse pierre lui fut lancée (d'une petite tour) qui le blessa aux épaules et atteignit son cheval. Aussitôt lui furent lancées des lances de çà et de là. Son cheval, blessé d'un coup dans la poitrine, faisait de telles ruades qu'il ne put se maintenir en selle et tomba par terre. Le peuple aussitôt

le tua devant la porte, sous une image. Il resta là en vue du peuple et de ceux qui passaient. Un de ses pieds manquait, et il avait des blessures nombreuses, avec une ouverture terrible entre le nez et les yeux. Alors le peuple sortit furieux, sans ordre et sans lois, cherchant à qui donner la mort. Il rencontra Pietro de Agabito de la Colonna, qui portait les armes pour la première fois. Il était tombé de cheval, ne pouvant marcher à cause de la terre glissante. Il s'enfuit dans une vigne voisine. Vieux et chauve, il supplia, au nom de Dieu, le peuple de l'épargner: les prières étaient sans effet. On lui prit d'abord son argent; on le désarma, puis on lui ôta la vie : il resta dans cette vigne, nu, chauve, mort; il ne semblait pas homme de guerre. Un autre baron, Pandolfo de Bellovedere, tomba près de lui dans cette vigne. En peu de temps le nombre des morts fut de douze. La multitude d'infanterie et de cavalerie

laissa ses armes çà et là, sans ordre, avec une grande peur, et sans jamais regarder en arrière. Personne ne combattit. Missore Jordano n'arrêta sa fuite qu'à Marini. Tous furent défaits : l'ennemi fut battu, et l'on trouva par terre, en vue du peuple et des passans, ceux qui avaient été illustres sénateurs jusqu'à cet instant. Il est vrai que l'étendard du tribun tomba par terre. Le tribun épouvanté, levant les yeux au ciel, ne dit d'autres paroles que celles-ci : — Hélas ! Dieu, m'as-tu abandonné ? —

## XXXII

Dès que le peuple eut obtenu la victoire, le tribun fit sonner ses trompettes d'argent, fit la reconnaissance du camp avec gloire et triomphe, mit sur sa tête la couronne d'olivier, et revint à Rome avec

tout le peuple vainqueur. Il se rendit au temple de Sainte-Marie de Aracielo, et là il offrit sa baguette d'acier et sa couronne d'olivier à la vierge Marie. Il déposa sa baguette devant cette vénérable image, et sa couronne chez les frères mineurs. Depuis lors il ne porta jamais ni baguette, ni couronne, ni étendard. Ensuite il parla au peuple du haut de la tribune, et dit qu'il voulait rentrer son épée dans sa gaîne. Il la tira alors, la frotta de son vêtement, en disant : — J'ai coupé les oreilles de têtes telles, que le pape ni l'empereur ne les pouvaient tailler. — Les trois corps morts furent portés dans Sainte-Marie de li Frati, dans la chapelle des Colonne, couverts de vêtemens d'or. Les comtesses vinrent avec une multitude de femmes échevelées, pour pleurer sur Stefano, Jean et Pietro de Agabito. Le tribun les fit chasser, ne voulant pas que des honneurs fussent rendus; et il dit : — Si ces trois corps me mettent en

colère je les ferai jeter dans le sépulcre des pendus; ils sont parjures et indignes d'être ensevelis. — Ces trois corps furent secrètement portés de nuit dans l'église de Saint-Sylvestre de la Capo, et là furent ensevelis par les religieuses sans pompe. Les autres morts furent des gentilshommes romains, orviétans, et d'autres terres voisines de Rome, tous amis des trois nommés. Les captifs furent enfermés au Capitole.

## XXXIII

Si Cola da Rienzo, poursuivant sa victoire, avait marché en avant il prenait le château de Marini, et abaissait à jamais Missore Jordano, qui n'aurait plus relevé la tête; et peut-être le peuple romain restait paisiblement en liberté. Le jour suivant, le tribun fit appeler les cavaliers ro-

mains, qu'il appelait la milice sacrée, et il leur dit : — Je veux vous donner la paie double, venez avec moi. — Ceux-ci ne savaient ce que le tribun voulait faire. Les trompettes sonnant, il s'en alla au lieu où les autres avaient été défaits (en novembre 1347). Il conduisit son fils Laurent dans l'endroit où était mort Stefano Colonna. Arrivé là, il fit descendre son fils de cheval, et prenant de l'eau dans un trou, il jeta sur son fils cette eau mêlée au sang de Stefano, disant : — Tu seras chevalier de la victoire. — Alors les autres s'émerveillèrent ; puis il commanda que les connétables de la cavalerie touchassent son fils de leur glaive. Ensuite il retourna au Capitole, et dit : — Allez chacun votre chemin : nous avons fait une œuvre commune ; nous avons tous été Romains ; il nous appartient, à vous et à moi, de combattre pour la patrie. — Ces paroles troublèrent fort les âmes des cavaliers : depuis

lors ils ne voulurent plus porter les armes. Alors le tribun commença à s'attirer la haine. Le peuple en parlait mal, disant que son arrogance était grande. Il commença à devenir terriblement injuste, à abandonner les vêtemens de l'honnêteté : il s'habilla comme un tyran stupide; il montrait déjà qu'il voulait dominer par la force. Déjà il commençait à voler l'église. Il enfermait ceux qui étaient riches, ou il leur enlevait leurs richesses, en leur imposant silence. Le plus souvent il ne réunissait pas le peuple par la peur qu'il avait de sa fureur. Il engraissait et prenait des couleurs; il mangeait et dormait mieux. Il laissa sortir de prison le préfet qui était malade, gardant son fils en otage. Les peuples commencèrent à l'abandonner. Ni les barons, ni le grand nombre de personnes accoutumées, ne paraissaient plus à la cour. Il établit alors l'impôt du sel, voulant de l'argent pour les soldats. Du-

rant ce temps, Missore Jordano de Marini ne cessait de faire chaque jour de nouvelles tentatives, attaquant et dépouillant les gens. C'était le moment de l'automne et des vendanges : le grain était cher ; son prix ruinait le peuple que Missore Jordano pillait : on était mécontent. Le légat cardinal maudit Jordano et le jugea pour hérétique ; après quoi il fit un accord avec les seigneurs, c'est-à-dire, Luca Saviello, Sciaretta et la Colonna, leur donnant ses faveurs. Alors les chemins publics se fermèrent. Les paysans ne portaient pas le grain à Rome : de nouveaux murmures naissaient chaque jour.

## XXXIV

Il y avait alors à Rome un comte chassé du royaume de Naples. C'était Missore

Janni Pipino, palatin d'Altamura, comte de Minorvino. Il demeurait à Rome avec sa famille parce que les princes royaux de Naples ne pouvaient souffrir ses grandes rebellions. Missore le comte palatin fit dans ce temps jeter une grande barricade sous l'arc de Salvatore in Pesoli, et durant un jour et une nuit il fit sonner la cloche de Saint-Ange-le-Pêcheur. Personne ne se hasardait à rompre cette barricade. Le tribun manda là, en signe de défense, sa bannière à cheval. Un connétable de cavalerie, nommé Scarpetta, tomba mort en combattant, frappé d'une lance.

Quand le tribun sut que Scarpetta était mort, et que le peuple ne venait pas à son appel, entendant sonner la cloche de Saint-Ange-le-Pêcheur, il soupira profondément, déjà refroidi; il pleura, ne sachant que faire; son cœur était abattu; il n'avait pas plus de force qu'un enfant; à peine pouvait-il parler; il croyait que des embûches lui

étaient tendues au milieu de la ville : ce qui n'était pas, car personne ne se montra rebelle ; personne ne se leva contre le peuple ; mais chacun était refroidi. Il crut qu'il allait être tué. Que dirai-je de plus? On vit bien qu'il n'était pas un homme d'assez de vertus pour mourir au service du peuple, comme il avait promis. Pleurant et soupirant, il fit un discours au peuple qui se trouvait là, disant qu'il s'était bien conduit, mais que par envie on n'était pas content de lui. — A présent je descends de ma domination après sept mois. — Prononçant ces paroles en pleurant, il monta à cheval, et les trompettes d'argent sonnantes, suivi des enseignes impériales et des gens armés, *triumphaliter descendit*, et il se rendit au château Saint-Ange, où il se tint caché. Sa femme se sauva du palais de Lalli en habit de Frère mineur. Quand le tribun perdit sa grandeur, ceux qui étaient avec lui pleuraient ;

le misérable peuple pleurait aussi. Sa chambre fut trouvée pleine de beaux ornemens. On ne saurait croire la quantité de lettres à envoyer qui se trouvèrent. Les barons virent cette chute, mais par peur ils restèrent trois jours avant de vouloir retourner à Rome, et quand ils y furent revenus, la peur leur resta. Les sénateurs nommés après la chute du tribun gouvernèrent avec faiblesse. Ils firent peindre sur le mur du Capitole le tribun avec la tête en bas et les pieds en haut, selon l'usage pour les chevaliers; de même pour Cecco Mancino, son notaire et chancelier; de même pour le comte son neveu, qui rendit la forteresse de Civita-Vecchia. Le cardinal légat entra dans Rome, procédant contre lui, condamnant la plus grande partie de ses actions, et disant qu'il était hérétique.

Le palatin qui avait troublé Rome et le bon état *digno Dei judicio*, finit mal et

mourut honteusement. Huit ans après, il fut pendu dans la Pouille, dans la terre dont il était palatin, nommée *Aitamura*. On lui posa sur la tête une sorte de couronne en papier, avec ces mots : Missore Jean Pipino, chevalier, palatin de Aitamura, comte de Minorvino, libérateur du peuple de Rome. Avant d'être pendu, il se récria beaucoup, disant : — Je ne suis pas de lignage à être pendu; je n'ai pas fait de fausse monnaie, je ne dois pas avoir d'écriteau. Si j'ai mal fait, qu'on me tranche la tête. — Les princes royaux de Naples répondirent : — Le roi Robert t'avait mis dans une prison perpétuelle pour tes scélératesses. Le roi André te délivra et mourut amèrement. Tu ne pouvais attendre ta vie des princes royaux. Rome seule te reçut et te sauva : tu lui as ôté son bon état. Rentré jadis par la grâce des princes royaux, tu t'es fait chef des grandes compagnies; tu as reçu ces brigands dans tes terres; tu

as dévasté tout le royaume, dérobant et pillant. Tu t'étais fait roi de Pouille : il est juste de te donner une fin aussi honteuse que tu l'as méritée.—

## XXXV

Cola de Rienzo, avant de partir de Rome, fit peindre sur le mur de Sainte-Marie-Madeleine, sur la place du château, un ange armé de l'arme de Rome, tenant en sa main une croix surmontée d'une petite colombe; l'ange tenait ses pieds sur un serpent, sur un lion et sur un dragon. Quelques gens du bas peuple jetèrent de la boue sur cette peinture. Un soir, Cola da Rienzo vint secrètement et inconnu pour la voir avant son départ; il vit que ces gens grossiers l'avaient peu honorée, et il ordonna qu'une lampe fût allumée devant durant un an.

Il partit la nuit et resta sept ans errant. Il marcha d'abord déguisé, par peur des seigneurs de Rome, se faisant passer pour un frère dans les montagnes de Majella, avec des ermites et des gens de pénitence. A la fin, il se rendit en Bohême près de l'empereur Charles, et le trouva à Prague. Là, agenouillé devant la majesté impériale, il parla facilement, disant : — Prince sérénissime auquel toute la gloire du monde a été accordée, je suis ce Cola da Rienzo auquel Dieu fit la grâce de gouverner en paix, justice et liberté, Rome et ses alentours. J'ai obtenu l'obéissance de la Toscane, de la Campanie et des Maremes; je réprimai l'arrogance des grands, et je détruisis beaucoup de choses iniques. Je ne suis qu'un vermisseau, homme fragile, plante comme les autres. Je portais dans ma main le bâton de fer que, par humilité, je convertis en bâton de bois. Pour cela Dieu m'a puni. Les grands me persécutent;

ils veulent mon âme ; par orgueil et par envie ils m'ont chassé de ma domination ; ils ne consentent pas à être punis. Je suis de votre lignage, je suis fils du bâtard de Henri, empereur le preux. Je me réfugie près de vous, je viens sous vos ailes, ombre et bouclier qui doivent mettre un homme en sûreté. Je me crois sauvé; je crois que vous me défendrez; vous ne me laisserez pas périr dans les embûches de l'injustice, car vous êtes empereur, et votre épée doit détruire les tyrans. Le frère Angelus de Monticulo a prédit dans les montagnes de Majella que l'aigle tuerait les corbeaux. —

Tel fut le discours de Cola. Quand il eut parlé, Charles lui tendit la main, le reçut gracieusement, et lui dit de ne rien craindre. Cola demeura quelque temps à Prague; il disputait avec les maîtres de théologie, parlant beaucoup, disant des choses merveilleuses; son éloquence éton-

nait ces Allemands, ces Bohémiens, ces Schiaves, et tout le monde. Il ne fut pas mené en prison, mais il fut mis sous une surveillance honorable. On lui donnait beaucoup de vin et de vivres.

## XXXVI

Il demanda quelque temps à l'empereur, sans pouvoir l'obtenir, la grâce d'aller à Avignon, de comparaître devant le pape, et de montrer qu'il n'était pas hérétique. A la fin, l'empereur accéda à sa volonté. Cola da Rienzo lui dit : Sérénissime prince, je vais volontairement au Saint-Père ; ainsi donc, si vous ne m'y envoyez pas par force, vous n'aurez pas manqué à votre serment envers moi. —

Dans toutes les terres, sur son chemin, se levèrent les peuples, qui, s'assem-

blant tumultueusement, vinrent à sa rencontre, et l'entourèrent, disant qu'ils voulaient le sauver des mains du pape, au lieu de le laisser aller. Il répondait à tous, disant : — Je vais volontairement et sans être contraint. — Il les remerciait et passait ainsi de ville en ville. Des honneurs solennels lui furent rendus dans tout le chemin. Quand les peuples le voyaient, ils s'émerveillaient et l'accompagnaient.

Ainsi il arriva à Avignon. Arrivé là, il parla au pape, disant qu'il n'était pas hérétique, qu'il ne méritait pas la sentence du cardinal, et qu'il voulait être soumis à un examen. Le pape resta silencieux. Cola fut enfermé dans une grande tour : une chaîne l'attachait par la jambe. Il resta là, vêtu d'habits grossiers, mais ayant beaucoup de livres, son Tite-Live, ses histoires de Rome, la Bible et d'autres livres, et ne cessant d'étudier. Il vivait de la table du pape, qu'on distribuait au nom de Dieu.

Ses actions étant examinées, il fut trouvé chrétien fidèle. Alors le procès et la sentence du cardinal Ceccano furent révoqués; il fut absous; il rentra en grâce du pape, et fut remis en liberté.

## XXXVII

Quand il sortit de prison, un légat, don Gilio Conchese, cardinal d'Espagne, se préparait à se rendre en Italie. Cola da Rienzo, justifié, béni et absous, sortit d'Avignon avec ce légat, traversa la Provence, et alla avec lui à Montefiascone, pour reprendre les états enlevés au patrimoine de l'église.

Cola se trouva au siége de Viterbo, et à tous les faits d'armes de la cavalerie: il avait des vêtemens convenables et un bon

cheval. Non-seulement dans l'armée, mais à Montefiascone, un tel concours de Romains s'était rendu près de lui, que c'est incroyable à raconter; tous les Romains venaient le visiter; il traînait après lui une longue suite de peuple. Chacun s'émerveillait, et le légat aussi, de cet attachement des Romains. Eux regardaient Cola comme une merveille, s'étonnant qu'il eût pu conserver sa vie au milieu de tant de gens puissans. Quand l'armée revint de Viterbo, un grand nombre de Romains la suivirent, pour voir Cola da Rienzo, hommes du peuple, ayant beaucoup de paroles, peu de cœur, promettant fort, et faisant peu, disant : — Reviens à ta Rome, préserve-la de tant de maux; sois en le seigneur. Nous te donnerons appui, faveur et force, n'en doute pas. Jamais tu ne fus tant demandé ni aimé qu'à présent. —

On lui donnait des paroles, mais personne ne lui donnait d'argent.

Cola, agité par ces discours et par la gloire qu'il aimait, chercha comment il pouvait avoir des hommes et des fonds pour entrer à Rome. Il en parla au légat, qui ne lui donna pas d'argent, quoiqu'il eût ordonné que la commune de Pérouse lui fournît de quoi vivre avec honneur. N'ayant pas de quoi lever des soldats, il courut à cheval jusqu'à Pérouse, se rendant au conseil de la commune, pour en avoir des secours. Il parlait bien, promettait mieux; les conseilleurs prêtèrent l'oreille à la douceur de ses paroles, mais il n'obtint rien d'eux.

## XXXVIII

Il y avait alors à Pérouse deux jeunes Provençaux, Missore Arimbaldo, docteur de lois, et Missore Bettrone, frères de ce preux

Fra Moreale, qui avait fait la guerre du roi de Hongrie et commandé la grande compagnie, ravageant les terres de Pouille, brûlant les communes, vendant Sienne, Florence, Arrezzo, et beaucoup d'autres terres, pour en partager le prix avec ses compagnons; frappant les Malatesti dans la marche, prenant par force Montefelatrano et Filino, où moururent plus de sept cents paysans; vendant les hommes, et enlevant les femmes belles. Fra Moreale avait été fait chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Ayant acquis de grandes richesses par ses déprédations, il pouvait vivre avec honneur et sans rester soldat. Il conduisit ses deux frères à Pérouse, et les fit entretenir par la commune; il donna son argent aux marchands pour le faire valoir, et après avoir commandé à ses frères de vivre en paix et soumis à ses ordres, puisqu'il avait fait leur fortune, il partit pour faire son métier.

Quand Cola apprit que Missore Arimbaldo, homme jeune et lettré, demeurait à Pérouse, il se rendit à son auberge pour dîner avec lui. Après qu'ils ont dîné, Cola da Rienzo se met à parler de la puissance des Romains, mêlant l'histoire de Tite-Live à ses discours; il raconte les choses de la Bible, il ouvre la fontaine de son savoir. Oh! comme il parlait bien! Il mettait tout son talent dans la parole, et il disait des choses si à propos, qu'il remplissait tout le monde d'admiration.

Chacun se lève debout, la main au visage, écoutant en silence.

Missore Arimbaldo s'émerveille de cette éloquence; il admire la grandeur des vertueux Romains. Le vin l'animant, son âme s'élève : le fantastique plaît au fantastique. Missore Arimbaldo ne sait plus rester sans Cola da Rienzo; il sort, il vit avec lui; ils ont une même nourriture, un même lit; ils pensent à faire de grandes choses, à relever

Rome, à la faire retourner dans son premier état. Mais il fallait de l'argent; on ne pouvait faire ces choses sans soldats; il fallait trois mille florins. Cola se les fit prêter par Arimbaldo, promettant de les lui rendre, et, pour récompense, de le faire citoyen de Rome et grand capitaine, en dépit de son frère Missore Bettrone. Arimbaldo prit de plus d'un marchand quatre mille florins, qu'il donna à Cola da Rienzo.

Avant pourtant de lui remettre cet argent, il voulut avoir l'avis de son frère aîné. Il lui écrivit cette lettre :

« HONORÉ FRÈRE,

» J'ai plus gagné en un jour que vous durant toute votre vie. J'ai acquis la seigneurie de Rome, que me promet Missore Cola da Rienzo, chevalier, tribun, recherché des Romains, et appelé par le peuple. Je crois

que mon espoir ne sera pas trompé; avec l'aide de votre génie, mon œuvre ne sera pas rompue. Il faut de l'argent pour commencer. Quand il plaira à votre bonté fraternelle, je prendrai quatre mille florins de leur poste, et je marcherai à Rome avec une puissante armée. »

Fra Moreale lui répondit :

« J'ai pensé long-temps sur l'œuvre que tu veux accomplir. Vous vous chargez d'un grand poids. Je ne comprends pas bien dans mon âme que tu réussisses; mon esprit ne me le dit pas, ma raison le dément. Néanmoins faites, et faites bien.

» En premier lieu, ayez garde que les quatre mille florins ne se perdent pas. Si vous rencontrez aucune chose sinistre, écrivez-moi. Je viendrai avec un secours de mille ou deux mille hommes, autant qu'il faudra, et je ferai des choses magni-

fiques; n'en doute pas. Toi et ton frère, aimez-vous, honorez-vous, et ne vous querellez pas. »

Missore Arimbaldo, ayant reçu cette lettre, fut très-heureux. Il convint avec le tribun de l'ordre de la marche.

## XXXIX

Dès que Cola da Rienzo eut les quatre mille florins, il se revêtit de riches habits. Il fit faire des robes, des ornemens, des manteaux d'écarlate doublés de diverses couleurs, brodés d'or fin; son épée ornée, son cheval brillant, ses éperons d'or, ses gens vêtus de neuf. Ainsi paré, il retourna à Montefiascone, près du légat, emmenant Missore Bettrone et Missore Arimbaldo, avec leurs gens. Il montra de la hauteur près du légat, étalant ses vêtemens d'écar-

late, se montrant superbe, tenant la tête haute, comme s'il eût dit : — Qui suis-je ? — se levant sur la pointe des pieds. Le légat s'émerveilla, et crut ses discours, mais sans lui donner d'argent. Cola lui dit :

— Légat, fais-moi sénateur de Rome. J'irai, et je t'ouvrirai le chemin. —

Le légat le fit sénateur, et le laissa partir. Pour se rendre à Rome, il fallait des hommes. Missore Malatesta de Arimino avait de nouveau diminué ses soldats de seize bannières ; deux cent cinquante de ces soldats de cavalerie congédiés se trouvaient à Pérouse, cherchant du service. Cola da Rienzo leur manda un messager qui dit aux connétables :

— Prenez solde pour deux mois, vous recevrez la paie pour un, et vous aurez une solde pour toujours. Vous conduirez à Rome Missore Cola da Rienzo, sénateur pour le pape. —

A ces mots, les connétables tinrent con-

seil. L'avis des Allemands fut de ne pas accepter pour trois raisons : la première, parce que les Romains sont de mauvaises gens, superbes, arrogans, et ne possédant rien que des mots ; la deuxième, que celui-ci est un homme du peuple, pauvre, et de vile condition, qu'il n'aura pas d'argent ; la troisième, que les grands de Rome ne veulent pas de lui, qu'ils en seront les ennemis, et qu'ainsi il ne faut pas accepter cette solde, ni aller à Rome. Telle fut la réponse judicieuse des Allemands, qui, lorsqu'ils descendent de l'Allemagne, sont simples, purs et sans fraude ; mais qui, s'ils habitent avec les Italiens, deviennent rusés, fourbes, pleins de vices et de malice. Un connétable bourguignon répondit aux Allemands :

— Prenons cet argent qui nous engage pour un mois ; remenons le bon homme dans sa maison. Nous obtiendrons des indulgences à Rome ; qui voudra revenir reviendra, qui voudra rester restera. —

Cet avis l'emporta. Les seize bannières prirent solde de Cola da Rienzo, qui eut encore quelques fils de bonnes familles de Pérouse, et deux cents hommes d'infanterie toscans, avec des cuirasses, noble et belle brigade.

## XL

Cola da Rienzo, avec ces gens, descend par la Toscane; il passe les vallées, les monts, les lieux périlleux; il arrive à Horte sans trouver d'opposition. Alors son arrivée fait bruit à Rome; les Romains se préparent à le recevoir avec joie. Les grands observaient. Il partit de Horte, et arriva à Rome l'an du Seigneur 1353.

La cavalerie de Rome alla au-devant de lui jusqu'à Monte-Mare, avec les bran-

ches d'olivier en main, en signe de victoire et de paix. Le peuple courut à lui avec une grande joie, comme si c'était Scipion l'Africain. On éleva des arcs de triomphe. Il entra par la porte de Castello. Là, sur la place, sur le pont, dans la rue, on avait fait des arcs avec les vêtemens des femmes, des ornemens d'or et d'argent. Il semblait que tout Rome s'épanouît de joie. L'allégresse et la faveur du peuple étaient grandes. Cola da Rienzo fut mené avec ces honneurs au Capitole, où il fit un beau et lumineux discours, disant qu'il avait sept ans erré hors de sa maison, comme avait erré Nabuchodonosor; mais que, par la puissance du Dieu juste, il était revenu sur son siége de sénateur à la voix du pape, qui pouvait seul le rendre égal à la charge. Il ajouta qu'il voulait réparer et relever Rome. Il nomma capitaines de la guerre Bettrone et Arimbaldo, leur donnant le

gonfalon de Rome. Il fit chevalier Cecco de Perouse, son conseiller, et le revêtit d'or. Les Romains lui donnèrent une grande fête, comme firent les Juifs au Christ, quand il entra à âne dans Jérusalem. Ils l'honoraient, tendant vers lui des branches d'olivier, en chantant : *Benedictus qui venit.*

A la fin, se retirant chez eux, ils le laissèrent seul avec les siens sur la place. Personne ne lui offrit la moindre nourriture. Le jour suivant, Cola da Rienzo eut des ambassadeurs des lieux voisins. Ah ! comme il répondait bien ! Il faisait des promesses, se préparant à gouverner justement.

## XLI

Les barons observaient les événemens. Jamais on n'avait vu une si grande pompe,

un triomphe si bruyant, tant de bannières. Les fantassins armés du glaive, pouvaient faire croire que Cola établirait la tyrannie. On lui rendit la plupart des choses qu'il avait perdues. Il envoya des lettres et des ordres aux terres voisines pour annoncer son heureux retour, voulant que chacun se préparât pour le bon état. Cet homme avait beaucoup changé ses premières habitudes: il avait été d'abord sobre, tempérant, austère; maintenant il était buveur insatiable, buvant immodérément à chaque instant, n'observant ni ordre ni temps, mêlant le vin grec avec le vin de Flavian, celui de Malvoisie avec celui de Rébola, buvant toujours plus. C'était une chose horrible que de le voir: il était devenu très-gros, ayant le ventre triomphal d'un abbé d'Asie; sa figure était bourgeonnée, rouge, sa barbe longue; il changeait de visage; ses yeux s'enflammaient en un instant: ainsi se variaient ses

idées comme le feu ; ses yeux, qui étaient blancs, devenaient tout à coup rouges comme du sang. A peine y avait-il quatre jours qu'il était au Capitole, qu'il somma tous les barons d'obéissance, entre autres Stefaniello de la Colonna, qui, encore enfant à la mort de son père Stefano et de Jean son frère, s'était retiré en sûreté à Palestrina.

Cola lui envoya en ambassade deux citoyens de Rome, pour le sommer d'obéir aux ordres du saint Sénat, sous peine de sa colère. Stefaniello retint ces ambassadeurs, jetant l'un en prison, en lui faisant arracher une dent, et en le condamnant à payer quatre cents florins. Le jour suivant, il courut les champs romains avec ses hommes d'armes, emmenant les bestiaux. Le bruit de ces déprédations se répandit dans Rome, et arriva au tribun.

## XLII

Alors le tribun monta à cheval avec le petit nombre des siens; il sortit de la porte. Ses soldats le suivirent, les uns armés, les autres non; ils coururent de la Porte-Majeure au chemin de Palestrina par des lieux sauvages et déserts. La course fut vaine: ils ne trouvèrent ni hommes, ni bêtes, ni archers. Les archers et les fantassins de Palestrina, qui connaissaient la guerre, avaient conduit secrètement leur butin, et l'avaient caché dans une forêt entre Tivoli et Palestrina. Les gens du tribun ayant cherché beaucoup sans rien trouver, parce que c'était la nuit, vinrent à Tivoli, où ils s'arrêtèrent. Le lendemain, la nouvelle arriva que les bestiaux des Romains avaient été conduits à Palestrina. Le tribun en colère s'écria :

— Que sert d'aller çà et là sans chemin tracé? Je ne veux plus ce jeu avec la maison Colonne; j'en veux venir aux mains. —

Il resta quatre jours à Tivoli, envoyant ses ordres, faisant venir la cavalerie romaine, tous ses hommes de cheval et son infanterie. Il était prompt à écrire. Son étendard resta à Tivoli, avec ses armes d'azur, à soleil d'or et étoiles d'argent, et les armes de Rome. Forte chose! Cet étendard n'était plus brillant comme autrefois; il restait plat, misérable, sans livrer sa queue au vent orgueilleux.

Quand ses soldats, avec leurs bannières, les cornemuses et les trompettes; quand Missore Bettrone et Missore Arimbaldo, qu'il avait faits capitaines de la guerre, furent arrivés, les soldats murmurèrent pour avoir la paye. Les connétables allemands demandaient de l'argent, afin de racheter leurs armes qu'ils avaient mises en gage. Le tribun trouva beaucoup d'excuses; mais il n'y

avait plus moyen de reculer. Voyez quelle belle ruse il employa.

— Je trouve écrit dans l'histoire romaine, dit-il à Bettrone et Arimbaldo, qu'un jour l'argent ne se trouvant pas à Rome pour les soldats, le consul rassembla les barons de Rome, et leur dit :

— Nous qui avons les emplois et les dignités, soyons les premiers à donner de bonne volonté ce que nous pourrons. Tant d'argent se trouva réuni par-là que la milice fut payée. Ainsi, vous deux, commencez à donner. Quand les honnêtes gens de Rome verront que des étrangers donnent, ils seront prêts à donner ; nous aurons un argent prodigieux. —

Les deux capitaines lui remirent chacun cinq cents florins, qu'il partagea à ses soldats. Puis il assembla le peuple sur la place Saint-Laurent de Tivoli, et fit un beau discours. Il dit comment il était resté exilé sept ans, comment il avait été reçu en

grâce par l'empereur Charles, duquel il attendait un prompt secours; il dit comment il était rentré dans la faveur du pape, en dépit des Colonne ses ennemis. Il était sénateur de Rome pour le pape, ne se laissant pas guider par la tyrannie de cette maison, par Stefaniello, serpent venimeux, jonc de marécages. Il comptait donc ruiner les Colonne, et leur faire pis que ce qu'il leur avait déjà fait: maison maudite, qui, par son insolence, tient les terres de Rome dans la pauvreté, tandis que les autres pays sont riches. Il ajouta : — Je veux porter la guerre à Palestrina, faire une dévastation générale. Je vous prie donc, vous, de Tivoli, de m'accompagner de bon cœur, et de ne pas m'abandonner dans une si grande nécessité. —

## XLIII

Le jour suivant, le tribun emmena l'infanterie, toute la cavalerie et le peuple de Tivoli, et se rendit à Castiglione de Saint-Preseda, où il resta deux jours. Ensuite il se rendit à Palestrina avec toutes ses forces, l'an de Dieu 1353. Il assiégea Palestrina, plaçant l'armée à Sainte-Marie-de-la-Villa, à deux milles de la ville. Il avait mille cavaliers entre Romains et soldats. Les peuples de Tivoli, de Velletri, et des communes voisines, étaient présens. Il posa le siége. Les assiégeans ne songeaient qu'à rire. Cola da Rienzo seul avait les yeux fixés sur Palestrina. Il levait la tête, regardant la haute colline, le fort château, et cherchant par quel moyen il pourrait ruiner l'édifice. Il s'aperçut que les bestiaux entraient, pour boire, dans Palestrina

par la porte d'en haut, et ressortaient pour paître; par cette porte entraient aussi des hommes, des voituriers qui approvisionnaient Palestrina. — Quels sont ces hommes et ces bêtes de somme? demanda-t-il à ceux qui l'entouraient. — Comme on lui eut dit ce que c'était, il voulut s'opposer au passage; mais les barons de Rome, qui aimaient mieux observer que d'agir, opposèrent la difficulté de ces lieux escarpés et sauvages. Le tribun dit : — Je ne t'aborderai pas, Palestrina, avant que je ne t'aie consumée. Si j'avais marché avec le peuple de Rome après la déroute des Colonne à la porte Saint-Laurent, je t'aurais eue sans difficulté : tu serais déjà ruinée, je n'aurais pas aujourd'hui ces embarras, et le peuple romain vivrait en paix. —

## XLIV

Le lendemain du jour où le siége fut posé, on ravagea tout le jardin de Palestrina, toute la plaine jusqu'à la ville; la partie d'en haut seulement resta intacte, car le siége fut levé; cela par deux raisons: la première, que les gens de Velletri étaient en querelle avec ceux de Tivoli; la seconde, qu'une jeune servante de Missore Moreale (qui était venu joindre ses frères), ayant entendu dire à son maître dont elle était mécontente, qu'il voulait tuer Cola da Rienzo pour se venger de n'en rien obtenir, pas même de bonnes paroles, alla trouver le tribun, et lui révéla ce que son maître avait dit et ce qu'il voulait faire. Le tribun aussitôt fit enfermer Moreale au Capitole avec les fers aux pieds, ainsi que ses deux frères qui, d'accord

avec Moreale, avaient mal parlé aussi du tribun. Cependant celui-ci cherchait toujours comment s'emparer de Palestrina, manquant d'argent pour payer ses troupes. Moreale, se voyant en péril, et inquiet de ce que pouvait révéler encore sa servante, offrit au tribun, s'il voulait le remettre en liberté, de le fournir d'argent et d'armes, et de tout ce qu'il voudrait, disant à ses frères : — Restez ici, et laissez-moi aller ; je vais lui faire venir dix mille, vingt-cinq mille florins, autant d'argent et d'hommes qu'il voudra. — Ah ! faites-le pour Dieu ! répondirent ses frères. — Mais Moreale ne trouva personne qui l'aidât.

## XLV

La même nuit, Fra Moreale, réveillé de son premier sommeil, fut mené à la tor-

ture. Quand il vit la corde, il s'écria dédaigneusement : — J'avais bien dit que vous étiez des rustres, de vouloir me mettre à la torture. Ne suis-je pas chevalier ? Comment avez-vous tant de bassesse ? — Comme il fut enlevé de terre par la corde, il dit : — J'ai été chef de la grande compagnie, et, comme chevalier, j'ai voulu vivre avec honneur. J'ai vendu les villes de la Toscane, j'y ai mis la taille, j'ai ravagé les terres et enlevé les hommes. — Alors il fut ramené près de ses frères, et connaissant qu'il fallait mourir, il demanda la pénitence, et resta toute la nuit avec un frère qui le confessa. Ayant fait toutes ses dispositions, et entendant les lamentations de ses frères, il leur disait : — Mes chers frères, ne craignez rien ; vous êtes jeunes, vous n'avez pas connu les ondulations de la fortune : vous ne mourrez pas. Moi, je meurs sans craindre la mort ; ma vie a été si troublée qu'elle me fatigue ; je suis con-

tent de mourir dans cette terre où sont morts les heureux Saint-Pierre et Saint-Paul. Bien que notre malheur soit arrivé par ta faute, Arimbaldo, toi qui m'as conduit dans ce labyrinthe, ne t'afflige pas, car je meurs volontiers. Je suis homme ; j'ai été trompé comme un oiseau, j'ai été trahi : Dieu m'aura en miséricorde. J'ai été bon dans le monde, je serai bon devant Dieu ; et je ne crains rien, parce que mes intentions étaient bonnes. Vous êtes jeunes; craignez de ne pas connaître la fortune. Je vous prie de vous aimer, d'être vaillans comme moi, qui ai obtenu l'obéissance de la Pouille, de la Toscane et de la Marche. — Ainsi parlant, le jour parut. Il voulut entendre la messe, qu'il écouta les jambes et les pieds nus. La cloche assembla le peuple. Fra Moreale, conduit à l'escalier du Capitole, resta agenouillé devant la Madonna. Il portait un vêtement de velours brun cousu de fil d'or. Ses mains étaient

liées largement; il tenait la sainte croix. Trois jeunes frères l'accompagnaient. En entendant la sentence, il s'écria : — Ah Romains, comment consentez-vous à ma mort? Je ne vous ai jamais fait de mal; votre pauvreté et mes richesses me font mourir. Où suis-je captif? j'avais plus de gens jadis à mes ordres qu'il n'y en a ici présens. — Puis il répétait qu'il était heureux de mourir où étaient morts Saint-Pierre et Saint-Paul. Il ajouta : — Que ce maudit traître soit puni après ma mort! — Dans la sentence on parlait des fourches. Troublé alors, il se leva debout avec terreur; mais ceux qui étaient autour de lui le rassurèrent, faisant foi qu'il était condamné à perdre la tête. Il fut alors content et resta calme. Sur tout son chemin, il se tourna à droite, à gauche, disant : — Romains, je meurs injustement, je meurs à cause de votre pauvreté et de mes richesses. Je voulais relever

cette ville. — Il disait beaucoup d'autres choses : — Ah ! pitié ! ah ! pitié ! — Il baisait la croix. C'était un homme d'action, de succès, habile guerrier : depuis César jusqu'à ce jour il n'en fut pas de meilleur. Après qu'il fut arrivé au lieu du supplice, il fit le tour, s'agenouilla par terre, puis se leva et dit : — Je ne suis pas bien placé. — Il se tourna vers l'orient, se recommandant à Dieu, puis s'agenouilla, baisa la hache et dit : — Que Dieu te sauve, sainte justice ! — Il fit avec sa main une croix sur la hache, et baisa la croix. Lorsque la hache s'approcha de son cou, il dit : — Je ne suis pas bien posé. — Il y avait d'excellentes personnes avec lui, entre autres son médecin. Celui-ci trouva le joint de l'os du cou, et au premier coup la tête tomba. Quelques poils de la barbe restèrent attachés à la table du supplice. Les frères mineurs enlevèrent son corps, et le réunirent à sa tête dans un coffre : on aurait dit qu'il avait une bande de soie

rouge autour du cou. Cet excellent Fra Moreale, dont la renommée de gloire et de vertu s'étend par toute l'Italie, fut enterré dans Sainte-Marie dell' Arocielo. Un domestique à lui, son parent, apprenant à Tivoli la mort de son maître, en mourut de douleur le jour suivant.

## XLVI

Les Romains étant très-agités de la mort de ce vaillant homme, le tribun leur dit : — Seigneurs, ne soyez pas troublés de la mort de cet homme qui était le plus grand parjure du monde. Il avait pillé les villes et les châteaux, tué et enlevé les hommes et les femmes, dont il tenait deux mille captives. Il était venu ici pour troubler notre état, non pour le relever. Il voulait être seul seigneur, disposer des grâces, et dé-

peupler la Campanie, la terre de Rome et le reste de l'Italie. Nous conduirons nos affaires à une bonne fin par la grâce de Dieu; mais aujourd'hui nous ferons comme celui qui treille le grain, jetant au vent ce qui ne vaut rien, comme nous avons condamné ce mauvais homme. Nous prendrons son argent, ses chevaux et ses armes pour nous aider. — Ces mots calmèrent les Romains. Un ordre exprès vint du légat de lui mener Arimbaldo sain et sauve; ce qui fut fait. Bettrone resta dans les fers. Cola da Rienzo eut une grande partie de l'argent de Moreale, dont Missore Jean de Castello eut la majeure part. Les nobles se gardèrent du tribun comme d'un traître, parce qu'il n'était pas fidèle à son ami. Cola da Rienzo paya les soldats. Il nomma capitaine du peuple le sage et savant guerrier Riccardo de li Annibali. Tenant des troupes à Palestrina, à Frascati, à Castiglione, à Tivoli, il resta au Capitole dans de grandes pensées,

cherchant ce qu'il devait faire, manquant d'argent pour les soldats, leur donnant tout le sien, réduit à une dépense mesquine. Jamais on ne vit un tel homme; il portait seul toutes les pensées des Romains. Il voyait plus, du Capitole, que ses agens dans leurs postes. Il les excitait sans cesse par des lettres. Il donnait la manière, l'ordre de faire les choses, de fermer les passages, d'envoyer les hommes et les espions. Il ne finissait jamais; jamais ses gens ne restaient lents ou froids. Mais, excepté le preux Riccardo, nul ne faisait de choses remarquables : celui-ci poursuivit nuit et jour les troupes des Colonne; il fatiguait Stefaniello et Palestrina; il menait la guerre à bonne fin, comme un maître qui connaissait les lieux, les chemins et les momens. Il se faisait aimer des soldats, qui lui obéissaient volontairement. Les Hongrois disaient qu'il ne s'était jamais vu un capitaine si valeureux. Désarmé, il n'avait qu'à

faire un geste, disant : — Que ces bestiaux viennent par ici, — ils venaient. Ainsi il menait la guerre à bonne fin.

## XLVII

A présent je vais conter la mort du tribun. Ayant établi une gabelle de vin et d'autres choses, par laquelle il obtenait beaucoup d'argent, et que les Romains supportaient pour soutenir l'état, il imposa aussi le sel, resserrant encore ses dépenses et celles de sa famille, ne songeant qu'à avoir de l'argent pour ses soldats. Il fit saisir un citoyen romain, très-noble et très-vertueux, appelé Pannolfuccio de Guido, qui désirait la seigneurie du peuple, et il lui fit trancher la tête sans miséricorde et sans motif. Tout Rome se troubla par cette mort : les Romains restèrent

comme un troupeau tremblant, sans oser parler, craignant, comme un démon, le tribun qui ne suivait plus que sa volonté, et riait ou pleurait avec la plus grande variété d'impression. Il prenait aux uns, aux autres; Rome murmurait secrètement. Il institua cinquante fantassins romains pour chaque rione, prêts à s'armer à son appel; mais il leur promettait chaque jour leur paye sans la donner, les tenant dans l'espérance, leur annonçant une abondance de grains et de choses. Il cassa Riccardo de son grade de capitaine et nomma d'autres chefs. Cet acte causa sa perte. Riccardo abandonna la guerre pressante, justement mécontent de tant d'ingratitude. On était au 8 de septembre. Le matin, Cola da Rienzo était au lit, lavant son visage avec du vin grec, lorsqu'on entendit des voix criant : *Vive le peuple! vive le peuple!* A ces cris, le peuple courut çà et là. Les cris grossissaient, le peuple augmentait. Près du mar-

ché parurent des hommes qui venaient de Saint-Ange et de Ripa, et d'autres qui venaient de Colonna et de Trejo. Comme ils se joignirent, les cris changèrent et furent : *Mort au traître Cola da Rienzo!* Les jeunes gens se précipitèrent sans raison, ceux surtout que le tribun avait désignés pour faire sa garde, et coururent au palais du Capitole. Alors beaucoup de peuple se joignit à eux, hommes, femmes et enfans. Ils jetaient des pierres, faisaient du bruit, entouraient le palais de tous côtés, disant : *Meurt le traître qui a fait la gabelle!* Leur fureur était terrible. Le tribun n'opposa rien à ces choses; il ne sonna pas la cloche ; il ne se fit pas entourer. —Ils crient vive le peuple, dit-il, et nous le disons comme eux. Nous sommes ici pour élever le peuple, mes soldats aussi. La lettre de ma confirmation a été envoyée par le pape; il ne reste qu'à la publier dans le conseil. — Entendant pourtant des cris menaçans,

il commença à douter fortement des événemens, surtout lorsqu'il se vit abandonné de toutes les personnes qui étaient au Capitole : juges, notaires et autres, avaient songé à sauver leur vie. Il resta seul avec trois personnes, entre lesquelles était Locciolo Pelliciaro, son parent.

Quand il sut que le tumulte croissait, et qu'il était abandonné, il s'effraya. Il demanda aux autres ce qu'il y avait à faire; mais, voulant résister, et n'écoutant que sa volonté, il s'arma de toute arme comme un chevalier, avec le casque, la cuirasse, les bottes. Il prit le gonfalon du peuple, et seul se présenta au balcon de la salle majeure d'en haut, tendant la main, leur faisant signe de se taire, et qu'il voulait parler. Si le peuple l'eût entendu, il eût changé de sentiment; mais il ne voulait pas l'écouter, hurlant comme les bêtes, jetant des pierres, courant avec du feu pour brûler la porte. Cola da Rienzo ne

put rester au balcon à cause des dards dont un lui perça la main. Alors il prit l'étendard, le développa, montrant de la main les lettres d'or et les armes romaines, comme s'il eût voulu dire : — Vous ne me laissez pas parler ; mais voyez que je suis citoyen, et du peuple comme vous. Je vous aime; et si vous me tuez, vous vous tuez vous-mêmes, qui êtes Romains. —Le peuple ne montra que plus de fureur, criant toujours : *Meurt le traître*!

Cola da Rienzo, voyant qu'il ne pouvait plus se soutenir là, n'osait pas rester dans la salle au-dessus, parce qu'il craignait d'être tué par Bettrone qu'il avait si mal traité, et qui alors parlait d'en haut avec le peuple. Voulant s'éloigner de cet homme et quitter la salle, il se fit lier la ceinture avec des serviettes de table, et se fit descendre ouvertement devant la prison où étaient les prisonniers qui voyaient tout ce qui se passait. Cola, doutant des prison-

niers, prit les clefs des prisons qu'il garda. Locciolo resta en haut dans la salle, se montrant de temps en temps aux balcons, faisant signe au peuple avec sa main, disant : — Le voilà qui descend par-derrière, il vient derrière le palais. — Puis il allait du côté du tribun; puis il retournait au peuple annonçant le tribun. Locciolo le tua ainsi. Il perdit la liberté du peuple, qui ne pouvait la recevoir que de cet homme, et qui ne retrouva plus de chef. Locciolo avait rassuré et raffermi le tribun, il l'aurait sauvé; car, lorsque la salle fut brûlée, le pont de l'escalier tomba bientôt, de manière que si Cola da Rienzo était resté là, personne n'eût pu venir à lui. Le jour s'avançant, les rioni de la Réole et les autres fussent arrivés, le peuple se fût augmenté, et les volontés eussent changé par la diversité; chaque homme serait retourné à sa maison, ou bien il y aurait eu une grande bataille. Mais Locciolo ôta à

Cola l'espérance. Le tribun, désespéré, s'abandonna à la fortune. Il resta ouvertement devant la chancellerie, tantôt ôtant son casque, tantôt le remettant, car il était partagé entre un désir contraire : celui de mourir avec honneur, l'épée en main, au milieu du peuple, comme une personne illustre et digne du pouvoir ; et le désir de sauver sa personne, et de ne pas périr. Ces deux désirs combattant, celui de vivre l'emporta ; il était comme les autres, craignant la mort. Après qu'il se fut décidé de sauver sa vie par quelque moyen que ce fût, il chercha et trouva bon un moyen honteux et de peu de courage. Déjà les Romains avaient jeté, par la première porte, du bois, de l'huile et de la poix ; la porte flambait ; la seconde porte brûlait aussi ; le plancher et les solives croulaient ; le bruit était affreux. Le tribun pensa à passer à travers ce feu, à se mêler aux autres et à s'échapper : c'était son dernier parti, il n'y en

avait pas d'autre. Il quitta donc les enseignes de la baronie : il quitta ses armes. C'est douleur de le rappeler. Il coupa sa barbe et teignit sa figure de noir. Là était une petite maison où dormait le portier : il y entra, prit un vieux manteau d'étoffe grossière fait à la manière de la Campanie, et s'en enveloppa; ensuite, il couvrit sa tête d'une couverture de lit, et ainsi vêtu, il descendit, passa la porte qui flambait, passa l'escalier, et ce plancher terrible qui tombait. Il passa librement la dernière porte; le feu ne le toucha pas, et il se mêla avec les autres, changeant sa voix, parlant comme dans la Campanie, disant : — En haut! en haut! le traître! — S'il avait pu descendre les derniers escaliers, il était sauvé.

Le peuple avait l'âme fixée sur le haut du palais. Cola da Rienzo ayant passé la dernière porte, un homme se mit devant lui, le regarda, le prit par la main, di-

sant : On ne passe pas; où vas-tu ? — Il lui leva la couverture de la tête. Cola fut reconnu à la splendeur des bracelets dorés qu'il portait. Alors il se fit connaître ouvertement. Il ne pouvait plus parler : il ne pouvait plus que se fier à la miséricorde des autres. On le prit par les bras, et on le conduisit librement, sans affront, tout le long de l'escalier jusqu'au lion, dans l'endroit où il donnait les sentences des autres. On gardait le silence; nul homme n'était si hardi de le toucher.

Il resta là à peu près une heure, la barbe coupée, le visage noirci, comme un boulanger, dans une tunique de soie verte, avec ses bracelets dorés et ses bas de pourpre, selon l'usage des barons. Il tenait les bras croisés, regardant çà et là dans ce silence. Alors Cecco de lo Viecchio prit un glaive, et lui en donna dans le ventre. Ce fut le premier. Aussitôt après lui, Trejo, notaire, lui donna un coup d'épée dans

la tête. Alors les uns et les autres le frappèrent : celui-ci le frappe, celui-là le menace. Il ne fit nul mouvement : il mourut au premier coup, sans sentir de douleur. Un homme vint avec une corde, qui lui lia les deux pieds ; on le traîna, on le couvrit de blessures : chacun joua avec son corps. Ainsi il fut traîné jusqu'à Santo Marciello. Là, il fut pendu par les pieds devant une boutique. Il n'avait plus de tête ; ses jambes étaient restées dans le chemin. Il était criblé de blessures, horriblement gros, blanc comme du lait ensanglanté. Il était si gros, qu'il semblait un énorme buffle ou une vache.

Il resta là pendu deux jours et une nuit. Les enfans lui jetaient des pierres. Le troisième jour, par le commandement de Giugurtha et de Sciaretta de la Colonna, il fut traîné au champ d'Auguste. Tous les Juifs s'y réunirent en grande multitude ; on fit un feu de chardons secs, sur lequel on

mit le corps qui, étant si gras, brûla facilement. Les Juifs restèrent autour, fortement occupés à attiser les chardons. Le corps fut brûlé, mis en poudre, sans qu'il en restât vestige.

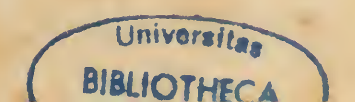
## XLVIII

Telle fut la fin de Cola da Rienzo, qui se fit tribun auguste de Rome, qui voulut être champion des Romains. On trouva dans sa chambre un miroir d'acier poli, avec beaucoup de caractères et de figures, par lequel il dominait l'esprit de l'enfer. On trouva aussi des tablettes, où il avait inscrit les Romains et le nouveau tribut où il voulait les soumettre : le premier ordre, cent personnes à cinq cents florins ; le deuxième, cent personnes à quatre cents florins ; le troisième, à cent florins ; le quatrième, à cinquante florins; le cinquième, à

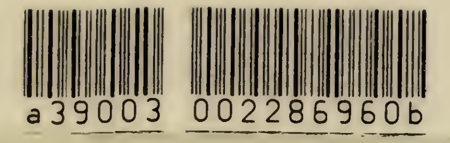
dix florins. Il fut tué l'an de Dieu 1354, le 8 de septembre. Non seulement il mourut par la fureur du peuple, mais tous ceux qui lui étaient attachés furent dépouillés, perdant chevaux et armes, restant nus, tant ceux qui se trouvaient à Rome que ceux qui étaient dehors, dans les forteresses à faire la guerre.



— FIN. —



# TABLE.


a39003 002286960b



